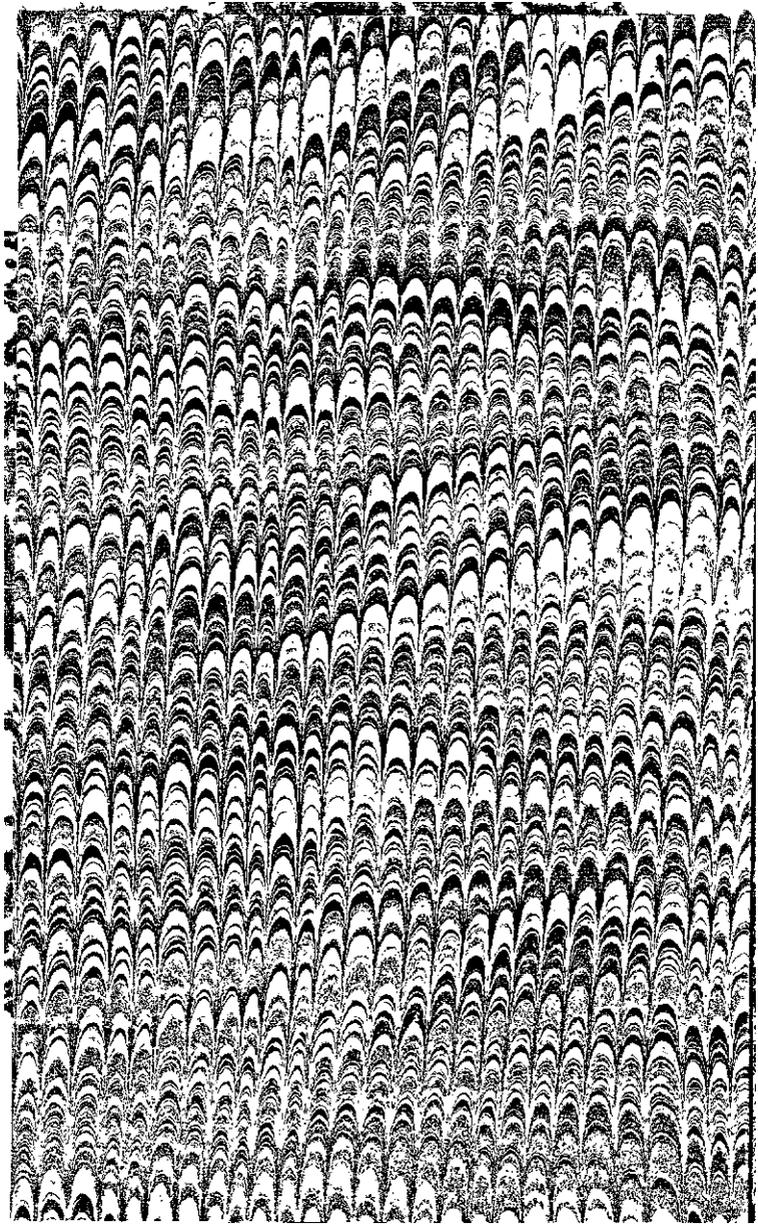
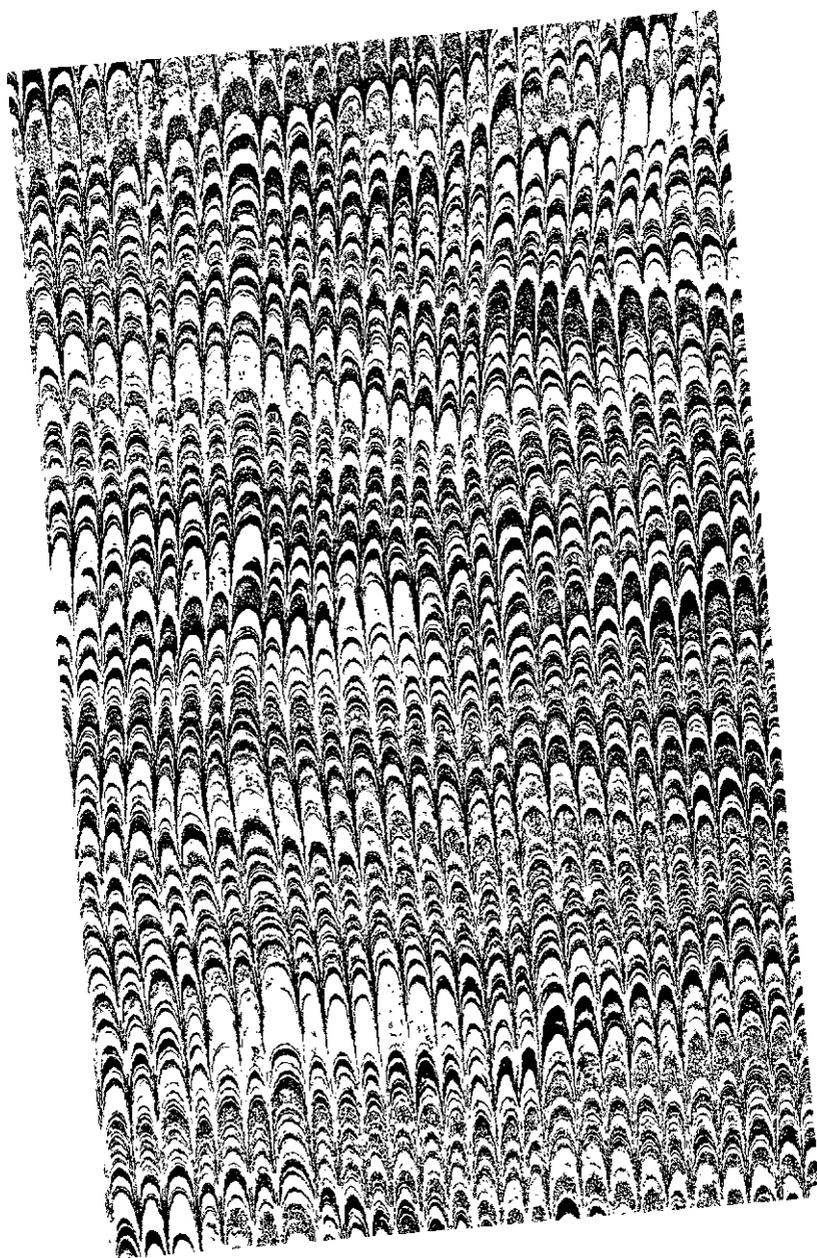
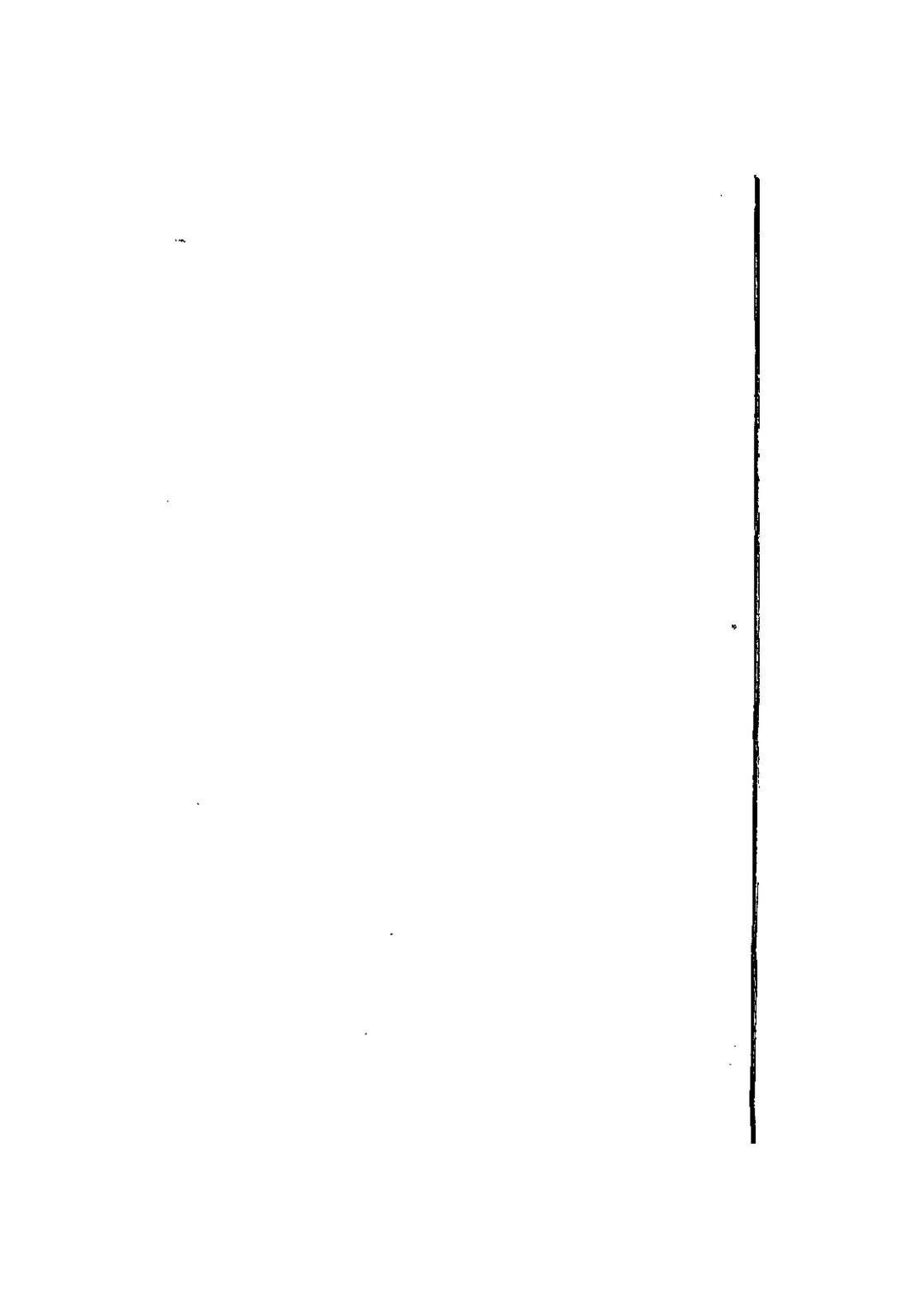


Fl^R
V
382R









Offert à la bibliothèque publique
de Vendôme par M^r Lambert Lesage
de Saumur, membre de la Société
Archéologique, ancien élève du
Collège de Vendôme.

22 Juin 1872 

100

100

LES
QUATRE PREMIERS
LIVRES DES ODES DE
P. DE RONSARD
Vandomois,

Dediés au Roy.



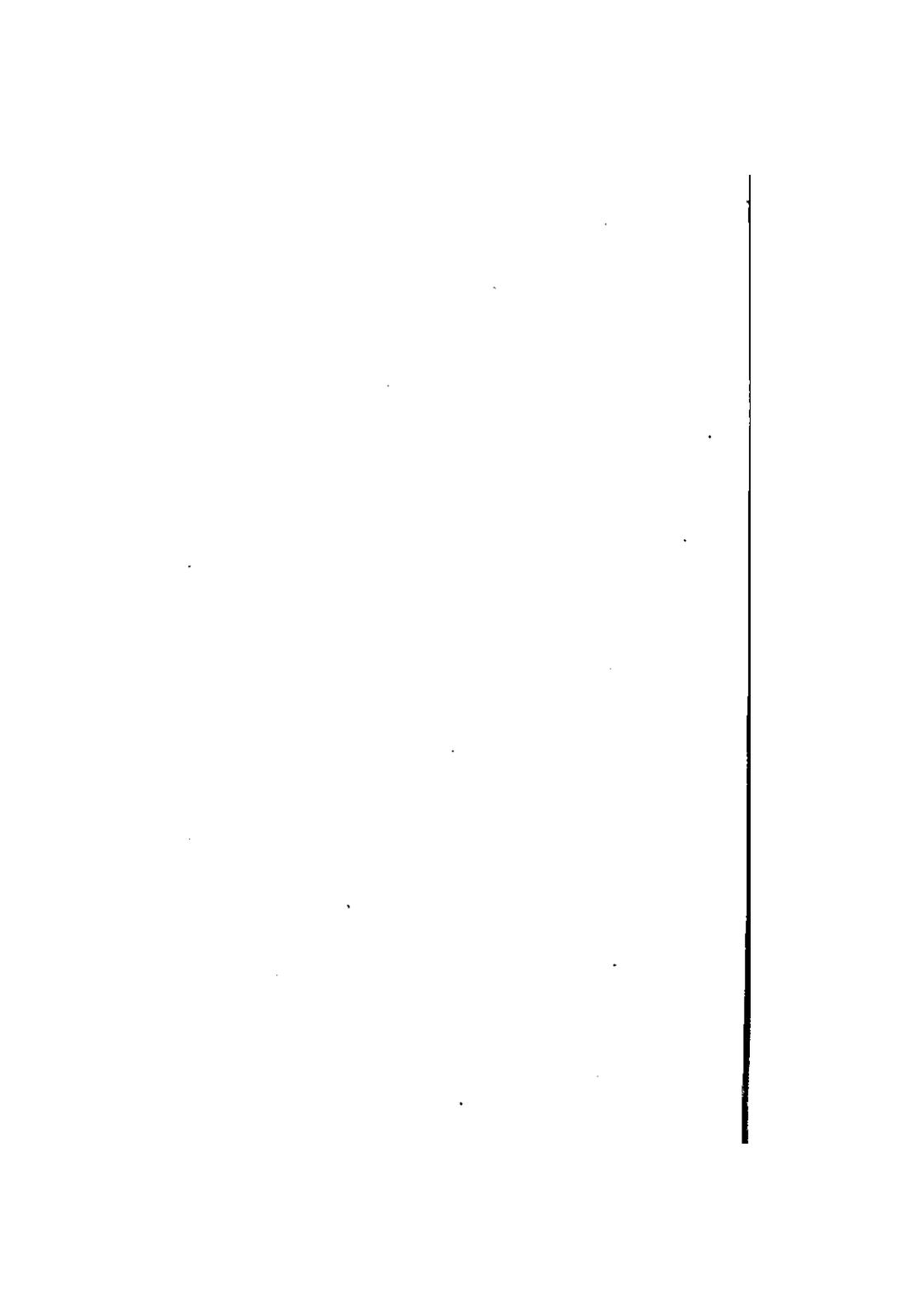
À PARIS.

*Chez la veufue Maurice de la Porte, au clos Bru-
neau, à l'enseigne saint Claude.*

1555.

Avec priuilege du Roy.





Extrait du priuilege.

PAr priuilege du Roy, donné à Fontainebleau, le quatriesme iour de Ianuier, mil cinq cens cinquãte trois, il est enioinct à Pierre de Ronfard, gentilhomme Vandomois, de choisir & cõmetre tel Imprimeur, docte & diligent qu'il verra & connoistra estre suffisant pour fidelement imprimer, ou faire imprimer les cœures ia par luy mises en lumiere, & autres qu'il composera & fera par cy apres. Inhibant (ledict Seigneur) à tous Imprimeurs, Libraires, Marchans & autres quelzconques, qu'ils n'ayent à imprimer ou faire imprimer aucunes des cœures, qui par ledict Ronfard ont esté & seront cy apres faictes & composées, ny en exposer aucunes en vete, telles n'ont esté & sont imprimées par ses permission, licéce & congé, ou de l'Imprimeur par luy choisi & commis à l'impression d'icelles. Et ce sur peine de confiscation des liures ia imprimés, ou à imprimer, & d'amende arbitraire, tant enuers le Roy qu'enuers ledict Ronfard, & des interests & dommages de l'Imprimeur par luy choisi & esleu, Le tout pour les causes & raisons cõtenuës & amplement declarées audict Priuilege. Ainsi signé sur le reply, Par le Roy, le seigneur d'Auançon, maistre des requestes ordinaire de l'Hostel present, Signé Clausle, & scellé à double queue, du grand seau, de cire iaune.

Ledict Ronfard a permis à la veufue Maurice de la Porte d'imprimer, ou faire imprimer les quatre premiers liures de ses Odes, dediés au Roy, iusques au terme de six ans, finis & accomplis, à commencer du iour qu'ils seront acheués d'imprimer.





AV ROY.



PRES avoir lon tems sué sous le
barnoïs
Bornant plus loïn ta France, &
fait boirẽ aus François
Dans leur' creus morions, en lieu
de l'eau de Sene

Les Ondes de la Meuse, & sacagé la plene
Des Flamens mis en rotte, & l'antique surnom
Des chateaus de Marix échangé en ton nom:
Après auoir gagné vne bataillẽ heureuse,
Et veu Cesar courir d'vne suitte poureuse:
Et après auoir fait comme vn bon marinier,
Lequel se souuenant de l'orage dernier
Quand il est dans le port songneusement prend garde
S'il faut rien à sa Nef: maintenant il regarde
Si le Tillac est bon, si la Carene en bas
Est point entrefandue, il contemple le Mas,
Maintenant le Timon, il charche si les coütes
Forcées de l'orage aus flancs sont point dissoutes:
Et bien qu'il soit au port, il n'a moindre souci
De sa nef, qu'en la mer, & se rempare ainsi
Que si l'esperoit pendre au meilieu de l'orage,

Et ne se veut fier au tranquile visage
Du ciel, ni de la mer pour se donner à l'eau
Que premier il n'ait bien racoutré son vaisseau.
Ainsi apres auoir (la guerre estant finie)
De viures & de gens ta frontiere garnie,
Fait nouueaux bastions, flanqué chasteaux & forts,
Remparé tes cités, fortifié tes ports,
Bref, apres auoir fait ce qu'un Prince doit faire
De ce qui est en guerre, & en paix necessaire
Pour tenir ton pais en toute seureté:
L'offencerois par trop contre ta magesté
Si comme un importun ie venois d'auanture
Entrompre tes ieu d'une longue écriture,
Maintenant que tu dois pour quelque peu de tans,
Après mille travaux, prendre tes passetans
Pour retourner plus frais aux œures de Bellonne:
Mais toutesfois l'ardeur qui le cœur m'aguillonne
De te montrer combien ie suis ton seruiteur,
Me fait importuner ta roiale grandeur:
Et si en ce faisant ie commets quelque vice,
Il vient du seul desir de te faire sermice
Qui pressant me contraint de mettre un œure mien
Sous la protection de ton nom Treschrestien
Le sacrant à tes piés: C'est, Prince, un liure d'Odes
Qu'autresfois ie sonnè suiuant les vieilles modes
D'Horace Calabrois, & Pindare Thebain,
Liure trois fois heureux, si tu n'as à dèdain
Que ma petite Lyre ose entre tes trompetes
Rebruire les chansons de ces deus vieus Poètes,
Et que mon petit myrthe ose atoucher le rond

Des lauriers, que la guerre à mis dessus ton front.
Mais que di-je à dédain! j'ai tant de confiance
En ta simple bonté, que ta magnificence
Bien que grande elle soit, ne refusera pas
Mon ouvrage donné, tant soit-il humble & bas,
Imitateur des Dieux qui la petite offrande
Prenent d'aussi bon cœur qu'ils prennent la plus grande,
Et bien qu'ils soient seigneurs jamais n'ont à mépris
Des pauvres les présents, tant soient de petit pris.
Ce fils de Jupiter, ce foudre de la guerre,
Hercule, qui tua les Monstres de la terre,
Allant pour être fait d'Olympe citoyen
Ne refusa d'entrer au toit Molochien:
Et même Jupiter, qui la tempeste gette,
De Baucé & Philamon entra dans la logette,
Comme il eut fait d'un or son chef environna
D'un chapelet de fleurs que Baucé lui donna,
Et toujours à sa feste en Lybie honorée
Ne lui tombe un taureau à la corne dorée,
Mais souvent un agneau, car sa grande bonté
Ne prend garde aux présents, mais à la volonté.
Ainsi, suivant les Dieux, je te supplie de prendre
Agré ce petit don pour l'usage d'attendre
Un présent plus parfait & plus digne d'un Roi,
Que j'ai dans mon esprit je patronne pour toi:
Ce pendant je priverai ta puissance divine,
Ainsi que Jupiter Callimache en son hymne,
Donne moi (ce dit-il) des vertus & du bien:
Car la seule vertu sans le bien, ne sert rien,
Le bien sans la vertu: ô Jupiter assemble

Tous ces deus pions en vn, & me les donne ensemble.

Les vertus & le bien que ie veus receuoir,
C'est le moien bien tost en armes de pouuoir
Amener ton Francus avec vne grand' trope
D'Asie, pour donter la plus part de l'Europe,
Mais il te faut paier les fraix de son arroi,
Car il ne veut venir qu'en magesté de Roi,
Bien qu'il soit fugitif, & que sa noble Troie
Soit des Grecs & du feu la miserable proie.

Aussi tu porterois la honte sur les yeux,
Si lui qui fut iadis l'aieul de tes aieus,
Le fils d'un si grand Roi venoit seullet en France
Donner à tes aieus la premiere naissance.
Puis qu'il a donc trouué le vent si à propos,
Ne le laisse languir en casanier repos
Aux rinages de Troie, ou sur les bors d'Epire,
Fraudé de son chemin par faute de nauire,
Et par faute de gens, car ouurier, ie suis prest
De charpenter sa nef, & dresser tout l'aprest,
Pourueu que l'on me baillx estoffes pour le faire,
Et qu'en le faisant bien, ie te puisse complaire.



L E 1
P R E M I E R L I V R E
des Odes de P. de Ronsard,
Vandomois.

A V R O Y .

O D E I . S T R O P H E I .



*Ommé vn qui prend vne
coupe,
Seul honneur de son tresor,
Et de rang versé à la troupe
Du vin qui rit dedans l'or:
Ainsi versant la rousée,
Dōi ma lanque est arrousée,
Sus la race des VALOIS;*

*En son dous Nectar i'abreue
Le plus grand Roi qui se treue,
Soit en armes ou en lois.*

A N T I S T R O P H E .

*Heureux l'honneur que i'embrasse,
Heureux qui se peut vanter
De voir la Thebaine Grace
Qui sa vertu veut chanter:
Je vien pour chanter la tienne
Sur la corde Doriene,
Et pour estre deormais
Celui, qui de tes victoires*

O D E S

*Ne souffrira que les gloires
En l'obli tombent jamais.*

E P O D E.

*De ce beau trait décoché
Di, Muse mon espérance,
Quel Prince sera touché
Le tirant parmi la France?
Sera-ce pas nostre ROY,
Duquel la divine oreille,
Boira la douce merueille
Qui n'obéist qu'à ma loi?*

S T R O. II.

*De Iupiter les antiques
Leurs écrits embellissoient,
Par lui leurs chants poétiques
Commençoient, & finissoient,
Rejoûi d'entendre bruire
Ses louanges sur la lyre:
Mais HENRY sera le Dieu
Qui commencera mon metre,
Que seul j'ay voué de mettre
À la fin & au meilleur.*

A N T I S T R O.

*Le ciel qui ses lampes darde
Sur-ce Tout qu'il apperçoit,
Rien de si grand ne regarde
Qui vassal des Rois ne soit.
D'armes le monde ils étonnent,
Sur le chef de ceus ils tonnent
Qui les viennent dépiter,*

L I V R E I.

2

*Leurs mains toute chose atéignent;
Et les plus rebelles craignent
Les Rois fils de Jupiter.*

E P O.

*Mais du nostre la grandeur
Les autres d'autant surpasse,
Que d'un rocher la hauteur
Les flans d'une riue basse.
Puisse-il par tout l'univers
Deuant ses ennemis croistre,
Et pour ma guidz apparoiſtre
Touſiours au front de mes vers.*

A LA ROYNE.

O D E II. S T R O P H E I.

IE suis troublé de fureur,
Le poil me dresse d'horreur,
D'un effroi mon ame est pleine:
Mon estomac est pantois,
Et par son canal ma vois
Ne se dégorge qu'à peine
Vne deité m'emmeine:
Fuyés peuple qu'on me laisse,
Voicy venir la déesse,
Fuyés peuple ie la voi,
Heureus ceus qu'elle regarde,
Et plus heureus qui la garde
Dans l'estomac comme moi.

a ij

O D E S

A N T I S T R O P H E.

Elle éprise de mes chans,
 Loin, me guide iusqu' aus chams
 Ou iadis sur le riuage
 Apollon Florence aima,
 Lors que ieune elle s'arma
 Pour combatre vn loup sauvage:
 L'art de filer, ni l'ouurage
 Ne plurent à la pucelle,
 Ni le lit mignard: mais elle
 Deuant le iour s'éueillant
 Cherchoit des lous le repaire,
 Pour les beufs d' Arne son pere
 Sans repos se travaillant.

E P O.

Ce Dieu qui du ciel la vit
 Si valeureuse, & si belle,
 Pour sa femme la rauit,
 Et surnomma du nom d'elle
 La ville qui te fit naistre,
 Laquelle se vante d'estre
 Mere de nôtre Iunon,
 Et qui par les gens étranges
 Pour ses plus grandes louanges
 Ne celebre que ton nom.

S T R O. II.

Là, les faits de te' ayens
 Vont flamboyant commç aus cieus
 Flamboye l' Aurore claire,
 Là l'honneur de ton Iulien

L I V R E I.

3

*Dans le ciel Italien
Comme une planetꝝ éclaire:
Par lui le gros populaire
Pratiqua l'experience
De la meilleure science,
Et là, reluisent aussi
Tes deux grãds Papes, qui ores
Du ciel ou ils sont, encores
Te fauorizent ici.*

ANTIISTRO.

*On ne conte les moissons
De l'Esté, ni les glaçons
Qui l'hiver tiennent la trace
Des eaux roides à glisser,
Ainsi ie ne puis penser
Les louanges de ta race.
Le ciel t'a peint en la face
Ie ne sçai quoi qui nous montre
Des la premiere rencontre
Que tu passes par grand heur
Les Princesses de nozrꝝ age,
Soit en force de courage
Soit en royale grandeur.*

E P O.

*Le comble de ton sçauoir,
Et de tes vertus ensemble,
Dit, que l'on ne sçauroit voir
Rien que toi qui te ressemble.
Quelle d'amy a la pratique
De tant de mathématique,*

O D E S

Quelle Princeſſe entend mieux
Du grand monde la peinture,
Les chemins de la nature,
Et la muſique des cieus?

STR O. I I I.

Ton nom que mon vers dira,
Tout le monde remplira
De ta louange notoire:
Un tas qui chantent de toi,
Ne ſçaent ſi bien que moi
Comme il faut ſonner ta gloire.
Jupiter ayant memoire
D'une vieille deſtinée
Autres fois determinée
Par l'oracle de Themis,
A commandé que Florence,
Deſſous les lois de la France,
Te courbe le chef ſoumis.

ANTI STR O.

Mais il vent que ton enfant
En ait l'honneur trionnant,
D'autant qu'il eſt tout enſemble
Italien & François.
Qui de front, d'yens, & de vois,
A Perz & Mere reſemble,
Deſſa tout colere il ſemble
Que ſa main tante les armes,
Et qu'au meillieu des alarms
La dédaigne les dangers:
Et ſervant aus ſiens de guide,

*Vainqueur, attaché une bride
Aux royaumes étrangers.*

E P O.

*Le ciel qui nous l'a donné
Pour être notre lumière,
Son empire n'a borné
D'un mont, ou d'une rivière:
Le destin veut qu'il en ferre
Dans sa main toute la terre,
Seul Roy se faisant nommer,
D'où Phebus les Indes laisse,
Et d'où son char il abaisse
Tout penché dedans la mer.*

A Madame Marguerite.

O D E I I I. S T R O. I.

*I*L faut aller contenter
L'oreille de MARGVERITE,
Et dans son palais chanter
Quel honneur elle mérite.
Debout Muses, qu'on m'atelle
Vostre charette immortelle,
Afin qu'errer ie la face
Par une nouvelle trace,
Chantant la vierge autrement
Qu'un tas de rimeurs barbares,
Qui ses louanges si rares
Lui souilloient premierement.

O D E S

ANTISTRO.

J'ai sous l'esselle un carquois
 Gros de fleches nomparilles,
 Qui ne font bruire leurs vois
 Que pour les doctes oreilles:
 Leur roideur n'est apparente
 A telle bande ignorante,
 Quand l'une d'elles annonce
 L'honneur que mon arc enfonce.
 Entre toutes j'élirai
 La mieux sonant, & de celle
 Par la terre uniuerselle
 Ses vertus ie publierai.

E P O.

Sus ma Muse, ouure la porte
 A tes vers plus doux que miel,
 A fin qu'une fureur sorte
 Pour la rair jusqu'au ciel.
 Du croc arrache la Lire
 Qui tant de gloire t'aquit,
 Et vien sus ses cordes dire
 Comme la vierge naquit.

S T R O. I I.

Par un miracle nouveau
 Un iour Pallas de sa lance
 Ouurit le docte cerueau
 De François seigneur de France:
 Alors, étrange nouvelle!
 Tu naquis de sa ceruelle,
 Et les Muses qui la furent

Dans leur giron te receurent :
 Mais quand le tans eut parfait
 L'acroiſſance de ton age,
 Tu penſas en ton courage
 De mettre a chef un grand ſuit.

A N T I S T R O.

Tes mains s'armerent alors
 De l'horreur de deux grands haches,
 Sous un beau harnois de cors
 Tout l'eſtomac tu te caches:
 Une menaſſante creſte
 Flottoit au haut de ta teſte,
 Reſſapant la queuſe horrible
 D'une Meduſe terrible:
 Ainſi tu allas trouver
 Le vilain monſtre Ignorance,
 Qui ſouloit toute la France
 Deſſous ſon ventre couner.

E P O.

L'ire qui la Beſte élance,
 En vain irrita ſon cœur,
 Pouſſant ſon muſle en defence
 Contre ton bras ſon vainqueur,
 Car le fer pront à la battre
 La dans ſon ventre eſt caché,
 Et ia trois fois voire quatre,
 Le cœur lui a recherché.

S T R O P H. I I I.

Le monſtre giſt étandu,
 L'herbe en ſa playe ſe ſouille,

ODES

*Aus Musés tu as pandu
 Pour Trophée sa déponille:
 Puis versant de ta poitrine
 Mainte source de doctrine,
 Aus François tu fis connoître
 Le miracle de ton être.
 Pour cela ie chanterai
 Ce bel hinne de victoire,
 Et sur l'autel de Memoire
 L'enseigne i'en planterai.*

ANTISTRO.

*Mais moi qui suis le témoin
 De ton lôs qui le mond'g orne,
 Il ne faut ruer si loïn
 Que mon trait passe la borne:
 Frapp' a ce coup MARGVERITE,
 Par le but de son merite,
 Qui luit comm'g une planette
 Des flots de la mer bien nette.
 Répandon deuant ses yeux
 Ma musique toute neuue
 Et le Nectar dont i'abreue
 Les honneurs dignes des cieus.*

EPO.

*A fin que la Nimphe veoye
 Que mon Luc premierement
 Aus François montra la voye
 De sonner si proprement:
 Et comm'g imprimant ma trace
 Au champ Attiq' & Romain,*

*Callimaq', Pindare, Horace,
Je deterrai de ma main.*

Au Reuerendissime Car-
dinal de Lorraine.

ODE IIII. STRO. I.

QVand tu n'aurois autre grace
Ni autre present des cieus,
Que d'estre né de la race
De tant de Rois tes aieus,
J'aurois encor trop de lieux
Pour te bastir vne gloire,
Car si ie veus raconter
De ton grand Billon l'histoire,
Qui peut les Turcs surmonter
Par vne heureuse victoire,
Ou la fameuse memoire
De ses freres, ou les Rois
Tes aieus, dont la Sicile
A leur obeir docile
Escouta les saintes lois.

ANTI STRO.

Leur nom qui le tans surmonte
Te feroit seul immortel,
Mais ta vertueuse honte
Rougiroit d'un honneur tel.
Je te veus faire vn autel
Ou mangré l'an qui tout mange,

O D E 3

Ton propre los ie peindrai
 D'une encre qui ne se change,
 Et là, ce ven ie prendrai,
 Qui au Pelerin étrange
 Racontera ta louange,
 Et la vertu qui reluit
 Par les ans de ta ieunesse,
 Comme l'or sur la richesse,
 Ou la Lune par la nuit.

E P O.

Tout l'honneur lequel en France
 Du sein des Dieux s'écoula
 Pour illustrer ton enfance
 De sur ton front s'en vola
 Et depuis s'est planté là:
 Donque, Prelat de bon heur
 Qui tiens le sommet d'honneur,
 En qui nôtre Roi contemple
 Des vertus le vrai exemple,
 Sois content d'un si grand bien,
 Et ne soubette plus rien:
 Car toi qui ta vie aroses
 Du miel des heureuses choses,
 Davantage a qui ie donne
 Vne louange si bonne
 Qui te celebre en tout lieu,
 Cesse de plus rien attendre,
 Et ne vueilles point apprendre,
 A te faire un nouveau dieu.

La victoire de François de Bour
bon, Comte d'Anguien
a Cerizoles.

ODE V. STRO. I.

L'Enne qu'après tes combas
Marot fit de ta victoire
Princx heurens, n'égalâ pas
Les merites de ta gloire.
Je confesse bien qu'à l'heure
Sa plume étoit la meilleure
Pour dessiner simplement
Les premiers traits seulement,
Mais moi né d'un meilleur age
Et plus que lui studieux
Je veus parfaire l'ouvrage
D'un art plus laborieux.

ANTISTRO.

Moi donc qui tien dans le poin
L'arc des Muses bien peignées,
Je rurai l'honneur plus loïn
De tes couronnes gaignées,
Et iusqu'ans pais étranges
Je darderai tes louanges,
Tes coups de massé, & l'horreur
De ta vaillante fureur
Qui tonnoit en ton ieuné age,
Moissonnant les ennemis
Que le martial orage

O D E S

Devant ta foudre avoit mis.

E P O.

*Voi voler mon dart étrange
 De ma Muse emmiellé
 Et de ta victoire ailé
 Qui vient ficher ta louange.
 Ores il ne faut pas dire
 Un bas chant dessus ma lyre,
 Mais bien nos meilleurs fredons
 Haut, célébrant par ceste Ode
 Dite à la Thebaine mode
 FRANCOIS, l'honneur des Bourbons.*

S T R O. II.

*Qui, des la ieune saison
 Que la iouvançe dorée
 Frise sa creste toison
 Sur la tête colorée,
 Par la pointe de sa lance
 Recueillit l'honneur de France,
 Lors que mattant la vertu
 Du vieil Marquis combatu,
 Trancha les peuples d'Espagne.
 Abas sans ame rués,
 Lors qu'il ioncha la campagne
 De tant de soudars tués.*

A N T I S T R O.

*Comme un afamé Lion
 Qui de saif la gorge à cuite,
 Tout seul donte un million
 De cerfs logers à la fuite:
 Ainsi rouant sa grand masse*

*A grands coups de Constelace,
Emmena pour son butin
Le traistræ Aleman mutin,
Et brulé de la victoire,
Lui grava dessus le dos
En lettres rouges, la gloire
De la France & de son los.*

E P O.

*Iamais la Muse ne souffre
Qu'un silence sommeillant
En ses tenebres engoufre
Les faits d'un homme vaillant.
La France ne voit encore
De nul Prince qu'elle honnore
La gloire si bien empreinte,
Comme j'ay la tienne peinte,
Poussant le nom par mes vers
De toi Prince, qui es dinne
D'estre seigneur de mon hinne,
Voire de tout l'univers.*

S T R O. I I I.

*Muses ne vaut-il pas mieus
Que le son de ma lyre aille
Aux vieux Bourbons ses aïeux
Annoncer cette bataille?
Seule douce recompense
Des coups & de la despense:
Car la poudre des tombeaus
N'engarde que les faits beaux
Des fils ornés de merueilles,*

O D E S

N'aillent la bas réjouir
De leurs peres les oreilles
Egaiés de les ouir.

ANTISTRO.

Fille du neveu d'Atlas
Peste du monde ou nous sommes,
Qui n'eut onques le bec las
D'évanter les faits des hommes,
Va-t'en la bas sous la terre
Et a CHARLES, & a PIERRE;
Di que FRANCOIS leur neveu
Aujourd'hui vainqueur s'est veu
De l'Imperialle audace,
Et di que sa ieune main
N'a point démanté sa face
Par un fait couard & vain.

E P O.

Autour de la vie humaine
Maint orage va volant,
Qui ores le bien ameine
Ores le mal violant:
La roüe de la Fortune
Ne se montrè aus Rois toutz vne,
Et iamais nul ne se treuve
Qui iusqu'à la fin éprouve
L'entiere felicité.
Les hommes iournaliers meurent
Les dieux seulement demcurent
Francs de toute auersité.

Au Seigneur

A V
Seigneur de Carnaualet.

O D E V I. S T R O, I.

MA promesse ne veut pas
Carnaualet, que la bas
Ton nom erre sans honneur,
Ne sans avoir connoissance
Quelle force a ma puissance
Et quel vers ie suis donneur:
Muses filles du grand Dieu
Parqui la foudre est lancée,
Venés lui dir en quel lieu
Ie l'ay peint dans ma pensée:
Il est vrai que i'auois mis
En long oubli la memoire,
Qu'une fois ie lui promis
D'épandre au monde sa gloire:
Mais ores vôtre main forte
Chasse l'iniure, de sorte
Qu'il voye parfaitement,
Que nulle mortelle chose
Ferme ne fut onques close
Sous l'huis de l'entendement.

A N T I S T R O.

Le tans venant de bien loïn
M'a blasmé comme témoin
De n'aquitter mon deuoir:

O D E S

*Au pis aller vng vsure
 Raclera toute l'iniure
 Que i'en pourrois recevoir:
 C'est vn travail de bon heur
 Chanter les hommes louables,
 Et leur bastir vn honneur
 Seul vainqueur des ans muables.
 Le marbrg, ou l'airain vetu
 D'un labeur vif par l'enclume,
 N'animent tant la vertu
 Que les Musés par la plume:
 Ores donc ta renommée
 Voirra le monde, animée
 Par le labeur de mes dois:
 Tellz immortelle largesse,
 Passz en grandeur la richesse
 Du plus grand de tous les Rois.*

E P O.

*Quelle louange premiere
 Ma Lyre te sonnera,
 Réioisi de la lumière
 Que mon vers te donnera?
 Dirai-je l'experience
 Que tu as en la science,
 Ou ta main qui sçait l'adresse
 D'acheminer la ieunesse,
 Par tes vertus, au bon train,
 Ou ton art qui amoneste
 L'esprit de la fiere beste
 Se rendre docily au frain?*

STROPH. II.

Qu'aporta du ciel Pallas
 A Bellerophon, ia las
 De vouloir en vain donter
 Le fils ailé de Meduse,
 A ceux de pié, qui refuse
 Le laisser sur lui monter:
 Quand la nuit il entendit
 Pallas des soudars la guide,
 Laquelle en songe lui dit,
 Dors-tu la race Aiolide?
 Pren le secours de rés maus
 Cette medecine douce,
 Elle seule des cheuans
 Le gros courage repousse:
 Lui qui soudain se reueille
 De voir un frain s'émerueille,
 Et le prenant, la caché
 Dans l'opiniatre bouche
 Du cheual, non plus farouche
 L'ayant un petit maché.

ANTI STRO.

Lors le touchant de plus pres
 Osa tancer l'air apres
 Monté sus le dös volant,
 Et se ioiant en ses armes
 Fist de merueilleus alarms
 Deuoutant l'arc violant:
 La puantç amç il embla
 A la Chimere à trois formes,

O D E S

Et le col lui dessembla
 Hors de ses testes difformes,
 A terre morte il rua
 Des guerrieres la vaillance,
 Mais quel méchef le tua
 Te le passe sous silence:
 Dixhuit astres receurent
 Le cheual qu'ell' aperceurent
 Culbuter son maistrꝯ a bas.
 L'homme qui veut entreprendre
 Tanter les cieus, doit apredre
 A s'eleuer par compas.

E P O.

Automedon, ne Stenelle
 Dont la longue antiquité
 Chante la gloirꝯ eternelle,
 La tienne n'ont merité:
 Soit pour molir le courage
 Au cheual, d'une main sage,
 Ou soit pour le faire adestre
 A la gauche & à la destre
 Obeissant à tes lois,
 A fin que par ta conduite
 Puisse un iour tourner en fuite
 Le camp ennemy des Rois.

S T R O. I I I.

Tes ancestres maternels
 Et tes aieus paternels
 Diuers chams ont habité:
 Si bien, que qui fils t'apelle

De deux terres, il ne celle
 Ta race a la verité.
 Quand la bize vient facher
 La nef que trop elle vire
 Alors il fait bon lacher
 Deux ancres de son nauire.
 La France te va loüant
 Pour son fils, & la Bretagne
 De t'aller sien auoüant
 En si grand honneur se baigne:
 Si es tu fils legitime
 De la vertu que s'estime
 Plus que tes honneurs diuers,
 C'est pour cela que ma corde
 Parlant ta gloire s'accorde
 Auecq' le son de mes vers:

ANTISTRO.

Lesquels en douceur parfaits
 Apparoiſtre ce ſont faits
 Sur le riuage du Loir,
 Pour ſacrer à la memoire
 Les vertueux, qui leur gloire
 Ne mettent en nonchaloir.
 Comme le fils qu'un perç à
 De ſa fame en ſa vieillesſe,
 Ce vers mon fils, te plaira
 Bien que tard ie te le laiſſe.
 L'homme veuf n'a tant d'ennui
 De quitter ſon heritage
 Aus étrangers, qui de lui

O D E S

*Auront le bien en partage,
Comme l'homme qui deuale
Dedans la barque infernale
De mes hinnes déuétu:
En vain l'on travaille au monde
Si la lyrique faconde
Fait nuéte la vertu.*

E P O.

*Mais la mienné emmiellée
Qui sçait les lois de mon doi,
Auecq les flustes meslée
Chassera l'oubli de toi.
Les neuf diuines Pucelles
Gardent la gloire chés elles,
Et mon Luc qu'ell' ont fait être
De leurs secrés le grand prestre,
Par cet hinne solennel
Répendra de sur ta race
Je ne sçai quoi de sa grace
Qui te doit faire éternel.*

Vsüre a Luimesme.

O D E VII.

*N*E pilier, ne terme dorique
D'histoires vieilles décoré,
Ne marbre tiré de l'Afrique
En colonnes élaboré,
Ne te feront si bien reuinre

Apres avoir passé le port,
 Comme la force de mon liure
 Te fera viure apres la mort.
 Le cōpaignon des Dieux ie vante
 Celui qui se peut faire ami
 Du luc Vandomois qui le chante
 Contre le silence endormi:
 Le dous acord de son murmure
 Fredonnant ton bruit nompereil,
 Le respendra pour mon vsure
 De l'un insqu' a l'autre Soleil.

La victoire de Gui de Chabot, seigneur de Iarnac.

ODE VIII. STRO. I.

O France mere fertile
 D'un peuple a la guerrę utile,
 Terre pleine de grand heur,
 Pren cette douce couronne
 Que Chabot pour son vœu donne
 Au temple de ta grandeur:
 Lequel ains que son espée
 Au sang haineus fust trempée,
 Du miel de sa langue molle
 Se defaigrit le souci,
 Et de sa douce parole
 Flatta sa cherę amę ainsi.

O D E S

ANTISTRO.

*Un' ame lâche & couarde
 Au peril ne se hazarde,
 Et d'ou vient cela que ceus
 Qui pour mourir ici viuent,
 L'honneste danger ne suiuent
 A la vertu paresseus?
 Misérable qui se laisse
 Engloutir à la vieillesse,
 Heureus deus & trois fois l'homme
 Qui dédaigne les dangers,
 Tousiours vaillant on le nomme
 Par les peuples étrangers.*

E P O.

*Disant tels mots il appreste
 Au combat ses membres fors,
 De fer il arma sa teste,
 De maille il arma son cors:
 Il prist l'espée en la destre,
 Le bouclier en la senestre,
 Et horrible à l'approcher
 Eclairoit comm' une foudre
 Qui chet pour ruer en poudre
 Le haut sourci d'un rocher.*

STRO. II.

*De inger par coniecture
 La fin de l'heure future
 Nous rend le cœur plus haultain,
 Donnant, a qui bien y pense,
 Une grande recompense*

*D'avoir preveu l'incertain:
 Mesmes c'est le tout que d'estre
 Des mains aus armes adestre
 Qui doivent meurdrir la face
 De l'auerfaire & odieux,
 Et qui font au veinqueur place
 Au plus haut siege des Dieux.*

A N T I S T R O.

*Toi, d'auant les yeux de France
 Per à per en camp d'outrance
 Tu remis dessus ton front
 Ce qu'on embloit de ta gloire,
 Et y grauai la victoire
 Que mille ans ne deferont,
 Tes vertus & ton audace
 Et le meintien de ta grace
 Qui eut désaigri la rage
 Du plus foible belliqueur,
 Si la fureur du courage
 Ne lui eust fillé le cœur.*

E P O.

*Vne nue d'erreur pleine
 Qui nous trouble, voluntiers
 Courant la raison nous meine
 Es garés des beaux sentiers:
 Nous frans (sots que nous sommes)
 Aus vents incertains des hommes
 Qui soufflent pour nous tromper
 En cent sortes & manieres,
 Et aus faueurs iournalieres*

O D E S

Que le fer ose couper.

STRO. III.

Toutesfois la pale Ennie
Espie toujours la vie
De l'homme, à qui le bon heur
De la victoire honorable,
Par sa face venerable
A point l'image d'honneur.
La loi de nature tourne,
Rien de ferme ne sejourne,
Divers vens sont en mesme heure:
Or e Iuer, ores Printans:
Toujours la vertu demeure
Constante contre le tans.

ANTISTRO.

Ah ce labour que j'acorde
Dessus ma Thebaine corde
Ne cesse de me tanter
A fin qu'au iour ie le montre,
Et que ie marche à l'encontre
Du vainqueur pour le chanter,
Le mariant aus aleines
Des trompettes qui sont pleines
D'un son plus hautement graue:
Qui mettroit à nonchaloir
La victoire que ie laue
Dedans les ondes du Loir?

E P O.

Qu'on chante les nouueaus himnes
Mais qu'on vante les vins viens:

*Ceux qui font les vertus dinnes
Sont engravés dans les ciens:
Du coïard la renommée
Ne fut onques estimée
(Quoi qu'il face du vaillant)
Soit au camp parmi les troupes,
Soit sur la mer dans les poupes
Lors que l'on va bataillant.*

S T R O. I I I I.

*Laquelle à connu ta race
Humble, apaisant son audace
Sous ton oncle gouverneur,
Du flot qui venteus arrine
Contre la Françoisè riue
Bruiant encor son honneur.
O Chabot bien peu ie prise
De gagner vnz entreprise
Que la fortune deliure
A chacun également:
Mais c'est beaucoup que de viure
Par ellç eternellement.*

A N T I S T R O.

*Ta vertu seroit trompée
Et non plus que ton espée
Mist à vaincre l'ennemi,
Non plus viue seroit elle
Si ie n'auoi coupé l'aile
Du long silencç endormi,
Monstre qui a de coutume
De couuer deffous sa plume*

ODES

*La vertu qui s'est parfaite
En l'honneur d'un acte beau,
Mais celle que tu as faite
N'ira pas sous le tombeau.*

EPO.

*J'ay juré de faire croistre
Ta gloire contre les ans,
Faisant par elle apparostre
Combien mes vers sont plaisans,
Qui témoignent à la France
Comme ta bras assurance
Te fist marcher glorieus,
Vêtu d'honneur & de gloire,
Ayant ravi la victoire
Par le fer victorieus.*

A Ioachin du Bellay,
Angeuin.

ODE IX. STRO. I.

*A*ujourd'hui ie me vanterai
Que iamais ie ne chanterai
Un homme plus aimé que toi
Des neuf pucelles & de moi,
Poste qui cornera ta gloire
Que toute France est apreuant,
Dans les delices s'abreuant
Dont tu flates l'orgueil de Loire:

Car si un coup elle apperçoit,
 Qu'a du Bellai mon himne soit,
 Par monceaux elle acourra toute
 Autour de ma lyre, ou degoute
 L'honneur distilant de ton nom
 Mignardé par l'art de mon ponce,
 Et pour cueillir la gloire douce
 Qui emmielle ton renom.

A N T I S T R O.

Sus auant Muse, ores il faut
 Le guinder par l'air aussi haut
 Que ses vertus m'ont mis ici
 Dessous le ioug d'un dous souci:
 Il le merite ma mignonne,
 Nul tant que lui n'est honorant
 Les vers dont tu vas redorant
 La gloire de ceus que ie sonne:
 Il s'égaye de tes chansons,
 Et de ces nouvelles façons,
 Au parauant non imitables
 Qui font émerveiller les tables,
 Et les gros foudres renfoncer,
 De cette ialouse ignorance,
 Qui ose desia par la France
 L'honneur de mes vers offenser.

E P O.

L'homme est fol qui se trauaille
 Porter en la Mer des eaux,
 A Corinthe des vaisseaus,
 Et fol qui des vers te baille:

O D E S

*Si t'envoierai-je les miens
 Pour rencherir plus les tiens,
 Dont les douceurs nonpareilles
 Sçavent flatter les oreilles
 Des Rois icyens de t'ouir:
 Seule en Francç est nostre Lire
 Qui les fredons sache eslire
 Pour les Princes réioüir.*

S T R O. II.

*Car le poëte endoctriné
 Par le seul naturel bien né
 Se haste de raver le pris:
 Mais ces rimeurs qui ont appris
 Avec travail, peines, & ruses,
 A leur honte, enfantent des vers
 Qui tousjours courent de travers
 Parmi la carrière des Muses:
 Eux comparés à nos chants beaux,
 Sõt faits semblables aux corbeaux
 Qui dessous les fueilles caquentent
 Contre deus aigles, qui aguettent,
 Aupres du trône de leur Roi,
 Le tans de ruer leurs tempestes
 Dessus les miserables testes
 De ces criards palles d'efroi*

A N T I S T R O.

*Voyans l'aigle: mais ni les ans,
 Ni l'audace des vens ny sans,
 Ni la dent des pluyes qui mord,
 Ne donne aux vers doctes la mort:*

Par eux la Parque est devancée,
 Ils fuyent l'éternelle nuit,
 Toujours fleurissans par le fruit
 Que la Muse entz en leur pensée:
 Le tans qui les suit de bien loïn
 En est ans peuples le témoin,
 Mais quoi! la Muse babillarde
 L'honneur d'un chacun ne regarde,
 Animant ores cetui-ci,
 Et ores ces deus-la, car elle
 Des hauts Dieux la fille éternelle
 Ne se valette pas ainsi.

E P O.

L'ayant prise pour ma guide
 Avec le chant inconnu
 De mon Luc, je suis venu
 Ou Loire en flottant, se ride
 Contre les chams plantureus
 De tes ancestres heureus,
 Puis sautelant me ramaine
 De ton Anjou, jusqu'au Maine
 (De mon Vandomois voisins)
 A fin que la ie decore
 Et Guillaume, & Ian encore,
 L'ornement de tes cousins.

S T R O. I I I.

Lesquels ont suporté souvent,
 La fureur de l'horrible vent
 Qui d'un orage redoublé
 Nôtre grand Princz avoit troubleé.

O D E S

Bien que matin le iour s'éueille
 Pour voir tout, il ne vit iamais
 Et ne pourra voir desormais
 De freres la couple pareille,
 Auxquels les François doiuent tant
 De lauriers qu'ils vont meritant,
 Ou soit pour refroidir l'audace
 De l'Espagnol s'il nous menace,
 Ou soit pour amolir les cœurs
 Par la douceur de leur faconde,
 Des Anglois séparés du monde
 Ou des Alemans belliqueurs.

ANTISTRO.

Romme s'yurant de leur parler
 (Dont le Nectar sembloit conler)
 Beanté en eus s'émerueillâ,
 Puis à l'un d'eus elle bailla
 Le saint chapeau dessus la teste,
 Flamboyant autour de son front
 Ainsi que les deus Iumeaus font
 Quand ils seroient la tempeste.
 A l'autre nostre Roi donna
 L'ordre qui son col entourna,
 Auecque la puissance d'estre
 Sous lui des Piemontois le maistre,
 Balançant d'equitable pois
 Son auis & sa vigilance,
 En semble l'effort de sa lance
 Jointé avec vne docte vois.

E P O.

E P O.

Nul terme de nostre vie
 Par nous ne se iuge pas,
 Ignorans le iour qu'en bas
 Elle doit estre raie:
 Dessus l'Esté de ses ans,
 Rongé de soucis cuisans,
 Ton grand Langé rendit l'ame,
 Enterrant sous mesme lame
 L'honneur ensemble abatu,
 Ne laissant rien de valable
 Sinon un frere, semblable
 Au portrait de sa vertu.

S T R O. I I I I.

Sache que le sang de ceus-ci
 Et leur race, est la tienné aussi.
 Mais repren l'arc, Muse, il est tans
 Guigner au blanc ou tu pretans:
 Puis que sa louange foisonne
 En cent vertus propres à lui,
 A quoi par les honneurs d'autrui
 Rempli-ie ce que ie lui donne?
 Sa gloire suffit pour borner
 Les vers qui le veulent orner.
 O bons Dieus, on ne scauroit faire
 Que la vertu se puisse taire,
 Bien qu'on tache de l'obscurcir:
 Car maugré l'Enuie elle est forte,
 Et sur le front la lampe porte
 Qui seule la peut éclaircir.

O D E S

ANTISTRO.

La tieng est tant étincelant,
 Qu'encore s'on l'alloit celant
 Sous le silence elle croistroit
 Et plus sa flamme apparoiſtroit:
 Car tout ainsi que la Mer passe
 L'honneur d'un chacun élément,
 Et le Soleil semblablement
 Les moindres feus du ciel éface,
 Ainsi apparoiſſent les traits
 Dont tu émailles les portraits
 De la riche peinture tienne
 Natiuement ſœur de la mienne,
 Montrant par ton commencement
 Que meſme fureur nous aſolle,
 Tous deus diſciples d'unz école
 Ou l'on forcene doucement.

E P O.

Par vne cheute ſubite
 Encor ie n'ai fait nommer
 Du nom de Ronſard la mer,
 Bien que Pindare i'imité:
 Horace harpeur latin
 Eſtant fils d'un libertin
 Baſſe & lentz auoit l'audace,
 Non pas moi de franche race,
 Dont la Muſe enſle les ſons
 Aueques plus forte aleine,
 Afin que Phebus rameine
 Par moi ſes vieilles chanſons.

S T R O. V.

Lequel, m'en charge de chanter
 Son Ioachim, pour le vanter
 Sur tous ses enfans qui ont bien
 Maché du laurier Delphien:
 Obeissant à la vois sainte,
 Mon trait par le ciel galopant
 L'air Angeuin n'ira coupant
 Sans que ta gloire en soit atteinte,
 Chantant l'homme estre bien heureux,
 Qui de ton Nectar doucereus
 Ses belles louanges enyure
 Mille fois nommé dans ton liure.
 Que dirai plus! le ciel t'a fait
 (Te fortunant de main non chiche
 Jeune, dispos, sçauant, & riche,)
 Dessus son moule plus parfait.

A N T I S T R O.

Mes doits ne pourroient se lasser
 De faire mon basteau passer
 Parmi les mers de ton renom,
 Et ramerois encor, sinon
 Que i'ai desia preueu l'orage
 Des mesdisans impetueux,
 Qui contre les plus vertueus
 Dégorgent voluntiers leur rage,
 Laquell' en babil s'étendant
 Comme un grand tonnerre grondant,
 De son murmure m'amonneste
 De tromper l'horrible tempeste

O D E S

*Aboyante tant seulement
Les nourriçons des neuf Pucelles,
Qui se sont mis au dôs des ailes
Pour voler eternellement.*

E P O.

*Ore donque freres d'Heleine,
Les Amycleans flambeaus
Du ciel, montrés vous iumeaus,
Et mettés but à ma peime:
Faites encrer à ce bord
Ma uauire, en quelque port
Pour finir mon nauigage:
Et detournés le langage
Du medisant que ie voi,
Lequel tousiours se travaille
De me mordre, afin qu'il aille
Pincer un autre que moi.*

A Bouiu Angeuin.

O D E X. S T R O. I.

LE potier hait le potier,
Le feuvre, le charpentier,
Le poète tout ainsi
Hait celui qui l'est aussi,
(Comme dit la vois sacrée
Du vieil citoyen d'Ascrée)
Mais tu as par ta vertu
Ce vieil prouerbe abatu,

Vantant mon petit merite
 (Sans te montrer enuieux)
 Deuant nôtre MARGVERITE
 Le rare present des cieus.

ANTISTRO.

Phebus rauist les neuf sœurs,
 Puis leurs piquantes douceurs
 Rauissent les beaux esprits
 Qui d'elles se sont épris:
 Mais mon ame n'est rauie
 Que d'une brulante enuie
 D'oser vn labeur tenter
 Pour mon grand Roi contenter,
 A celle fin que mon œuure
 Sa grand main flate si bien,
 Que quelquefois ie la treuue
 Pront à me faire du bien.

EPO.

Celui qui d'un rét pourchasse
 Les poissons, ou cetui-la
 Qui par les montaignes chasse
 Les bestes de ça & la,
 C'est afin qu'on peu de proye
 La fortune lui otroye:
 Mais l'homme plein de bon heur
 Qui suit comme toi les Princes,
 Et les grands Dieus des Prouinces,
 C'est pour se combler d'honneur.

STRO. II.

Laisant au peuple ignorant

O D E S

*Vn braz j'er le deuant
 Béant apres la vertu
 Dont le sagg'est reuëu.
 Les vns en ceci excedent,
 Les autres cela possèdent,
 Mais les Rois portent sur eus
 Le sommët des biens heureux.
 Au puëte qui s'amuse
 Comme toi de les vanter,
 Caliope ne refuse
 De l'oïr tousiours chanter.*

ANTISTRO.

*Quand Phebus s'éleue aus ciens
 Les ombres fuient ses yens:
 Ainsin où ta muse luit
 La sourde ignorance fuit,
 Rendant les bouches muëtes
 De nos malheureus poëtes
 Qui souloient comme pourceaux
 Souïller le clair des ruisseaus:
 Car les vers que j'ai ven naistre
 Si heureusement de toi,
 Te rendent digne pour estre
 Prisë de la sœur d'un Roi.*

E P O.

*Ta fameuse renommée
 Qui doit voir tout l'uniuers,
 Me prie d'estre nommée
 Par la trompe de mes vers,
 Et le ferai, car ta gloire*

L I V R E I.

20

*Est digne de la memoire,
Puis les Dieux conte ne font
De nul papier, s'il ne porte,
A la Dorienne forte,
Ton beau nom dessus le front.*

A Ian d'Aurat.

O D E X I. S T R O. I.

LE medecin de la peine,
C'est le plaisir qui ramene
Le repos aueque lui,
Et les Odes qui nous flatent
Par leurs douceurs qui abatent
La memoire de l'ennui:
Le bain ne soulage pas
Si bien les cors qui sont las
Comme la louange douce
Nous soulage, que du pouce
A la lire nous oignons,
Par qui les playes de l'ame
(Lors qu'un déplaisir l'entame)
Pour la guarir nous oignons.

A N T I S T R O.

*Certes ma chanson sucrée
Qui les grands Princes recrée
Te pourra bien dérider,
Après ta peine publique*

O D E S

*Ou ta faconde s'aplique
 Pour la iuueſſe guider.
 Le haut bruit de ton ſçauoir
 Euidemment nous fait veoir
 Que tu briſes l'ignorance,
 Renommé parmi la France
 Comme un oracle de Dieux,
 Pour dénoier aus plus ſages
 Les plus ennoies paſſages
 Des liures laborieus.*

E P O.

*Tant d'ames ne courent pas
 Apres Alcée la bas,
 Quand hautement il acorde
 Les guerres deſſus ſa chorde:
 Comme ta douce merueille
 Emmoncelle par milliers
 Vn grand peuple d'écoliers
 Que tu tires par l'oreille.*

A Antoine de Baïf.

O D E XII. S T R O. I.

*J'ai touſiours celé les fautes
 Dont mes amis ſont tachés,
 J'ai touſiours teu leurs pechés,
 Mais non pas leurs vertus hautes:
 Car moi qui ſuis le ſonneur*

Et le courier des louanges,
 Je ne porte aus gens étranges
 Simon la gloire & l'honneur,
 Que le ciel large donneur,
 Ayant quelque soin de toi,
 T'a départi comme à moi:
 Versant sur ta langue sage
 Vn saint tresor de beaux vers,
 Afin que son doux message
 S'épande par l'univers.

A N T I S T R O.

Maint chemin nous peut atraire
 Pour venir à la vertu,
 D'un bien un tel est vetu,
 L'autre d'un autre au contraire.
 Premier j'ai dit la façon
 D'accorder le Luc aus Odes,
 Et premier tu t'accomodes
 A la tragique chanson,
 Espouantant d'un grand son
 Et d'un stile tel qu'il faut
 Nôtre François échaufaut:
 Des grands Princes miserables
 Trainant en long les regrés
 Par tonnerres exécraables
 Bruyans és tragiques Grés.

E P O.

D'esprit & d'art, volontiers
 En tout differans nous sommes,
 Ne deus ne quatre mestiers

ODES

Ne nourrissent pas les hommes:
 Mais quiconque a le sçavoir
 Celui doit l'honneur avoir:
 O B A I F, la plume pronte
 A vouloir monter aux cieus,
 D'un vol qui la mort surmonte
 Trompe l'enfer odieux.

A Ian Martin.

ODE XIII. STRO. I.

L'A fable élaborée
 Décrit heureusement
 D'une plume dorée
 Nous trompe doucement:
 A l'on donnant la gloire
 Qu'il n'a pas mérité,
 Faisant par le faus croire
 Qu'on voit la vérité.
 Car tout ce que la Muse
 Lyrique ne refuse
 D'emmiéler par nous,
 Cela flate l'oreille
 Qui toute s'émervaille
 De le boire si doux.

ANTISTRO.

Il ne faut que i'honore
 Ton renom, ô MARTIN,

De fables prises ore
 Du Grec, ny du Latin;
 Ta vertu tréluifante
 Comme les feus des Dieux,
 Me sera fufifante
 Pour te loger aus cieus.
 Quelle terrꝝ élongnée,
 Quelle riue baignée
 De l'une & l'autre mer,
 Quells' ifle découuerte,
 Ne tient la gorgꝝ ouuerte
 Aife de te nommer?

E P O.

Vous gouvernés les Rois
 Poètes de la court,
 Et fi de vostre vois
 La memoire ne court,
 Si ta grand main defire
 De répandre le bien
 C'est a ce poete, Sire,
 Qui le merite bien.

S T R O. I I.

Certes l'experience
 N'est utile, finon
 Pour sonder la science
 Si elle est faulx ou non.
 Le siecle qui doit estre
 Ne taira ton bon heur,
 Et comme tu fis naître
 A la France un honneur:

O D E S

Toi, & dont la musette
 Et dont la vois doucette
 Chanta bien haut aussi,
 Les beaux pasteurs qu'encore
 Naples autant honore
 Comme on t'honore ici.

ANTISTRO.

Par toi, le peuple étrange
 A peu sentir combien
 La France a de louange
 Faitz heureux en ton bien:
 Par toi revient l'usage
 Des outils & compas,
 Que mesme le vieil age
 Des Romains ne sçeut pas.
 Le maçon par ta peine
 Son ouvrage demcine,
 Et, sous toi fait sçauant,
 Jusques au ciel égalle
 Mainte maison royalle
 Ton luyx allant devant.

E P O.

L'œuure est de l'inuenteur:
 Et celui qui apprend
 Est tenu pour menteur
 Si grace ne lui rend:
 La plume bien aprise
 Dresse son vol aus cieus,
 Et sa bell'entreprise
 Ne peut ceder aus lieus.

A BERTRAN BER-
ger de Poitiers.

ODE XIII.

L A mercerie que ie porte
Bertran, est bien d'une autre sorte
Que celle que l'usurier vand
Dedans ses boutiques auares,
Ou celles des Indes Barbares
Qui enflent l'orgueil du Levant.

Ma douce nauire immortalle
Ne se charge de drogue telle,
Et telle de moi tu n'attens,
Ou si tu l'attens tu t'abuses:
Ie suis le trafiqueur des Musés,
Et de leurs biens, maîtres du tens.

Leur marchandise ne s'étalle
Au plus offrant dans quelque halle,
Car leur bien en vente n'est mis,
Et pour l'or il ne s'abandonne:
Sans plus, liberal ie le donne
A qui me plaist de mes amis.

Reçois doncque cette largesse,
Et croi que c'est vne richesse
Qui par le tans ne s'vse pas,
Mais contre le tans elle dure,
Et de sieclz en siecle plus dure
Ne donne point aus vers d'apas.

ODES

*L'audacieuse encre d'Alcée
Par les ans n'est point effacée,
Et vivent encores les sons
Que l'amante bailloit en garde
A sa Tortue babillarde
La compaigne de ses chansons.*

*Mon grand Pindare vit encore,
Et Simonidz, & Stesichore,
Si-non en vers, au moins par nom:
Et des chansons qu'a voulu dire
Anacreon de sur sa lyre,
Le tans n'efface le renom.*

*N'as-tu oiii parler d'Aenée,
D'Achil, d'Aiax, d'Idomenée?
A moi semblables artisans
Ont immortalisé leur gloire,
Et fait alonger la memoire
De leur nom, iusques à nos ans.*

*Heleine seule etant gaignée
D'une perruque bien peignée,
D'un port royal, d'un vestement
Brodé d'or, ou d'une grand suite,
N'a pas eu la poitrine cuite
Par un amour premierement.*

*Hector le premier des Gendarmes,
Et Teucres, n'a vètu les armes
Dardant ses homicides trës,
Non vne fois Troye fut prise,
Maint Prince a fait mainte entreprise
Deuant le camp des deus rois Grës.*

Mais leur prouesse n'est connue,
 Et vng obliuieuse niée
 Les tient sous vn silence étrains,
 Engloutie est leur vertu haute
 Sans renom, pour auoir eu faute
 Du secours des poëtes saints.

Mais la mort ne vient impunie
 Si elle atteint l'ame garnie
 Du vers que ma Muse a chanté,
 Qui pleurant de deuil, se tourmente
 Quand l'homme aus enfers se lamente
 De quoi son nom n'est point vanté.

Le tien le sera, car ma plume
 Aime volontiers la coutume
 De louer les bons comme toi,
 Qui preuois l'un & l'autre terme
 Des deus saisons, constant & ferme
 Contre leur inconstante foi.

Plein de vertu, pur de tout vice,
 Non brûlant apres l'auarice
 Qui tout attire dans son poin,
 Chenu de meurs, ieune de force,
 Ami d'épreuue, qui s'efforce
 De tousiours prestèr au besoin.

Celui qui sur la teste sienne
 Voit l'épée Sicilienne,
 Des douces tables l'appareil
 N'irrite sa fain, ni la noise
 Du Roisignol qui se dégoise
 Ne lui rameine le sommeil.

O D E S

*Mais bien celui qui se contente
Comme toi, la mer il ne tente,
Et pour rien tremblant n'a été,
Soit que le blé fauçe promesse,
Ou que sa vendange se laisse
Griller ans flammes de l'Esté.*

*De celui, le bruit du tonnerre,
Ni les nouvelles de la guerre,
N'ont fait chanceler sa vertu:
Non pas d'un Roi la fiere face,
Ni des Pirates la menace,
N'ont point son courage abatu.*

*Taisés vous ma Lyre mignardé,
Taisés vous ma Lyre iaz arde,
Ce dernier chant n'est pas pour vous:
Retournés louer ma Cassandre
Et sur vôtre corde plus tendre
Chantés là d'un fredon plus doux.*

A Cassandre.

O D E XV.

Mignonne, allons voir si la rose
Qui ce matin avoit déclofè
Sa robe de pourpre, au Soleil,
A point perdu cette vesprée,
Les plus de sa robe pourprée,
Et son teint au vostre pareil.
Las! voyés comme en peu d'espace,

Mignonne

*Mignonne, elle a dessus la place
Las, las, ses beautés laissée choir!
O vraiment marâtre Nature,
Puis qu'une telle fleur ne dure
Que du matin jusques au soir.*

*Donc, si vous me croiés, mignonné,
Tandis que vôtre age fleuronne
En sa plus verte nouveauté:
Cueillés, cueillés vôtre ieunesse,
Comme a cette fleur, la vieillesse
Fera ternir vôtre beauté.*

A IOACHIN DV Bellai, Angeuin.

O D E X V I.

*Celui qui ne nous honore
Comme profettes des Dieus,
Plein d'un orgueil odieux
Les Dieus il mésprié encoré,
Et le ciel qui nous decore
De son tresor le plus beau,
Nom mariant au troupeau
Que le saint Parnasse adore.
Une sainte ialousie
De leurs presens les plus dous,
Se laissant glisser dans nous
Flatte nôtre poésie,*

O D E S

*Qui darde la fantafie
De leurs prestres agités,
Jufqu' au fein des deités
Yures de leur Ambrofie.*

*De-là, reuolans au monde
Comblés de fegrés diuers,
Vont chantant par l'vniuers
D'vne vois où Dieu abonde,
Et leur diuine faconde
Sert d'oracles, & font faits
Les ministres plus parfaits
De la deité parfonde.*

*Vn Demon les acompaigne
Par fur tous le mieus instruit,
Lequel en songes la nuit
Sans nul travail les enfeigne,
Et demi-dieu ne dedaigne
De les aller informant,
A fin que l'homme en dormant
Toutes fciences appreigne.*

*Ils connoiffent la peinture
De ce grand monde, & cela
Qu'il varie ça & la
En chaqu'vne creature:
Ore par leur écriture
Ils font pefcheurs, laboureurs,
Maçons, foudars, empereurs,
Vrais peintres de la nature.*

*Celui a qui le ciel donne
Vn tel present, il peut bien*

Dirz à tous qu'il-a le bien
 Qu'a peu d'hommes il ordonne,
 Et sa langue qui douffonne,
 Quand elle voudra chanter
 Ce pourra tresbien vanter
 Qu'elle est des Dieux la mignonne.

En chaque art iadis maint homme
 Admirable s'est trouué,
 Et admirable approuvé,
 Par l'age qui tout consommez
 Quand aus poëtes en nommé
 Vn Homere seulement,
 Homere eternellement
 Sur les autres se renomme:

Ce nous est experience
 Que Dieu n'est pas liberal
 A chaqu'un en general
 D'une si belle science,
 Qui commença l'alliance
 De corps, & d'ame entre nous,
 Et qui loge par sur tous
 En ses beaux vers, sa science.

AVANT-VENVE du Printens.

O D E XVII.

Toreau, qui dessus ta crope
 Enleuas la belle Europe

d ij

O D E S

*Parmi les voies de l'eau,
Hurte du grand ciel la borne,
Et décromille de ta corne
Les portes de l'an nouueau.*

*Et toi vieillard qui enserre
Sous ta clef ce que la terre
Produit generalement:
Ouvre l'huis à la nature,
Pour orner de sa peinture
Les champs liberalement.*

*Vous Ninses des eaus qui estes
Ores aus glaces subriées,
Leués vn beau chef dehors:
Et mollissant vôtre course
D'une trepignante source,
- Frapés librement vos bords.*

*A fin que la saison verte
Se montrè aus amans conuerte
D'un tapis merqué de fleurs,
Et que la campagne face
Plus icunè & gaie sa face
Peinte de mille couleurs.*

*Et deuienne glorieuse
De se voir victorieuse
Sur l'hiver iniurieux,
Qui l'auoit trop offancée
De mainte grèlè clancée
D'un Aguilon surieux.*

*Mais or en vain il s'efforce,
Car il voit destia sa force*

Lentement se consumer,
 Sous le beau iour qui s'alonge,
 Et qui ia tardif se plonge
 Dans le giron de la mer.

Ia le beau printans ariue,
 Et ia l'herbe de la riuë
 Sousseux vn petit son chef,
 Et méprisant la froidure
 Etale au ciel sa verdure
 Pour i fleurir de rechef.

Ia le ciel d'amours s'enflame,
 Et dans le sein de sa fame
 Iupiter se va lançant,
 Et melant sa force en elle,
 De sa rosée eternelle
 Va son ventre ensemçant.

Si qu'elle estant en gesine,
 Répend sa charge diuine
 Sur la terre, à celle fin
 Que la terre mesme enfante,
 De peur que ce Tout ne sente
 En ses membres quelque fin.

Amour, qui nature cueille,
 Amenant pr es de l'oreille
 La coche des traits ardans,
 Les pousse de telle sorte
 Que la poitrine est bien forte
 S'ils ne se fichent dedans.

Du ciel la grand' bande ailée,
 De l'eau la troupe ecaillée

O D E S

Contrainte du dart vainqueur,
Ni dans l'eau, ni par les nues,
N'étaient les flammes venues
Enflamer leur tendre cœur.

La charette vagabonde,
Qui court sur le dos de l'onde,
Oisive au port paravant,
Lachant aux voiles les brides,
Va par les plaines humides
De l'Occident au Levant.

Nos souldars chargent la pique,
Voire, & tant l'honneur les pique
Qu'auant le tans attendu
Du veillant soudart d'Espagne,
Ils ont ia dans la campagne
Leur camp par tout épendu.

Du printens la saison belle
Quand la terre étoit nouvelle
L'an paisible conduisoit:
Du Soleil qui nous éclaire
La lampe seulement claire
Tiede par tout reluisoit.

Mais la main des Dieux jalouse
N'endura que telle chouse
Suiuit son train coutumier,
Ains changeant le premier viure
Fit une saison de cüüre
En lieu du bel or premier.

Lors le printemps donna place
Au chant, au vent, à la glace,

Qui renaissent à leur tour,
 Et le sapin des vallées
 Sauta sur les eaux salées
 Qui nous baignent alentour.

*ouït
 pectum*

On ouït sonner les armes,
 On ouït par les alarmes
 L'acier tinter durement,
 Et les lames asserées,
 Sur les enclumes ferrées
 Craqueter horriblement,

On inuenta les usages
 D'empoisonner les bruuges
 Et l'art d'épandre le sang:
 Les maus du cofre sortirent,
 Et les haus rochers sentirent
 La foudre dessus le flanc.

La loi

V E V A P H E B V S

Apollon.

O D E X V I I I .

O Pere, ô Phebus Cynthien,
 O saint Apollon Pythien,
 Seigneur de Dèle la diuine,
 Cyrénean, Patarean,
 Par qui le Trepie Thymbrean
 Les choses futures deuine.

On soit que Clarg, ou que tes seurs
 Te detiennent de leurs douceurs,
 On soit que tu laues en l'onde

d iij

O D E S

D'Eurote clèrement roulant
Le creſpe honneur du poil coulant
Par flocons de ta teſte blonde:

Enten, ô Prince, mon ſouci
Et vien pour ſoulager ici
Celle qui ne m'eſt moins cruelle
Que la ſieure qui va mordant
D'un accès, & froid, & ardent
La douce humeur de ſa mouelle.

Quoi, ſur elle n'éprendras tu
Quelque iuſt rempli de vertu ?
Veus tu pas ſon medecin eſtre ?
Si ſeras, ou ie fu deceu

Aiant l'autre iour apperceu
Ton Cigne voller à ſeſtre.

Tu as ſeu des Dieux cet honneur
D'eſtre poëte, & gouverneur
De toute herbe, ſoit de campagne,
Soit de monts, ſoit de celles là
Que Tethis deçà & de là
En quelque bord étrange, baigne.

Par toi Eſculape pill'a
Les Enfers, lors qu'il réueilla
Ippolyt, de la greſſe bande,
Et fraudant leur Prince inhumain,
Lui arracha hors de ſa main
Le tribut qu'a tous il demande.

Par toi le dons enchantement
Œait arreſter ſoudainement
Le cors de l'homme qui deſuite,

Par toi le medecin expert
 Aiant inuoqué ton nom, pert
 Le mal laron de nôtre vie.

Helas seigneur écoute moi,
 Vien, & apportez avecque toi
 Le Moly, & la Panacée,
 Et l'herbe que Medex auoit
 Quant reuerdir elle deuoit
 D'Esou la ieunesse passée.

Et celle qui boutonne aussi
 Sus le plus haut du froid sourci
 De Caucaise, estant enfantée
 Du pommon tousiours s'allongeant,
 Que l'aigle éternel va rongéant,
 Cruel bourreau de Promethée.

Et l'herbe laquelle changea
 Glauce si tost qu'il la mengea
 Le faisant immortel, d'un homme,
 Qui par la mer entre les dieus
 Ne craint que le tens odieus
 Le nombre de ses ans consume.

Brise les du bout de ton arc
 Puis d'elles pressurant le marc
 Fais un bruuage, & le lui baille,
 Ou bien les applique à ses braz
 Et lors, ô Pean, tu rompras
 Le mal qui deus ames trauaille.

Defia son beau coural s'éteint,
 Et ia la rose de son teint
 Se fanist palement flatrie

O D E S

*Et l'œil meurtrier où m'aguettoit
Ne scai quel archer qui estoit
L'obiet de mon Idolatrie.*

*Las! tu peus en la guarissant
Me soulager moi perissant
Au feu qui sa feure ressemble,
Ainsi ratisant mes veus
De mesme cure si tu veus
Tu en guariras deus ensemble.*

*Lors vn temple i'edifirai,
Ou ton image ie ferai
De longues tresses honorée,
A son dos pendrai l'arc turquois,
La Lyre seur de son Carquois,
A son flanc la dague dorée.*

A Pierre Paschal.

O D E XIX.

*N*E seroi-ie pas encore
Plus dur q'vn Scythe cruel,
Ou le flot continuel
Qui rongé le sablon More,
Si ie n'emplumoi la gloire
De toi mon Paschal, afin
Qu'elle voltige sans fin
Dans le temple de Memoire.
La cheine qui entrelasse
Ton esprit avec le mien,

Et mon nom semblable au tien
 Commande que ie le face.

Ce m'est vne douce peine
 Chanter l'hômme en qui les cieus
 Ont renuersé tout le mieus
 De leur influence pleine.

Quant sa clarté merueilleuse
 Maugré l'obscur se fait voir
 Par les raisons du sçavoir
 De sa langue mielleuse.

Certes telle gloire douce
 Crie qu'elle est seule à toi,
 Obeissant à la loi
 De ma lyre & de mon pouce.

Ne vois-tu comme elle vole
 Ca bas en dix mille lieux,
 Ains comme elle vole aus cieus
 Par le vent de ma parole?

La ton Languedoc se vante
 D'honorer son nourrisson,
 Fait immortel par le son
 Du Vandomois qui le chante.

Quoi? cest toi qui m'eternise,
 Et si j'ai quelque renon,
 Je ne t'ai Paschal, sinon
 Que par ta vois, qui me prise.

Car iamais le tans n'amaine
 Comme aus autres, des oublis
 Aus écrits qui sont polis
 De ta langue si rommaine.

O D E S

A S A L Y R E.

O D E X X.

Lyre doré, ou Phœbus seulement,
 Et les neuf sœurs ont part également,
 Le seul confort qui mes tristesses tue,
 Que la danse oit, & toute s'évertue
 De s'obeir, & mesurer ses pas
 Sous tes fredons mignardes par compas,
 Lors qu'en bruiant tu merques la cadanse
 D'un avant-ieu, le guide de la danse.

Le feu armé de Jupiter s'éteint
 Sous ta chanson, si ta chanson l'atteint:
 Et au caquet de tes cordes bien iointes
 Son aigle dort sus sa foudre à trois pointes
 Abaisant l'aile, adonc tu vas charmant
 Ses yeux agus, & lui en les fermant
 Son dos herisse, & ses plumes repousse
 Flaté du son de ta corde si douce.

Celui n'est pas le bien aimé des Dieux
 A qui dépluist ton chant melodieux
 Heureuse Lyre honneur de mon enfance,
 Je te sonnois deuant tous en la France
 De peu à peu, car quant premierement
 Je te trouuai, tu sonnois durement,
 Tu n'auois point de cordes qui valussent,
 Ne qui répondre aus lois de mon doi pussent.
 Moisi du tans ton fust ne sonnoit point,
 Mais s'en pitié de te voir mal empoint,

Toi qui iadis des grans Rois les viandes
 Faiſois trouver plus douces & friandes:
 Pour te monter de cordes, & d'un fuſt,
 Voire d'un ſon qui naturel te fuſt,
 Je pillai Thebe, & ſaccagai la Pouille,
 T'enrichiſſant de leur belle déponille.

Et lors en France avec toi je chantai,
 Et ieune d'ans ſus le Loir inuantai
 De marier aus cordes les victoires,
 Et des grans Rois les honneurs & les gloires:
 Puis affectant un enure plus divin
 Je t'envoiai ſous le pouſſe Angevin,
 Qui depuis moi t'a ſi bien ſi edonnée
 Qu'a lui tout ſeul la gloire en ſoit donnée.

Certainement celui que tes chanſons
 Paiſſent, ravi du plaſir de leurs ſons
 Ne ſera point haut eſtimé pour eſtre
 Ou à l'eſcrime, ou à la luitte adeſtre,
 Ni de Lorier couronné ne ſera,
 Car l'arme au poin i'amaſ n'abaſſera
 L'orgueil des Rois, ni la ſureur des Princes,
 Portant, vainqueur, le feu dans leurs Prouinces.

Mais ſia Gaſtins, & le haut crin des bois
 Qui vont bornant mon fleuve Vandomois,
 Le Dieu bouquin qui la Neufauſſe entourne,
 Et le ſaint Chœur qui en Braſe ſciourne,
 Le feront tel, que par tout l'univers
 Il ſe verra renommé de ſes vers,
 Tant il aura de graces en ſon pouſſe,
 Et de fredons fils de ſa corde douce.

O D E S

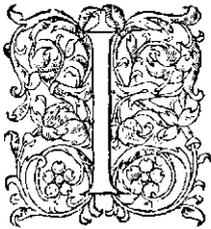
*Desia mon Luc ton loier tu reçois
Car ia desia la race des François
Me veut nombrer entre ceux qu'elle loie,
Et pour son chantr' heureusement m'avoie.
O Calliope, ô Cleion, ô les Seurs
Qui de ma lyre animés les douceurs
Ie vous salue, & resalue encore,
Par qui mon roi & ses princes s'honore
Par toi ie plai, et par toi ie suis leu,
C'est toi qui fais que Ronsard soit éleu
Harpeur François, & quant on le rencontre,
Qu'avec le dos par la rue on le montre:
Si ie plai donc, si ie scai contanter,
Si mon renom la France veut chanter,
Et si du front les étoiles ie passe,
Certes mon Luc, cela vient de ta grace.*

Fin du premier liure.

SECOND LIVRE
des Odes de P. de Ronfard
Vandomois.

A V R O Y.

O D E I.



*E te veux bâtir vng ode,
La maçonnant à la mode
De tes palais hannonés,
Qui volontiers ont l'entrée
De grâds marbres acontrée
Et de haus piliers dorés,
Afin que le frond de
l'œuvre*

*Du premier regard, de queueure
Tout le riche batiment:
Ainsi (P R I N C E) ie veux mettre
Au premier front de mon mettre
Tes vertus premierement.
Sur deus termes de memoire
Ie veux grauer la victoire
Dont l' Anglois fut combatu
Et veux encore i portrere
Les guerres de feu ton pere
Soutenu de ta vertu.
Lors que ton ieune courrage
S'oposa contre la rage
De l'empereur depusé,*

ODES

Se vantant d'auoir la foudre
Dont il deuoit mettrꝰ en poudre
Paris, ta grande cité.

Le conseil, & la vaillance,
» Par vne égale balance
» Toujours veillent à l'entour
» Des affaires, qui sont pleines
» Et de perils & de peines,
» S'entresuinans à leur tour.

Ce que la faueur celeste
Par toi nous rend manifeste
Comme n'ayant dedaigné
Des ta premiere ieunesse,
De conseil & de prouesse
Touiuors estre acompaigné.

Aussi, Prince, ta main forte
A fait voir en mainte sorte
L'impuissance d'eniter
Les efforts de ton armée,
Et ta colerꝰ enflammée
A qui la vient irriter.

Sur la Roche Theſpienne,
Des sœurs la plus ancienne
Qui de tes faits a souci,
Me garde autre melodie,
Afin qu'un iour ie la die
Bien plus haut que cette ci.

De celle aus peuples estranges
Ie sannerai tes louanges
Lors que ton bras belliqueur

Aura

*Aura foudroïé le monde,
Et que Terhys de son onde
Te confessa vainqueur.*

*Et lors que ta main nō chiche
M'aura fait heureux & riche,
Me faisant sentir combien
La grand' maïesté Roiale
D'Auguste, fut liberale
Vers l'auteur Ancien.*

*Les Muses ont à leur corde
Deux tons divers, l'un acordé
Avec les guerres des Rois,
L'autre plus bas, ne s'alic
Qu'avec le Luc de Thalie
Touché doucement des doigts.*

*De ce bas ton ie te chante
Maintenant, & si me vante
De ne sonner iamais Roi
Qui en bonté te ressemble,
Ne Prince qui soit ensemble
Si preus & sçauant que toi.*

*Oi donc ma vois qui s'efforce
D'enhorter par douce force,
Que tout cela qu'ont écrit
Les oracles poëtiques,
Honorant les Rois antiques
Sont propres à ton esprit.*

*Sus sus, FRANCE, ouvre la bouche
Au son du Luc que ie touche
Di que le ciel t'a donné*

O D E S

*Vn Roi disposé à combatre,
Et pront par les loix d'abatre
Le peché desordonné.*

*Et toi Vandomoise Lyre
Mieus que deuant faut élire
Vn vers pour te marier,
A fin que tu faces croire
Que veritable est la gloire
Qu'on s'a voulu dédier.*

*Tu réioüis nôtre Prince,
Tu contentes sa prouince,
Et mille furent épris
De contrefaire ta grace,
Et suiuans ta mesme trace
De courir apres se sont pris.*

*Mais, ô Phebus, autorise
Mon chant, & le fauorise
Qui ose entonner le los
De ce grand ROI qui t'honore,
Et ses beaux blasons decore
De l'arc qui charge ton dos.*

*Et fai tant que sa hauteesse
Daigne voir ma petiteesse
Qui vient des riués du Loir
Criant sa force & iustice,
A fin que l'age qui glisse
Ne les mette a nonchaloir.*

*Et qui doit chanter la gloire
De sa futuré victoire
S'elle auient, car en tout lieu*

*De la chose non tissue,
L'heureuse fin, & l'issue
Se cachy en la main de Dieu.*

A CALIOPE.

O D E II.

Descen du ciel, Caliope, & reponffe
Tous les ennuis de moi ton nourisson,
Soit de ton Luc, ou soit de ta vois douce,
Et mes soucis charme de ta chanson.

*Par toi ie respire,
C'est toi qui ma Lyre
Doucement conduis,
C'est toi, ma Princeffe,
Qui me fais sans cesse,
Fol comme ie suis.*

*Certainement avant que né ie fusse,
Pour te chanter tu m'avois ordonné:
Le ciel voulut que cette gloire i'eusse,
D'estre ton chantre avant que d'estre né.*

*La bouche m'agrée,
Que ta vois sucrée
De son miel à peu,
Et qui sur Parnase
De l'eau de Pegase
Gloutement a beu.*

*Heureus celui que ta folie afole,
Ta douce erreure ne le peut faire errer,
Voire & si doit par sa douce parole
Hors du tombeau tout vif se deterrer.*

O D E S

Ton bien sans desertes
 Tu m'as donné certes,
 Qui n'en iamaï soïn
 D'apprendre la lettre,
 Toutesfoï mon mettre
 S'entend d'asës loïn.

Dieu est en nous, & par nous fait miracles,
 Si que les vers d'un poete furieux
 Ce sont des Dieux les plus secrets oracles
 Que par sa bouche il montrent a nos yeux.

Si des mon enfance,
 Le premier de FRANCE
 J'ai pindarizé,
 De telle entreprise
 Heureusement prise,
 Je me voi prise.

Chacun n'a pas les Muses en partage,
 Ne leur fureur tout estomac ne point,
 A qui le ciel a fait tel avantage
 Vainqueur des ans, son nom ne mourra point.

Durable est sa gloire,
 Toujours la memoire
 Sans mourir le suit,
 Comme vent grand' erre
 Par mer & par terre
 S'écarte son bruit.

C'est toi qui fais que j'aime les fontaines
 Tout éloigné du vulgaire ignorant,
 Tirant mes pas sur les roches hautaines
 Apres les tiens que ie vas adorant.

Tu es ma lieffe,
 Tu es ma Déesse,
 Tu es mes souhaits,
 Si rien ie compose,
 Si rien ie dispose,
 En moi tu le fais.

Dedans quel antræ, en quel desert sauvage
 Me guides tu, & quel ruisseau sacré
 A ta grandeur, me fera dous breuvage
 Pour miens chanter ta louange a mon gré?

Nous sçavons bien comme
 Roland de sage homme
 Deuint fol d'aimer:
 Et comme Angelique
 Vierge mal pudique
 Repassa la mer.

Nous connoissons Mandricard à ses armes,
 Du bon Roger l'histoire ne nous fuit,
 Ni le vieillard qui murmurant ses charmes
 Avoit d'airain le vain palais construit.

Ca, page, ma Lyre
 Je veus faire bruire
 Ses languettes d'or,
 La divine grace
 Des beaux vers d'Horace,
 Me plaist bien encor.

Mais tout soudain d'un haut stile plus rare
 Je veus sonner le sang Hectorean,
 Changeant le son du Dircean Pindare
 Au plus haut bruit du poete Smyrnean.

ODES
CONSOLATION

A la Roine de Nauarre, sur la
mort de Charles de Valois,
Duc d'Orleans.

ODE III.

Vien à moi mon Luc que j'acorde
Vne Ode pour la fredonner,
Dessus la mieus parlante corde
Que Phœbus s'ait voulu donner,
A celle fin de la sonner
Si doucement qu'elle contante,
Et puisse l'ennui détourner
Qui mort vne royale Tante.

Doncques, ô Chimairę inconstante,
Tu as dessous les ombres mis
Le Prince qui fut nôtre atante
Et l'effroi de nos ennemis:
En vain donc il auoit promis
De doter la grandeur du monde!
Et de voir sous Charles soumis,
Ce que Tethys ferrę en son ondo.

Vne large pluie feconde
Vous, Muses, puisés de vos yeux,
Lamentés la coulonne ronde
Ou s'aprouoit tout vôtre mieus:
Pour ta vertu dessus les cieus
O fils de Roi, tu te reposes,
Et ce bas monde vicieus

Du ciel tu regis & composes.
 Et nouvelles loix lui imposes
 Nouveau citoyen de la haut,
 Entre les immortelles choses
 Et pres du bien qui point ne faut.
 Des roiaumes plus ne te chant
 Dont tu as fait ici le preuue,
 Car rien de ce monde ne vaut
 Vn trait du Nectar qui t'abreuue.

Tu as laissé la terre veuue
 Du vrai honneur, au ciel montant,
 Ou ta facile oreilx apreue
 Nos vens qu'elle va écoutant.
 Apaise ton cœur lamentant,
 Essue ton œil, ma Princesse,
 Pour neant tu vas regrettant
 De quoi si tost ton neveu cesse.

Et a pris son heureuse adresse
 Vers vns autres habitation,
 Changeant l'Auril de sa ieunesse
 Auecque l'incorruption,
 Aus Dieus sans intermission
 Son corps tu requiers par priere,
 Qu'il n'ent à la condition
 De voir par dens fois la lumiere.

Quand ton oraison continue
 Sonneroit aussi doucement,
 Que la harpe tirant premiere
 Les bois en ébaissement:
 Ençore l'ame nulement:

O D E S

N'animeroit sa froide image,
 Puisque la Parque durement
 Lui a fait rendre son hommage.
 De Pluton l'auarę heritage
 Ton neveu n'ira iamais voir,
 Que le ciel pour son auantage
 Trop soudain a voulu rauoir,
 Et jaloux, t'a fait recevoir
 (Pour s'enrichir de son enfance)
 Vn dueil, que le tans n'a pouuoir
 D'arracher de ta souuenance.

CONTRE LES AVA-
 cieux, & ceus qui prochains
 de la mort batissent.

O D E I I I I.

¹⁸⁵
²² QVand tu tiendrois des Arabes heureus,
 Des Indiens les tresors plantureus,
 Voirę & des Rois d'Assyrie la pompe,
 Tu n'es point riche, & ton argent te trompe.
 Je parle a toi qui erres
 Apres l'or par les terres,
 Puis d'elles t'ennüant,
 La voile au mast tu guindes
 Et voles iusque aus Indes
 La pauureté suiãnt.
 Le soin meurtrier pourtant ne laisse pas
 D'accompaigner tes miserables pas,
 Bien que par toi mainte grand nef chargée

De lingos d'or fande la mer Aigée.

Le soin qui te tourmente
Suit le bien qui s'augmente,
Guidant deça, & la
Parmi les eaux ta peine,
Qui moins de biens est pleine
Quand plus de biens ell' a.

Les larges ports de Venise, & d'Anvers,
De tous costés de tes biens sont conuers,
Cherchés par eau, par vent, & par tempeste,
D'où le soleil hausse & baisse sa teste.

Ces pierres achetées,
Maintenant soient getées
Dedans les eaux encor:
Qu'on remette en sa mine,
Cett' Esmerande fine,
Ces perles & cet or.

De peu de bien on vit honnestement:
L'homme qui peut trouver contentement,
N'entreronpt point son sommeil par la creinte
Des blés manteurs, ne par la vigne atteinte.

Ton mal est incurable
Avaré miserable,
Car le soin d'aquerir
Qui sans repos t'enflame,
Engarde que ton ame
Ne se puisse guarir.

A iuste droit tu es ainsi traité,
Car pour vouloir banir la pauvreté,
Tu te banis de ta maison, & changes

O D R S

Ton doux país aus regions étranges.

Mais le soin & l'enuie,
Vrais bourreaux de ta vie,
Net' abandonnent point:
Au dedans ils te nuisent,
Et sur ton cueur aguissent
L'equillon qui te point.

Et toi vieillard du sepulchre oublieus,
Qui jusque au ciel éleues en maints lieux
Palais de marbre, & ia presque mort, taches
Fandre les rocs que tu bailles par taches.

La terre n'est pas pleine
Seulement de ta peine,
Mais les poissons aussi
Sentent sous tes ouvrages
Assis sur les rivages,
Leur sejour retréci.

Bien que pour toi un milier de maçons
Maint gros rocher animent de façons,
Si mouras-tu, & ta maison certaine,
C'est de Pluton la maison pallée & vaine.

Donques, auare cesse,
Cesse auare, & delaisse
Tant de biens amasser:
Le battelier qui garde
Le port d'enfer, n'a garde
Pour l'or te repasser.

Là, Rhadamant le iuge audacieus
Fait tourmenter les auaricieus,
Et le chetif que douce mort deliure,

*Aise a son rang, la bas il laisse viure,
 Si donq la riche pierre
 Tant soit d'étrange terre,
 Et l'or tant rechargé,
 Foibles n'ont la puissance
 D'outer la doleance
 De leur maistre faché.*

*Pourquoi l'Egypte irai-je sacager,
 Pourquoi irai-je aus Indes voiajer,
 Changeant mon aise aus richesses lointaines
 De l'Orient, quis es à si grands peines?*

une | un d
 post- |
 158 |

A CASSANDRE.

ODE V.

*L*ung est coutumiere
 Renaistre tous les mois,
 Mais quand nostre lumiere
 Sera morte vne fois,
 Long tans sans reueiller
 Nous faudra sommeiller.

*Tandis que viuons ores
 Vn baiser donne mai,
 Donne-men milz encores,
 Amour n'a point de loi,
 A sa grand' deité
 Conuient l'infinité,*

*Ah, vous m'aués maistrasse
 De la dententamé,
 La langue chanteresse*

O D E S

De vostre nom aimé:
 Quoi? esse-la le prix
 Du labour qu'elle a pris?
 Elle qui vos louanges
 De sur le lac vantoit,
 Et aux peuples étranges
 Vos merites chantoit,
 Ne faisant l'air sinon
 Bruire de vostre nom.

De vos terins d'ivoire
 (loyaus de L'orient)
 Eterni soit la gloire
 Et de vostre œil friant,
 Pour la recompenser
 La faut-il offenser?

Las! de petite chose
 Je me plain durement
 La plain en l'amx enclose
 Me cuist bien autrement,
 Que ton œil m'y laissa
 Le iour qu'il me blaiissa

PROPHETIE DV DIEU
 de la Charante aus mu-
 tins de Guienne.

O D E V I.

Quand la Guiennz errante
 S'arma contre son Roi,
 Le dieu de la Charante

*Fâché d'un tel derroi,
Arresta son flot coi:
Puis d'une bouche ouverte
Par la fatale loi,
Prophétisa sa perte.*

*La desia ta desserte
Te suit peup le mutin,
Qui ma rive deserte
Sacages pour butin,
Mais le cruel destin
Que ton orgueil n'arreste
Viendra quelque matin
Te foudroier la teste.*

*Oi, de Mars la tempeste
D'escailles revêtu
Et ton Roi qui apreste
Contre toi sa vertu:
En vain espères-tu
Tanter son assurance,
Qui doit estre abatu
Par le soudard de France:*

*Et l'auare esperance
De ton vain appareil,
Perira par l'outrance
D'un qui n'a son pareil:
Ton sang fera vermeil
Mon flot ores esclave,
Et tout le vert aimail
De ces prés que ie laue.
Voici le seigneur braue*

O D E S

De Guise qui te suit
 Et ia son los engrave
 Sus ton dos qui s'enfuit,
 Prince sur tous instruit
 Aus dangereux vacarmes,
 Ou soit lors qu'il destruit
 Les troupes des gendarmes.

Ou quand par les alarmes
 De sa pique l'effort,
 Fait bien quitter les armes
 Au picton le plus fort.
 Ne vois-tu le renfort
 Que Bouinnet amaine,
 Pront à hâter ta mort
 D'une plaiz inhumaine?

Comme la nie pleine
 D'un orage odieux,
 Perd du bouvier la peine
 Qui prie en vain les dieux,
 Le soudard furieux
 Qui ia desia t'enferme,
 Ton chef si glorieux
 Perdra d'un grand tonnerre.

Le Conte de Sanserre,
 Et le seigneur d'Iliers,
 Te porteront par terre
 Indontés cheualiers:
 Parmi tant de milliers
 Tu dois Larnac connoître,
 Que les dieux familiers

Sous bon astre ont fait naître
 Comme l'ayant fait être
 De son haineux vainqueur,
 Et de soimefme maître
 Commandant a son cœur
 Lesquels, toi sans vigueur,
 Tu craindras de la sorte,
 Qu'un loup craint la rigueur
 Du lion qui l'emporte.

A la fin la main forte
 Du grand Mommoranci,
 Rendra ta gloire morte,
 Et ta malice aussi:
 Le ciel le veut ainsi,
 Qui ma bouche a contrainte
 Prophetiser ceci,
 Pour t'avancer la crainte,

DES BAISERS DE Cassandre.

O D E VII.

Cassandre ne donne pas
 Des baisers, mais des apas
 Qui seuls nourrissent mon ame,
 Les biens dont les dieux sont fous,
 Du nectar, du sucre doux,
 De la cannelle, et du bame,
 Du tin, du lis, de la rose,

ODES

Parmi ses leures déclofè
 Fleurantz en toutes faifons:
 Et du miel, tel qu'en Hymette,
 La derobefleur Anette
 Remplit fes douces maifons.

O dieu! que j'ai de plaifir,
 Quand ie fen mon col faifir
 De fes bras en mainte forte:
 Sur moi fe laiffant courber
 Peu à peu la voi tumber
 Dans mon fein à demi-morte.

Puis mettant la bouche fiienne,
 Tout à plat dessus la mienne,
 Me mord, & ie la remors,
 Te lui darde, elle me darde
 Sa languette fretillarde,
 Puis en fes bras ie m'endors.

D'un baifer doucement long
 El me fuçe l'ame adonc,
 Puis en fouflant la repouffe,
 La refsuçe encor un coup,
 La refsoufle tout à coup
 Avec fon alaine douce.

Tout ainfi les columbelles,
 Tremouffant vn peu les ailes
 Etancement fe vont baifant,
 Apres que l'oifeufe glace,
 A quitté la froide glace
 Au printans doux & plaifant.
 Helàs mais temperç vn peu,

*Les biens dont ie suis repen,
 Tempere vn peu ma lieffe:
 Dieu ie serois immortel,
 Et ie ne veus estre tel
 Si tu n'es aussi déesse.*

A MACEE.

O D^OE VIII.

M*A petite Ninfe Macée,
 Plus blanche qu'inoire taillé,
 Que la nége es monts amassée.
 Que sur le ionc le lait cailé,
 Ton beau teint ressemble les lis,
 Avecque les roses, cueillis.*

*Ton chef de soie, & d'or, déqueuure,
 Où le ciel, des beautés donneur,
 Emploia sa peine, & son œuure
 Curieus de lui fair honneur:
 Déqueuure ton beau front aussi,
 Heureus obiet de mon souci.*

*Plus belle que Venus tu marches,
 Plus que les siens tes yeus sont beaux
 Qui flambent sous deus noires arches,
 Comme deus celestes flambeaus,
 D'ou le brandon fut alumé,
 Qui tout le cœur m'a consumé.*

*E' est-ce pas ton œil Mignonne
 Qui dans son regard écarte,
 Les miens encores emprisonne
 Peu soucieus de liberté?*

O D E S

Et qui ma dérobé le cœur
 Et seul, de moi c'est fait veingneur.
 Ennui, plaisir, joie, tristesse
 De tous costés naissent de toi,
 Helas! ou fuis-tu ma Déesse,
 Baise moi & rebaise moi,
 Vneilles aumoins d'un seul baiser
 Le feu de mon cœur apaiser.
 Te voiant des belles la belle,
 Tu me sucés l'amour & le sang,
 Montre moi ta rose nouvelle,
 Te di, mignarde, ton sein blanc,
 Et tes deux rondelets tetons
 Qui s'enflent comme deux boutons.
 Las! puis que ta beauté meurtriere
 Ne me veut point faire merci,
 Et que de iour en iour plus fiere
 Prend passetans de mon souci,
 Aumoins un iour, voi sur mon front
 Combien de mors tes yeus me font.

A LA FONTAINE
 Bellerie.

O D E IX.

○ Fontaine Bellerie,
 Belle Déesse, chérie
 De nos Ninfes, quand ton eau
 Les cache au fond de ta source
 Fuyantes le Satireau,
 Qui les pourchasse à la course

Insq^u au bord de ton ruisseau.

Tu es la Ninf^e eternelle
De ma terre paternelle:
Pourc^q, en ce pré verdelet
Voy ton poëte qui t'orne
D'un petit cheureau de lait,
A qui l'une & l'autre corne
Sortent du front nouucllet.

Touiuors l'Esté ie repose
Pres ton onde, où ie compose,
Caché sous tes saules vers,
Ie ne sçai quoi, qui ta gloire
Enuoira par l'vniuers,
Commandant à la memoire
Que tu viues par mes vers.

L'ardeur de la Canicule
Iamais tes riués ne brûle,
Tellement qu'en toutes pars
Ton ombre est épaisse & drue
Aus pasteurs venans des parcs,
Aus beufs las de la charue,
Et au bestial épars.

Io, tu seras sans cesse
Des fontaines la princeffe,
Moi celebrant le conduit
Du rocher persé, qui dardé
Avec vn enroué bruit,
L'eau de ta source iaçardé
Qui trepillante se suit.

ms. p. 10. l. 1. ad
S. 1. 13. l. ad

10
11
12
13

ODES
SVR LA MORT
d'une Haquenée.

ODE X.

LEs trois Parques à ta naissance
T'auoient étroit le pouuoir
De ne mourir, ains que de FRANCE
Le dernier bord tu pusses voir.
Or pour la fin de tes iournées,
Ton dernier voiage restoit
Ici, deffous les Pirenées
Où l'arrest de ta mort étoit.
Toi morte, donc que la Bretagne,
Ta mere, ne se vante pas
D'un cheval qui iamais ataigne
Ta course, ton amble, ton pas:
Ne moins les sablonneuses pleines
De la chaude Afrique, ou souuent
Les iumens (miracle) sont pleines
N'ayant mari sinon le vent.

DV RETOVR DE MA-
clou de la Haie, à son page.

ODE XI.

FAi refreschir le vin, de sorte
Qu'il passe en froideur un glaçon,
Page, & que Marguerite aporte
Son Luc pour dir une chanson,
Nous ballerons tous trois au son,

*Et dis à l'une qu'elle vienne
Les cheveux tors à la façon
D'une folâtre Italienne.*

*Ne sen-tu que le jour se passe
Et tu ne te vas point hastant?
Qu'on verse du vin en ma tasse
A qui le boirai-je d'autant?
Pour ce souvrain ie suis content
Qu'un autre plus fol ne se treuve
Revoiant mon Maclou que tant
I'ai connu seur ami d'épreuve.*

A MARGVERITE.

ODE XII.

*EN mon cœur n'est point écrite
La rose, ni autre fleur
C'est toi, belle Margarite,
Par qui j'ai cette couleur.
N'es-tu celle dont les yeux,
Ont surpris
Par un regard gracieux
Mes esprits?
Puisque ta sœur de haut pris
Ta sœur pucelle d'élite
N'est cause de ma douleur
C'est donc par toi, Margarite,
Par qui j'ai cette couleur.
En soir, ma sœur, naquit*

ODES

*Quand mon cœur
 Pour maïstresse te requit:
 Mais, Rigueur
 Sur l'heure d'une langueur
 A tort paia mon merite,
 Me donnant cette paleur,
 Pour aimer trop Margarite
 Et sa vermeille couleur.
 E' quel charme pourroit bien
 Consumer
 Le souci qui c'est fait mien
 Pour aimerz
 De l'amour que ie poursui
 La iouissance subite
 Seule ôteroit le malheur
 Que me donna Margarite
 Par qui j'ai cette couleur.*

ABEL DE LA HUR-
teloire.

ODE XIII.

*SI l'oïseau qu'on voit amener
 Par son chant le tans qui ennüie,
 Peut les hommes acertener
 Du vrai augure de la pluie,
 Demain le Troien de sa buie
 E' pandra l'eau, & si le iour
 Sera long tans sans qu'il s'essüie
 Voilé d'un tenebrens sciour.
 Donq, pour attendre que le tour*

De cette tempeſte ennuyeuse,
 Se change par le beau retour
 D'un autre ſaiſon plus ioieuſe,
 Evite la tourbe ennuyeuse,
 Et ſeul dans ta chambre à recoi
 E cri de main laborieuſe

Des vers qui ſoient dignes de toi,
 Epris d'une ardeur comme moi
 De te vouloir rendre admirable,
 Pour n'etre ſuict a la loi
 Du grand faucheur inexorable
 Pelle-melle deſſus la table
 Tibulle, Ovide ſoient ouvers,
 Avecques le Luc delectable
 Fidele compaignon des vers.

Deſſus, par maints acords divers,
 Chasse de toi le ſouci grave,
 Et le ſoin que ce Dieu perners
 Dans un cœur amonreus angrave:
 Apres l'eſtude, il fault qu'on lane
 L'eſprit des lettres periffant,
 D'un vin de reſerve, en la caue
 Par quatre ans au fuſt languiffant.

Pourquoi te vas-tu meurdriſſant,
 Et pourquoi gennes-tu ta vie,
 Tandis que tu es fleuriffant,
 Et pour quoi n'est elle ſuiuie
 D'ebat & d'amoureux & enuie?
 Ah pauvre ſot, ne ſçais tu pas
 Qu'il ne fault qu'une maladie

ODES

Pour te mener iouer la basse

A CLEION.

ODE XIII.

Muses aux yeux noirs, mes pucelles,
 Mes muses dont les estincelles
 Ardent mon nom par l'univers,
 De Maclou sacrez la memoire,
 Et faites de tiler sa gloire
 Dans le doux sucre de vos vers.

O qui des forests chevelues,
 Et du Loir des rines velues
 Cleion t'esiois, sus auant,
 Cent fleurs pour mon La haiz amasse,
 Et qu'une couronne on lui face
 Pour lui orner le front sauant.

A toi, & à tes seurs compaignes
 Il appartient par vos montaignes
 Le celebrer à haute voix,
 La doncques épandés sa gloire,
 Et de sur ma lyre d'Inoïre
 Faites le bruirz en Vandomois.

LES LOVANGES DE
 Vandomois, A Iulien Pa-
 cate Manceau,

ODE XV.

O Terre fortunée
 Des Musés le seïour,

*Qu'en tous ses mois, l'année
serène d'un beau iour.*

*En toi, le ciel non chiche
Prodiguant le bon heur,
A de la corne riche
Renverse tout l'honneur.*

*Deux longs tertres te seignent,
Qui de leur flanc hardi
Les Aquillons contraignent,
Et les vens du midi,*

*Sur l'un Gârine sainte
Mere des demi-dieux,
Sa teste de verd peinte,
Envoie usquz aus cieus,*

*Et sur l'autre prend vie
Maint beau sep, dont le vin
Porte bien peu d'enuie,
Au vignoble Angeuin.*

*Le Loir tard à la fuite
En soi s'ebanoiant,
D'eau lentement conduite
Tes chams va tournoiant,*

*Et rend en Prés fertile
Le pais trauesé,
Par l'humour qui distile
De son liman versé.*

*Bien qu'on n'i vieuue querre
Par flots iniuriens,
De quelque étrange terre
L'or tant laboriens,*

O D E S

Et la Gemme peschée
En l'Orient, si cher,
Chés toi ne soit cherchée
Par l'auare Nocher.

L'Inde pourtant ne pense
Te vaincre, car les Dieux
D'vnq' autre recompense
Te fortunent bien mieus.

La iustice grand erre
S'enfuiant d'ici bas,
Laiſſa dans nostre terre
Le ſaint trac de ſes pas.

Et ſencorq' à cettz heure
De l'antique ſaiſon
Quelque vertu demeure,
Tu es bien ſa maiſon.

Bref quelque part que t'erra
Tant le ciel m'y ſoit dous,
Ce petit coin de terre
Me rira par ſus tous.

Là, ie veus que la Parque
Tranche mon fatal fil,
Et m'enuoie en la barque
De perdurable exil.

Là, te faudra repandre
Mille larmes, parmi
La ſepulcrale cendre
De Ronsard ton ami.

Au seigneur de Lanques.

ODE XVI.

Que nul papier dorennant
Par moi ne s'anime, sans mettre,
Præne Lanques, ton nom dauant
Pour donner faueur à mon mettre.

C'est lui qui mieux te fera viure
Qu'un portrait de marbre attaché,
Ou qu'une medaille de cuiure
Mise à ton los dans un marché.

Si plains de linguots d'or, s'auoit
Mes cofres, vuides à present,
Et des perles que l'Inde enuoie
Aus froides terres pour present,

Tu les aurois comme m'a rime:
Mais Lanques (ou si me deçoi)
Ou tu en ferois peu d'estime
Et les banirois luïng de toi.

Rien que les Muses ne t'émeuent,
Les Muses donc ie veus t'offrir,
Les Muses qui viues ne peuuent
Sur elles le tumbeau soufir.

Pense-tu que le ciel fit naistre
Hector & Ajax si fameux,
Ne te pui-ie faire aparoiître
Par renomméx autant comme eus?

Ie le veus faire, car le stile
Des poëtes bien écrivans,

ODES

*Les a de la fosse inutile,
 Non leurs faits, deterrés vivans.
 Bien, quand ta main auroit conquis
 Toute l'Italie, & donté
 Jusqu'aux deux bords de la Themise
 L'Anglois à force surmonté,
 Tu n'as rien fait si telle gloire
 N'est portrait e en mes vers, afin
 Que ta renaissante memoire
 Fvine par les bouches sans fin.
 Les livres seuls ont de la terre
 Iuppiter aux cieus enuoie,
 Et lui ont donné le tonnerre
 Dont Encelade est foudroie.
 Par eus les deux freres d'Helene
 D'hommes mortels se firent dieus,
 Par eus Hercule porte-peine
 Tous brulé monta dans les cieus.*

A SA GUITERRE.

ODE XVII.

M *à Guiterre ie te chante,
 Par qui seule ie deçoi,
 Je deçoi, ie ron, i'enchante,
 Les amours que ie reçois.
 Nulle chose tant soit douce
 Ne te scauroit égaler,
 Toi, qui mes ennus repousse
 Si tôt qu'ils t'oient parler.*

*Au son de ton harmonie
 Je refréchi ma chaleur
 Ardentz en flamme infinie,
 Naissant d'infini malheur.
 Plus chèrement ie te garde
 Que ie ne garde mes yeux,
 Et ton bois que ie regarde
 Peint desus en mille liens.*

*Où le nom de ma Déesse
 En maint amoureux lien,
 En maints laz d'amour se laisse
 Joindre en chiffrz avec le mien.*

*Où le bean Phebus qui baigne
 Dans le Loir son poil doré,
 Du luc aus muses enseigne
 Dont elles m'ont honoré.*

*Son laurier preste l'oreille,
 Si qu'au premier vent qui vient,
 De ressifler s'appareille
 Ce que par cueur il retient.*

*Ici, les forests compaignes
 Orphés attirz, & les vens
 Et les voisines campagnes
 Ombrage de bois suiuens.*

*Là, est l'de la branchue,
 Où l'oiseau de Iuppiter
 Dedans sa griffe crochue
 Vient Ganymede empieter.*

*Ganymede delectable,
 Chasseror deliciens,*

O D E S

Qui ores sert à la table
 D'un bel echanson aus dieus,
 Ses chiës apres l'aigle aboient,
 Et ses gouverneurs ausi,
 En vain étonnés le voient
 Par l'air emporter ausi.

Tu es des dames pensifz
 L'instrument approprié,
 Et des ieunesſes laſcives
 Pour les amours dédié.

Ausi est-ce ton office
 Non pas les assaus cruës,
 Mais le ioicus exercice
 De soupirs continuës.

Encore qu'au tans d'Horace,
 Les armes de tous costés
 Sonnaſſent par la menaſſe
 Des Cantabres indontés,
 Et que le Romain empire
 Foulé des Parthes fuſt tant,
 Si n'a-il point à ſa Lyre
 Bellonx acordé pourtant.

Mais bien Venus la riante,
 Ou ſon fils plein de rigueur,
 Ou bien Lalage fuiante
 Danant avecques ſon cuer:

Quand ſur toi ie chanterois
 D'Héctor les combas durs,
 Et ce qui fut fait à Troie
 Par les Grecs, en dis iners,

Cela ne peut satisfaire
 A l'amour qui trop me mord;
 Que peut Hector pour moi faire,
 Que peut Ajax qui est mort?
 Mieux vaut donc de ma maitresse
 Chanter les beautés, afin
 Qu'à la douleur qui me presse
 Daigne m'enir heureuse fin.

Ces yeux autour desquels semble
 Qu'amour volt, ou que dedans
 Il se cache, ou qu'il assemble
 Cent traits pour les regardans.

Chanton donc sa cheueleure,
 De laquelle amour vainqueur,
 Nous a mille rets, à l'heure
 Qu'il m'encordela le cueur.

Et son sein, rose naïue,
 Qui va et vient tout ainsi,
 Que font deux flots à leur rive
 Poussés d'un vent adouci.

EPITAPHE DE FRAN-
 çois de Bourbon Conte
 d'Anguian.

ODE XVIII.

D'Homere grec, l'ingenieuse plume,
 Et de Timant' les animés tableaux,
 Durant leurs iours auoient vne coutume
 D'arracher vifs les hommes des tombeaus.

O D E S

Je vous di ceus qui leur plaisoit encores
 Resusciter en dépit de leur nuit
 Oblivieux, ores par l'encre, & ores
 Par la couleur, éternisant leur bruit.

Mais telles gens devoient leur second viure,
 L'un au papier, l'autre à la toile, & non
 A la vertu, qui sans l'aide d'un livre,
 Ou d'un tableau, éternise son nom.

Ta vertu donc, seule te sert de tombe
 Sans mandier ne plume, ni oustils,
 Car ton renom qui par la mort ne tombe
 Vit par dessus cent viuans inutiles.

Aussi les Seurs qui nos ages balancent
 Selon le ciel à toi inferieur,
 Par contrepois tes brefs ans recompensent
 D'éternel bruit du tans superieur.

Donque du tans la force iniurieuse
 Ne ront l'honneur que tu t'acquis, alors
 Qu'Enyon vit ta main victorieuse
 Tout le Piemont couvrir presque de mors.

Et que le Pan t'aperçeut de sa rime
 Rester vainqueur par vertueux effort,
 Aiant pendu la dépouille captive
 Du vieil Marquis pour trophée, à son bord

Après avoir tant de gloires belliques
 Mises à chef par le vouloir des dieux,
 Ici, la mort mist en paix tes reliques
 Quand ton esprit fut citoyen des ciens.

Qui serviront, d'eguilon memorable
 A picquer France & sa posterité,

*Pour imiter ta louange durable,
Et le Laurier que tu as merité.*

CONTRE DENYSE, Sorciere.

O D E XIX.

L'inimitié que ie te porte
Passe celle, tant elle est forte,
Des aigneaux, & des loups,
Vieille sorciere de hontée,
Que les bourreans ont fouetée
Te debachant de cous.
Tirant apres toi vne presse
D'hommes & de femmes épesse
Tu montrois nu le flanc,
Et montrois nu parmi la rue
L'estomac, & l'épaule nue,
Rougissante de sang.
Mais la peine fut bien petite
Si lon balance ton merite,
Le ciel ne deuoit pas
Pardonner (a si lache teste)
Ains il deuoit de sa tempeste
L'acrauanter a bas:
La Terre merç, encor pleurante
Des Geans la mort violente
Brulés du fen des cieus,
(Te lachant de son ventre à peine)
T'engendra, vicille, pour la haine

ODES

Qu'elle portoit aus Dieux,
 Tu sçais que vaut mixtionnée
 La drogue qui nous est donnée
 Des pais chaleureus,
 Et en quel mois, & quelles heures
 Les fleurs des femmes sont meilleures
 Au breuvage amoureux.
 Nullg herbe, soit elle aus montaignes,
 Ou soit venimeuse aus campagnes
 Tes yeus sorciers ne fuit,
 Que tu as mille fois coupée
 D'une serpe d'airain courbée,
 Beant contre la nuit.
 Le soir, quand la lune soüette
 Ses cheuans par la nuit muette,
 Pleine de rage, alors
 Voilant ta furieuse teste
 De la peau d'une étrange beste
 Tu t'élances dehors.
 Au seul souffler de ton haleine
 Les chiens effroyés, par la pleine
 Aguisent leurs abois:
 Les fleuves contremont reculent,
 Les lous éfroiablement hurlent,
 Apres toi par les bois.
 Adonc par les liens solitaires
 Et par l'horreur des cimeteres
 Ou tu hantes le plus,
 Au son des vers que tu murmures
 Les corps palles tu desemmures

De leurs tombeaus reclus:
 V'estant de l'un l'image vaine,
 Tu viens effroier d'une peine
 (Rebarbotant un sort)
 Quelque veufue qui se tourmente,
 Ou quelque mere qui lamante
 Son seul heritier mort.
 Tu fais que la lune enchantée
 Marche par l'air toute argentée,
 Lui dardant d'ici bas
 Telle couleur aux ioues palles,
 Que le son de mille cimbales
 Ne diuertiroit pas.
 Tu es la fraieur du vilage,
 Chacun craignant ton sorcelage
 Te ferme sa maison,
 Tremblant de peur que tu ne taches,
 L'un de ses beufs, ou de ses vaches
 Du iust de ta poison.
 J'ai veu souvent ton œil fenestre,
 Trois fois regardant de loin paistre
 La guide du troupeau,
 L'enforceler de telle sorte,
 Que tost apres ie la vi morte
 Et les vers sur la peau.
 Comme toi, Medée execrable,
 Fut bien quelque fois profitable,
 Ses venins ont serui,
 Reuerdissant d'Asion l'écorse,
 Au contraire, tu m'as par force

O D E S

*Mon beau printans ravi.
Dieux, si la haut pitié demeure,
Pour recompense qu'elle meure,
Et ses ôs diffamés
Privés d'honneur de sepulture,
Soient des oiseaux goulus pasture,
Et des chiens affamés.*

A LA FOREST
de Gâtine.

O D E XX.

*C*ouché sous tes umbrages vers
Il faut que ie te vante
Autant que les Grecs par leurs vers
La forest d'Eurymaïthe,
Car malin, celer ie ne puis
A la race future,
De combien obligé ie suis
A ta belle verdure.
Toi, qui sous l'abri de tes bois,
Ravi d'esprit m'amuses,
Toi, qui fais qu'à toutes les fois
Me répondent les Muses,
Toi, par qui de ce mechant soin
Tout franc ie me delivre,
Lors qu'en toi ie me pers bien loin,
Parlant avec un liure.
Tes bocages soient toujours plains
D'amoureuses brigades,

De Satyres & de Sylvains,
 La crainte des Naiades.
 En toi habite désormais
 Des Muses le college,
 Et ton bois ne sente jamais
 La flamme sacrilege.

A CASSANDRE.

ODE XXI.

MA petite columbelle,
 Ma petite toute belle
 Mon petit œil baisés moi:
 D'une bouche toute pleine
 De baisers, chassez la peine
 De mon amoureux esmoi.

Quand ie vous dirai mignonne,
 Approchés vous qu'on me donne
 Neuf baisers tout à la fois,
 Lors ne m'en baillés que trois
 Tels que Diane guerriere
 Les donne a Phebus son frere,
 Et l'Aurora a son vieillard:
 Puis reculés vôtre bouche,
 Et bien loin toute farouche
 Fuiés d'un pié fretillard.

Comme un toreau par la prée
 Court apres son amourée,
 Ainsi tout plain de courroux
 Je courrai fol apres vous.

ODES

*Et prise, d'une main forte
 Vous tiendrai de telle sorte
 Qu'un aigle l'oiseau tramblant:
 Lors faisant de la doucette,
 De me redonner la reste
 Des baisers, ferés semblant.*

*Mais en vain serés pendante
 Tout à mon col, attendant
 (Tenant un peu l'œil baissé)
 Pardon de m'avoir laissé.*

*Car en lieu de six, adonques
 J'en demanderai plus qu'onques
 Tout le ciel d'estoiles n'eut,
 Plus que d'arene poussée
 Aus bors, quand l'eau courroucée
 Contre les riués s'émeut.*

A ELLE MESME.

ODE XXII.

O *Pucelle plus tendre
 Qu'un beau bouton vermeil,
 Que le rosier engendre
 Au lever du Soleil,
 Et se fait au matin
 Tout l'honneur du iardin.*

*Plus fort que le lierre
 Qui se grimpe à l'entour
 Du cheñz aimé, qu'il serre
 Enlaçé de maint tour*

*Courbant ses bras épars
 sus lui de toutes pars .
 serrés mon col maîtresse,
 De vos deux bras pliés,
 D'un nœud qui fort me presse
 Doucement me liés,
 Un baiser mutuel
 Nous soit perpétuel.*

*Ne le tans, ne l'envie
 D'autrui amour desirer,
 Ne pourra point ma vie
 De vos leures tirer:
 Ains serrés demourons,
 Et baisant, nous mourons.*

*Tous deux mors en même heure
 Voirrons le lac fangeux,
 Et l'obscur demeure
 De Pluton l'outrageux,
 Et les champs ordonnés
 Aus amans fortunés.*

*Amour par les fleurettes
 Du printans éternel,
 Voirra nos amourettes,
 Sous le bois maternel,
 Là nous sçaurons combien
 Les amans ont de bien.*

*Le long des belles pleines
 Et parmi les prés vers,
 Les riuës sonnent pleines
 De maints accords diuers:*

O D E S

*L'un joint, & l'autre au son
Danse d'une chanson.*

*La, le beau ciel déquerra
Toujours un front benign,
Sur les fleurs la couleur
Ne vomist son venin,
Et toujours les oiseaux
Chantent sur les rameaux.*

*Toujours les vents i sonnent
Je ne sçai quoi de dous,
Et les lauriers i donnent
Toujours des ombres moues,
Toujours les belles fleurs
T gardent leurs couleurs.*

*Parmi le grand espace
De ce verger heureux,
Nous aurons tous deus place
Entre les amoureux,
Et comm' eux sans souci,
Nous aimerons aussi.*

*Nulle Ninfe ancienne
Ne se dépitera,
Quand de la place sienne
Pour nous el' forera,
Non celles dont les yeux
Prindrent le cœur des Dieux.*

LIVRE II. 53
PALINODIE A DENISE

O D E XXIII.

T Elle fin maintenant soit mise
Que tu voudras au vers, Denyse,
Qui malin a de pité
Ton cœur, ou j'oit que tu le noyes
Que tu le rompes, ou l'envoies
Au feu qu'il a mérité.
La grande Cybèle incensée,
N'ébranle pas tant la pensée
De son ministre chasté :
Non Bacchus, non Phebus ensemble
Le cœur de son prestre qui tremble
Dedans sa poitrine entré.
Comme l'ire quand elle enflamme
De sa rage, le fond de l'ame,
Qui ne s'épouente pas
Non d'un couteau, non d'un naufrage,
Non d'un Tyran, non d'un orage
Que le ciel darde ça bas.
De chaque beste Prométhée,
A quelque partie adioustée
Dans l'homme & d'art curieux
D'un dous aigneau fit son visage
Trampant son cœur dedans la rage
D'un rous lion furieux.
Toujours l'ire cause la guerre,
Et seule a renuersé par terre

ODES

Le mur Amfionien,
 Voire & si qu'après dix ans, Troie,
 Hector ia tué, fut la proie
 Du grand Roi Mycenien.
 Iamais l'humaine coniecture
 N'a preveu la chose future,
 Et l'œil trop ardent de voir
 Le sans futur qui ne nous touche,
 En son auis demeure louche:
 Qui le futur pourroit savoir?
 Làs si j'eusse preveu la peine
 Dont maintenant ma vie est pleine,
 Je n'eusse iamais laché
 Vng Ode d'erreur si tachée
 De laquelle j'ayant fachée
 Moimesmè je suis faché.
 Ores ores ie voi ma faute
 Je connoi combien elle est haute
 Et ie ten les mains afin
 Que ta sorceliere science
 Dont tu as tellg experience
 Ne mette mes iours à fin.
 Je te suppli par Proserpine
 (De Pluton la douce rapine)
 Que corroucer il ne faut,
 Et par tes liures qui emeuuent
 Les astres lasches, & les peuuent
 Faire deualer d'enhaut:
 Reçoi mes miserables larmes,
 Et me délie de tes charmes.

Epouventable labeur,
 Détourne ton rouet, Prestresse,
 Déchantant les vers qui sans cesse
 M'acablent d'une grand' peur.
 Le Roi Telephe de Mysie
 Peut bien flechir la fantasia
 D'Achil a le secourir,
 Quand sa grand lance Pelienne,
 En la même plaie ancienne
 Repassa pour le guarir.
 D'Ulyse la pénésse troupe
 Reboinant de Circe la coupe
 Lessa des porcs le troupeau,
 Et lui rougit dedans la face
 L'honneur, & la première grace
 De son visage plus beau.
 Asés & trop hélas i' endure,
 Asés & trop ma peing est dure,
 Mon teint souillé par ces eaux
 Efface sa couleur de roses,
 Et mes vénes ne sont enclosés
 Sinon que de flaques peaus.
 Ma teste de tes unguens teinte,
 Plus blanche qu'un Cigne s'est peintex
 Nul repos mon mal deçoit,
 Le iour me point, la nuit me presse,
 Et mon cœur ne brise l'opresse
 Que par tes vers il reçoit.
 Appaise ta vois Martienne,
 Et fai que l'amour ancienne

O D E S

*Nous regluz ensemble mieus,
De moi ta colere repousse,
Et lors tu me seras plus douce
Que la clarté de mes yeus.*

A SON LICT.

O D E XXIIII.

Lict, que le fer industrieus
D'un artisan laborieus
A façonné, presque d'un égal tour,
Qu'a ce grand monde en cerne tout autour,
Ou celle qui m'a mis le mors
De ses beaux dous foiblement fors,
Entre m's br.az se repose à sejour,
Et chaque nuit égale au plus beau iour.
Qui vit l'aman Mars & Venus
Dans un tableau portraits tous nus,
Des dous amours la merg, estroitement
Tient Mars lasse, qui laisse lentement,
Sa lance tumber à costé
D'un si plesant venin donté,
Et la baisant presse l'ivoire blanc
Bouche sur bouche, & le flanc sur le flanc.
Celui qui les a veu portrais
Peut sur vous contempler les traits
De leurs playfirs, lors que m'amie & moi
Tous nuds au lict faisons ie ne scai quoi.
Deça & la d'un branle dous
Le charlit tremblant comme nous.

*Ainsi qu'on voit des blés le chef mouvant
Sous le soupir du plus tranquile vent.*

*Et que grand tort te font les dieus
Qui ne te logent en leurs cieus,
Tu leur serois en ornement plus beau
Que n'est leur chien leur asne & leur corbeau*

LES PEINTVRES D'VN Païsage.

O D E XXV.

Tableau, que l'éternelle gloire
D'un Apelle auouroit pour sien,
Ou de quelqu'autre, dont l'histoire
Celebre le nom ancien,
Tant la couleur heurensement parfaite
A la Nature en son mort contrefaite.
Ou la grand bande renfrongnée
Des Cyclopes laborieus
Est à la forge embesongnée,
Qui d'un effort industrieus
Haste un tonnerre, afin d'armer la destre
Du plus grand fils que Saturne ait faict naistre.
Trous, sur l'enclume gemissante
D'ordre égal le vont martelant,
Et d'une tenaille pinçante
Tournent l'ouvrage estincelant:
Vous les diries qu'ils ahanent & suent
Tant peint au vis leur labeur continuent.
En trois raisons de plusie sorte

ODES.

Tout le tonnerre est finissant,
 En trois de vent qui le supporte,
 Et en trois de feu rougissant.
 Ores de peur, ores de bruit, & ore
 D'ire, & d'éclair, on le polist & dore.
 Les autres, deus soufflets entonnent
 Qui dans leurs grands ventres enflés
 Prennent le vent, & le redonnent
 Par compas aux charbons soufflés,
 Le metal coullé, & dedans la fournaise
 Comme vn étang se répand en la braise.
 Vn peu plus haut parmi les nues
 Enflées d'un vague ondoiant,
 Le Pere ses fleches connues
 Dardé anal d'un bras foudroiant :
 Le feu se suit, & sacageant l'air, gronde
 Faisant trembler le fondement du monde,
 Entre l'orage, & la nuit pleine
 De gresle martelant souvent,
 Vn pilote calé à grand peine
 Sa voile trop serue du vent,
 La mer le tance & les flots irés baignent
 De monts bossus leurs rampars qui se plaignent :
 Les longs traits des flammes grand erre
 En forme de lances errans,
 Lechent l'estomac de la terre
 Aus bords des fleuves éclairans ;
 Et la forest par les vens depeçée
 Egalé aus chans sa perruque beçée.
 A consté gauche de l'orage

*Iunon sa colere celant,
De Venus emprunte l'ouurage
Son beau demiceint excelant:
Et le ceignant, sa force contumiere
Son mari tire a l'amitié premiere.*

*(Là, les amours sont portraits d'ordre,
Celui qui donte les oiseaux,
Celui qui chaleureus, vient mordre
Le cœur des Dauphins sous les eaus,
Leandre proix a la mer inhumaine,
Pendü au flots noüx ou l'amour le meine.)*

*Iunon tenant les mains éparfes
De son mari presse le sein,
Et lui qui tent ses veines arfes
De trop d'amour dont il est plain
Baise sa femme, & sur l'heure fait naistre
Le beau printens saison du premier estre.*

*De l'Ocean l'imagg emprainte
Contraint ses portraits finiffans,
D'asür verdoiant elle est peinte,
Et d'argent ses flots blanchiffans,
Où les Dauphins aus dos courbés, i noüent,
Et sautelans a mile bonds se ioüent.*

*Au meilleu de l'ondz imprimée
Comme grandes forests, on voit
S'éleuer la nauale armée
Que Charles à Thunis auoit,
Les flots batüs des auirons qui sonnent
Contre les flancs de cent barques resonent.
Enuironné d'une grand' trope*

O D E S

*Son pouvoir le rend orgueilleux,
 Trainant les forces de l'Europe.
 Avec soi d'un bras merueilleux.
 L'Espaigne i est, & les peuples qui viuent
 Long deffous l'Ours, & les Flamens le suiuent:
 Pres de Thunis sur le bord More,
 L'African au cugle au danger,
 La mer vert & en pourpre colore
 Au sang du soudart étranger:
 Mars les anime, & la discord & irte
 Trainant sa robe en cent lieux desirée.
 Tout au bas, d'une couleur palle
 Est repaint l'Empereur Romain,
 Craignant nostre Roi qui égale
 Les Dieus par les faits de sa main:
 Mais pour neant, car de HENRI la lance
 La ia captif le traîne dans la France.
 Paris tient ses portes decloses
 Receuant son Roi belliqueur,
 Vne grande nue de roses
 Pleut à ventour du chef vainqueur.
 Les feus de ioie ici & la s'alument,
 Et insque au ciel les autels des Dieus fument.*

A R E N E M A C E,

Vandomois.

O D E XXVI.

CE pendant que tu nous dépeins
 Des François la premiere histoire,

De senſeucliſſant la gloire
Dont nos aïeux furent ſi pleins.

Horace, & ſes nombres diuers
Amuſent ſeulement ma Lyre,
A qui j'ai commandé de dire
Ce chant pour honorer tes vers.

Ie les enten déjà tonner
Parmi la France ce me ſemble,
Et voi tous nos poetes enſemble
D'un tel murmure ſ'étonner.

L'entreui déjà la lueur
Des bien eſtincellantes armes,
Chaffer en ſuite les genſdarmes
Et les cheuaus pleins de ſueur.

Ici le Morç eſt abattu,
Et là, le vaillant Charlemaigne
Tenant le fer au poin, enſeigne
Aux François d'aimer la vertu.

C'eſt là le vrai enfantement
De ta grauz heroique Muſe,
Laquelle enſlée ne ſ'amuſe
Qu'à deuifer bien hautement.

Mais moi a qui ton Apollon
N'a donné ſi profonde veine,
Ie façonne avec grande peine
Des vers indignes de ton nom.

Tels qu'ils ſont, Macé, toutes fois
Ie veil qu'ils témoignent ta gloire,
Et commandent à la memoire
Que tu viues plus d'une fois.

ODES

*Ils chanteront à nos neveux
Comme tu allas aus montaignes
D'Helicon, voir les seurs compagnes
Et Apollon aus beaux cheueus.*

*Et comme la charmante vois
De tes douces & graues rimes
Les força de quitter leurs cimes
Pour habiter le Vandomois.*

A MARTIAL DE
Lomenie.

ODE XXVII.

Quand l'homme ingrat feroit tous les iours
sacrifice
D'vng Hecatobꝛ aus Dieux, fraudé de son seruice,
Ne seroit écouté, car leurs yeus destournés
Ne se voudroient souiller de ses presens donnés,
Tant l'homme ingrat déplaiſt aus dieux qui tout
preuoient,
Et qui de leurs tōneaus bien & mal nous enuoient.
Si i'estoi, Lomenie, ingrat en ton endroit
La Muse deſormais retine ne voudroit
Venir à m'es chansons, & pour neant sa traſſe
Ie ſuiuroi sur le mont du cheuelu Parnasse,
Pour neant ie boiroi des flots Aōniens,
En vain ie dormirois es antres Theſpiens,
En vain ic nommeroi son nom par les riuages,
Car elle me ſuiroit dans les forets ſauuages
Elle, & toutes ses ſœurs, comme ne voulant pas

Suivre d'un homme ingrat ni la vois ni les pas.
 Pource, Pindare feint que le damné Tantale
 Amoneste à bon droit parmi l'ombre infernale
 Chacun debteur, de rendre à son tour le bien fait
 Qu'un autre auparavant, ami lui aura fait.

Quand ie t'auroi donné les tresors de l'Asie,
 Ie n'auroi répondu a cette courtoisie
 Dont tu m'as obligé de telle sorte à toi,
 Que la mort ne perdra les graces que i'en doi
 Non certes à toi seul, mais ensemble à ton frere,
 Que Calliope estime, & qu'Apollon reuere,
 Car tant que mes chansons aurot quelque pouuoir,
 Ie veus qu'à nos neueus elles fassent scauoir
 D'age en age suivant (pour euitier l'offence
 Ou tombent les ingrats) qu'en seule recompense
 De tant d'honestetés, dont tu m'as rendu tien,
 Ie ne t'ai remboursé, ni n'ai peu, d'autre bien
 Que du biē des neuf sœurs, biē, qui paoure ne cede
 Aux plus riches tresors que l'Orient possède.

Fin du second liure.

h ij

L E
TROISIÈME LIVRE
des Odes de P. de Ronfard,
Vandomois.

A V R O Y.

O D E I. C



*Ommz on voit la nauire
attendre bien souuent,
Au premier fiôt du port,
la conduite du vent,
A fin de voiajer, haussâr
la voile enflée
Du costé que le vent sa
poupe aura soufflée:*

*Ainsi, Prince, ie suis sans bouger, attendant
Que ta sainte faueur aille vn iour commandant
A ma nef, d'entreprendre vn chemin honorable
Du costé que ton vent lui sera fauorable.*

*Car si tu es son guide, el' n'aura iamais peur
De trouuer deffous l'eau, non le rocher trompeur,
Non les bans perilleus des sablonneuses Rades,
Non pas Scyllz, ou Charybdz, ou les deus Symple-
gades*

*Mais seurement vogant sans crainte d'abismer,
Ioieuse, emportera les Muses par la mer,
Qui pour l'honneur de toi lui montreront la voie
D'aler bien loin de France aus riuages de Troie,
Et là, sous les monceaux de tant de murs vaincus*

La premiere trouver, le fils d'Hector, Francus
 Et soudain l'amener sous ta conduite, Sire,
 Enterrer Andromache à la cote d'Epire,
 Et de là, plus avant (echapés des dangers
 Des Gregeois ennemis, & des flots étrangers)
 Gagner la mer Euxine & l'emboucheure large,
 Où le cornu Danubz en la mer se décharge:
 De là, contre ses eaux, coutoiant les Gelons,
 Les Gots, les Thomiens, les Getes, les Polons
 Aborder en Hongrie, & là, bâtir la vile
 De Sicambre, au giron d'une plaine fertile.
 Là, quitant ma navire à l'abandon des flots
 Je me mettrois à pié, & chargerois mon dos
 De mainte grosse pierre au compas agencée
 Pour aider à bâtir la vile commencée.

Mais quand desjà les murs seroient parachevés,
 Et qu'on verroit au ciel les palais élevés,
 Et quand plus les Troïens s'assureoient à l'heure,
 D'avoir là pour jamais arrêté leur demeure:
 Las ! il faudroit quitter ce bâtiment si cher
 Et par destin, ailleurs autres maisons chercher:
 Car l'ireuse Cerés à grand tort courroucée
 Contre eus, d'avoir sans feu sa chapelle laissée
 Gâteroit la campagne, & d'un cœur dépité
 Vne peste épandroit par toute la cité.

Alors du pere Hector la ressemblance pale
 La nuit, par le congé de la Rome infernale
 Prendroit à l'impourveu & la bouche & les yeux,
 Et la vois d'Amynthor grand augure des Dieux,
 Et amonnesteroit son enfant d'aller querre

O D E S

Dessus les bors de Sein, autre nouvelle terre,
 Et que là, pour l'honneur de son oncle Paris,
 Bâtiroit à jamais la vile de Paris
 Vile, que ses neueus & sa Troïenne race
 Tiëdraient de main en main pour leur royale place.

Il me semble desia que i'oy de toutes pars
 Dëloger ton Francus, & la vois des soudars,
 Et le hanissement des cheuaus, & la tourbe
 Des vieus peres laissés sur le riuage courbe,
 Et le cry des enfans, & les pleurs soucieus
 Des femmes, enuoier vn bruit iusques aus cieus:
 Mais pour cela Francus ne cede a la fortune,
 Ains de ça & dela son peuple il importune
 De vêtir le harnois, & haut aparoiissant
 Entre tous ses soudars, cômç vn grad Pin croissant
 Sur les menus Ciprés, sacage la campagne
 Et dèsç au combat les princes d'Alemagne,
 Les champs de Franconië en armes il passa,
 Et son nom pour iamais à la terre laissa.
 Passa le Rhin Gaulois, la Meuse, & la Moselle,
 Et vint planter son camp dessus la rine belle
 Et de Somme, & de Marnë, & de la coutoiant
 Plus bas le gauche flanc de Seine tournoiant
 Fonda dedans vng Isle au milieu d'vne plaine
 La vile de Paris, qui pour lors n'étoit pleine
 Que de buissôs & d'herbes, & ses grâs palais d'or
 Cômç il font auiourdhui n'i reluisoient encor.

Tous les Rois habitans en la Gauloise terre
 Si tôt qu'il arrina luy manderent la guerre,
 Et qu'il ne sailloit pas qu'un étranger banni

Se ramparast ainsi d'un tel pais garni
 D'hommes & de cheuans qui plus tôt que tēpeste
 Vn orage ferré verseroient sur sa teste.
 Mais lui qui ressembloit son pere courageus
 Ne pouuant endurer leurs propos outrageus
 Premier les assailit, & leur donna la fuite
 Aiant pris à Beauuais Bauo pour sa conduite:
 Presques un an entier contrę eus il batilla,
 Et mille fois en proix à la mort se bailla,
 Tant il i eut de peing, ains que Francus en France
 Semast de tes diens la premiere naissance.

De ce vaillant Francus les faits ie chanterois,
 Et pres de ses vertus les vertus ie mettrois
 Des Rois issus de lui, qui insqu' aus Pyrenées,
 Et insqu' aus bors du Rhin les Gaules ont bornées,
 Et, braues, ce sont faits par l'effort de leurs mains,
 De tributaires, frans des Empereurs Romains.

Après de perę en fils par vne mesme trace
 Ie viendrois aus Valou, les tiges de ta race:
 Mais quand rempli d'ardeur ie chanterois de toi
 Vn esprit plus qu'humain me rauiroit de moi,
 Et rien, rien que Phœbus, & sa fureur diuine
 Ne pourroit respirer ma bouillante poitrine.
 Ie m'irois abreuer és ruçans Pegasus
 Et, m'endormant a part dans leurs antres voisins
 Ie songerois comment les Françoises Charites,
 Hautes, égalleroient mes vers à tes merites,
 Et, peut estre qu'un iour ie te dirois si bien
 Que l'honneur d'un Roland auroit enuig au tien.

En vain certes en vain les Princes se travaillent,

O D E S

» En vain pour gloire avoir l'un à l'autre bataillèe
 » Si apres cinquante ans fraudés de leur renom
 » Le peuple ne sçait point s'ils ont vesçu ou non.
 » Ce n'est ric (mō grād Roy) d'avoir Boulōgne prise,
 » D'avoir insques au Rin l' Alemagne conquise,
 » D'avoir Mets, Danuillier, Tnoir, Parme, Sienne,
 » Et cettè isle qui joint la mer Secilienne,
 » Si la Muse te fuit, & d'un vers solennel
 » Ne te fait d'age en age aux peuples eternel.
 » Les palais, les cités, l'or, l'argent & le cuire
 » Ne sont les puissans Rois sans les Musés revuire,
 » Sans les Musés deux fois les Rois ne vivent pas,
 » Ains depouillés d'honneur se lamentent la bas
 » Ans rives d' Achéron, seulement cette gloire
 » Est de Dieu concedé aux filles, que Memoire
 » Conced de Jupiter, pour la donner à ceus
 » Qui atirent par dons les pœtes chés eus.
 » Tout le richo butin, toute la belle proie
 » Que les deux freres Grecs avoient conquise à Troie
 » Est periz aujourdhui, & ne connoistroit lon
 » Achile, ni Patrocle, Ajax, n' Agamenon,
 » Ni Rhésé, ni Glaucus, ni Hector, ni Troile:
 » Et tant de gens vaillans perdus devant la vile
 » Seroient, comme de cors, de gloire devenus,
 » Si la Muse d' Homere eut celé leurs vertus.:
 » Ainsi que vignes ois qui ont es mains l'ampoule
 » De force de bêcher, seroient parmi la foule
 » Des esprits inconnus, & leur vertu qui luit
 » Servit ensueliz en l'etern. lle nuit.
 » Donques pour engarder que la Parque cruelle

„ Sans nom t'enseueliffé en la nuit éternelle,
 „ Toujours ne faut auoir à gage des maçons
 „ Pour transformer par art vne roche en maisons:
 „ Et toujours n'acheter avecques la main pleine,
 „ Ou la medale morte, ou la peinture vaine.
 „ Mais il faut par bienfaits & par careffe d'yeux
 „ Tirer en ta maison les mynistres des Dieux
 „ Les Poëtes sacrés, qui par leur écriture
 „ Te rendront plus viuant que maison ni peinture.

Entre lesquels (mon Roy) de si peu que ie puis,
 Ton déuot seruiteur des enfance ie suis
 Comme le nourriffon de ta grandeur prospere
 Qui seule m'a nourri, mes freres, & mon pere.
 Pour toi (mon Roy) pour toi, hardi i'entreprendrois
 De faire en armes, teste à la fureur des Roys
 Et de rauer des poings à Iupiter la foudre:
 Pour toi seul, ie mettrai dedans les yeux la poudre
 A tous mes deuanciers, s'il plaist a ta grandeur
 (Si digne au moins i'e suis) de me faire tât d'heur
 Qu'un iour me cõmander (d'un seul clin) q'ie face
 Ma Franciade tienne, où la Troienne race
 De Francus ton ancestre, où les faits glorieus
 De tant de vaillans Roys qui furent tes aieus,
 Où mesmes tes vertus y luiront euidantes
 Comme luisent au ciel les étoiles ardantes
 Sortant de l'Ocean. La donques mon grand Roy
 En me la commandant, liberal donne moi
 Ce que tu m'as promis, & pour la recompense
 Je t'apreste un reno n & à toute la France
 Qui vif, de siecl; en siecl; a iamais vrollera
 Tant qu'en France François ton peuple parlera.

ODES
A LA ROINE.

ODE II.

Mere des Dieux ancienne
Berecynthe Phrygienne
A qui cent prestres ridés
Font avecques cent Menades
Au son du Buis, des gambades
Au haut des sommets Idés.
Laisse laisse ta couronne
Que mainte tour environne
Et ton mystere Orgyen,
Et plus à ton char n'atache
Tes grands Lions, & te cache
Dans quelque autre Phrygien.
Vne autre Mere nouvelle,
Vne autre Mere Cybelle,
Nous est transmise des cieus
Qui plus que toi bien heureuse
Se void mere plantureuse
D'un plus grand nombre de Dieux.
Iunon en pompe si grande
Ne fend la celeste bande
Qui luy courbe les genous
Quand elle, graue matrone,
Se va seoir aupres du trosne
De son frere, son espous,
Comme toy Iunon de Franco
Graue en roiall aparance
Fends la tourbe des François,

T'allant seoir à la main d'extre
De ton espous, nostre maistre,
Le meilleur de tous les Rois.

Duquel apres mainte année
Tu conceus par destinée
Vnz abondance d'enfans
Qui dimiseront le monde,
Et de sa grand masse ronde
Seront les Rois triomphans.

Mais d'autant que plus d'affaire,
Et plus d'ans tu mis a faire
L'enfant que premier tu feis,
Pour le delay de son estre,
D'autant plus grand il doibt estre
Que le reste de tes fils.

Car, comme Alcide differe
De proïesses à son frere
Conceu par trois nuits de tans,
Ton fils aura d'avantage
Que ses freres de couragè
Qui mit à naistre sept ans.

Tout aussi tost que Lucine
Eust fortuné sa gesine,
Et que l'enfant nouveau né,
De sa douce vois premiere
Eust salué la lumiere
Du iour à chacun donné,

Tu n'as pas comme fit Rhée,
A la pierre deuorée
Le cors de ton fils changé,

O D E S

De peur que ne le perdisses,
Et le perdant ne le visses
Par un Saturne mangé.

Et ne l'as porté, secrete
Dedans un antre de Crete,
Afin qu'il vesquit de miel,
Afin aussi que sa leure
Suçast le lait de la cheure
Que depuis il mit au ciel.

Et que les Cretois gendarmes
S'entrechoquant de leurs armes
En dançant feissent vng son
Parmi l'antre solitaire,
Pour engarder que le pere
N'entr'ouist son enfance.

Mais tu l'as Roine tressage
Porté des son premier age
Non à Nede, non aussi
Aux compagnes Dictæennes,
Non aus Nymphes Meliennes
Pour en prendre le souci.

Mais à Dursé qui r'adresse
Les fautes de sa ieunesse
Par vn art industriens,
Et commg en la cire tendre
En cent façons lui fait prendre
Les vertus de ses aieus.

Ores, vng ombre il exerce
D'une bataille diuerse,
Et tenant le fer en main

Les siens au combat il serre,
 Et brauc, esment d'une guerre
 La figure fait en vain.

Ores les cheuaus il dote
 Et leur brutesse surmonte
 Par un doux commandement,
 Ores dontés il les guide,
 Et leur atache a la bride
 Vn humain entendement.

Ores sa vois il façonne,
 Et de ses dois le luc sonne,
 Dois, qui tost doibuent darder
 Les armes de telle sorte,
 Que l'Espagne tant soit forte
 Ne les pourra retarder.

Mais cela ne le destourne
 Qu'a son Durfé ne retourne
 Ouir ses mos fructueus,
 Ainsi l'enfançon Achille
 Escontoit la vois utile
 Du Centaure vertueus.

Après que Thetis la belle
 Eust brusle sa peau mortelle,
 Et que dedans son giron
 L'enleuant de leau sallée,
 L'eut sans le sceu de Pelée
 Mis dans l'autre de Chiron.

Mais laissons ce Peleide,
 Et sa mere Nereide,
 Chiron, & l'autre Pholois,

O D E S

*Et ces histoires estranges,
Et redifon les louanges
Du diuin sang de Valois.*

*Oi donque, Roine, et t'amuse
A l'oracle de ma Muse
Qui va chanter tes honneurs,
Et de tes enfans nos princes,
Et de combien de prouinces
Le ciel les fera seigneurs.*

A MONSIEVR LE
Dauphin.

O D E III.

*Q*ue pourroi-je, moi François
Mieus celebrer que la France,
Le país a qui se doit
Le bon heur de ma naissance?
Et comme oublierai-je aussi
En le celebrant, la race
De son Roi, qui tient ici
Après dieu la plus grand' place?
Que me vaudroit de chanter
Ces vieilles fables passées,
Qui ne seruent qu'à tancer
L'esprit de vaines pensées?
Qui est celui qui n'a sceu
De Pelops l'ardante flamme,
Le traistr' Onomas deceuz?

Et les nopces d'Ipodame?
 Ores ie veus esprouuer
 Autre fable plus nouvelle,
 Que ces vieilles, pour trouuer
 Vne autre gloire plus belle
 Qui desia se donne à moi,
 Si iusqu'ans país étranges
 Du fils aisné de mon Roi
 Ie veus pousser les louanges.

Mais moy qui suis coutumier
 Brouiller mes vers a la mode
 De Pindar, de qui premier
 Commencerai-je mon ode?
 Commencerai-je a l'enfant,
 Ou par les faits de son pere,
 Ou par le nom triomphant
 De sa Tantx, ou de sa Mere?

Voï Iupiter qui deffend
 Ne commencer par le pere,
 Par la Tantx ou par l'enfant
 Mais par le nom de sa mere:
 Donq puis qu'un dieu me deffend
 Ne commencer par le pere,
 Les vers qui sont a l'enfant,
 Commenceront par la Mere:

Laquelle des quatorze ans
 Portoit aus bois la sagette,
 La robx, & les arcs dny sans
 Aus pucelles de l'aigette,
 Son poil au vent s'ébatoit.

O D E S

*D'une ondoiante secousse,
Et sur le flanc lui battoit
Toujours la trompe, & la trouffe.*

*Toujours des l'aube du iour
Alloit aux forests en queste,
Ou de filets tout autour
Cernoit le trac d'une beste,
Ou prenoit les cerfs au cours,
Ou par le pendant des roches
Sans chiens assailloit les ours,
Ou les sanglers aus dents croches.*

*En iour pour auoir chassé
Long tans un sangler sauuage,
Reposâ son cors lassé
Dessus les fleurs d'un riuage:
Elle pend son arc turquois,
Recoiffe sa tresse blonde,
Met pour cheuet son carquois,
Puis s'endort au bruit de l'onde.*

*Les soupirs qui repouffoient
Du sein la tuelle pomme,
Et ses yeus qui languissoient
Dans la paresse du somme,
Les Amours qui euentoient
La sommeillante poitrine,
De plus en plus augmentoient
Les graces de CATHERINE.*

*Iupiter la veid des cieus
(Mais est-il rien qu'il ne voit?)
Puis d'un soin ambiciens*

Souhaita si douce proie:
 Car amour qui s'éconloit
 Venimeus, dans ses mouelles,
 Ses os conneus luy brusloit
 De mille flammes cruelles.

Adonc lui sentant la haut
 Au cœur l'apourense plaie,
 Cest pres (dit-il) qu'il faut
 Que pour me guerir i'essais
 D'aller voir celle la bas
 Qui tient ma liberté prise,
 Ma lion ne sçaura pas
 Pour ce coup mon entreprise.

A grand peing avoit-il dit
 Qu'ardanz d'aprocher s'amie,
 De son trosne descendit
 Pres de la Ninsé endormie:
 Et comme un Dieu qui sentoit
 D'amour la poignante rage,
 A la force s'aprestoit
 De ravir son pucelage.

Mais Arne qui l'entrenit
 Pousant l'eau de son espaulle,
 Hors des flots la teste mit
 Ceinte de ioncs & de saule:
 Et détournant ses cheueus
 Qui flotoient devant sa bouche,
 Defend au Prince amoureux
 Qu'a la pucelle il ne touche.
 Si tu n'as desir de voir

O D E S

(Dit le fleuve) ta puissance
 Serue deffous le pouuoir
 Du fils qui prendroit naissance
 De ceste Ninix & de toi:
 Et si toujours tu veus estre
 Des Dieus le perx & le Roi,
 Sans atendre vn plus grand maistre,

Cesse, cesse de tanter
 Faire ceste vierge mere,
 Qui doit un iour enfanter
 Vn fils égal à son pere,
 Fils qui donnera ses lois
 Soit en paix, ou soit en guerre,
 Aus tourbes des autres Rois
 Qui soubz lui tiendront la terre.

Vn Princx en Gaulx est nourry,
 Né de semance royale,
 Qui doit estre son mari,
 Elle sa femme loiale:
 D'elle & de lui sortira
 Ce fils heritier de France,
 Qui ciel & terre emplira
 Des proresses de sa luice.

Les Parques au front ridé,
 D'Erebix, & de la nuit nées,
 Ont main à main deuidé
 L'arrest de ces destinées.
 A tant le fleuve plongea
 Au plus creus de l'eau sa teste,
 Et l'amoureux deslogea

Francé de sa douce queſte.

Après le terme parfait
Predit par la voix diuine,
Le mariage fut fait
De cette Niſſe diuine;
Sept ans peurent ſ'absenter,
Ains qu'e'ly fut aconchée
Du ſils, dont ie vai chanſer
La louange non touchée.

Ecoute vn peu ſils aiſné,
Honneur de Francz & d'Itale
Le bien qui t'eſt deſtiné
Par ordonnance fatale:
Quand ia ton pere ſera
Las de mener les genſdarmes;
Et que vieillart ceſſera
D'eſſoyer le monde en armes,
Adonc vaillant tu tiendras
Sous lui d'Europe la bride,
Et ſous lui tu ſeruiras
A ſes genſdarmes de guidé,
Et enſemble fort & fin
En mainte ruſe guerriere;
Humble tu mettras à fin
Les mandemens de ton peras
Et ſ'il reſte quelque Roi
Qui n'ait eu loſir de prendre,
Fait eſclau deſſous toi
François tu le ſeras rendre:
Tu penſeras en ton cœur

ODES

D'aquerir l'Europe encore
 Et de te faire vainqueur
 Des Gades iusqu' au Bosphore.

Ces grands peuples reculés
 A l'escart de nôtre monde,
 Des flots de Tethys salés
 Couronnés tout à la ronde,
 Et ceus qu'on voit habiter
 Les Orcades Ecossoises,
 N'auront cœur de resister
 Contre tes armes Françoises.

Les grans cloestres Pirenés
 Déuoiés en mil entorses,
 De tes soudars obstinés
 Ne pourront tromper les forces,
 Ni les grans cités ton feu,
 Que toi pillant les campagnes
 Vainqueur, tu ne soies veu
 Le monarque des Espagnes.

Ni les Alpes au grand front,
 Ni l'Apennin qui diuise
 L'Italie, ne pourront
 Retarder ton entreprise,
 Lors que trainant avec toi,
 Tant de Legions fidelles,
 Tu ne te couronnes Roi
 Des Itales maternelles.

Dela tirant plus auant
 Vers l'Alemagne terrible,
 De la part, où plus le vent

D'Aquilon se montre horrible:
 Tu donteras les Gelons,
 Et cette froide partie
 Que possèdent les Polons,
 Les Gots, & ceux de Scytie.

Poussant outre tu prendras
 La Thrace, & par ta prouesse
 Tes bornes tu planteras
 Jusqu'au détroit de la Grece:
 Puis en France retourné
 Dedans Paris ta grand' vile
 Tu triumpheras, orné
 De sa dépouille seruire.

Ton pere déia chenu
 D'auoir trop mis la cuirace,
 D'un grand aise detenu
 Fera reuenir sa face,
 Et dedans sa chaise assis
 Sentira mille lieffes
 D'estre pere d'un tel fils
 Heritier de ses prouesses.

Ainsi qu'à Rome Cesar
 Triumphoit d'une victoire
 Haut s'assoira dans un char,
 Dessus un trosne d'iuoire:
 Deux coursiers blancs haniront
 D'une longue vois argüe
 Qui ton beau char traineront
 En triumphe par la rüe.
 Tes cheueus seront liés

ODES

De palme torse en couronne,
 Et bas seront sous tes pieds
 Les ferremens de Bellonne:
 Le ciel qui s'esbaira
 De voir pour toi si grand's choses
 Prodigue, te remplira
 Le sein de lis & de roses.

Là, francs de peur, tes soudars
 Marchans au son des trompettes,
 Te rurent de toutes pars
 Mile ioieuses sornettes,
 Et parés de lauriers verds
 Diront aus tourbes pressées,
 Les maus qu'ils auront soufferts
 En tant de guerres passées.

Tout le peuple t'o crira,
 Rien qu'to par l'assemblée
 Le peuple ne redira
 D'une ioie redoublée:
 Le menestrier resonant,
 Des chantres la douce presse,
 Autres mots n'iront sonnans
 Que ceste vois d'allegresse.

En ordre les Rois vaincus
 Iront en diuerse mine,
 Trainés dessus leurs escus
 Deuant ta pompe diuine:
 Les vns auront les yeux bas,
 Les autres leuans les faces,
 A leur mal ne songeans pas,

Remascheront des menaces.

*Les vns au col secourront
Les liens d'une cheine orde,
Les autres les bras auront
Serrés au dôs d'une corde:
Aus autres selon les faits
De leurs fautes déloiales,
Divers tourments seront faits
A leurs miseres Royales.*

*Là, seront peints les chasteaus
Les ports & les viles prises,
Les grands forests, & les eaus,
Et les montaignes conquises:
Le vieil Apennin sera
Portrait d'une face morne,
Le Rhin vaincu cachera
Parmi ses roseaus sa corne.*

*Deuant ton char bien-tournant
Marchera la Renommée,
Qui ton bruit ira cornant
De sa trompette animée:
Et moi qui me planterai
Deuant ses piés pour escorte,
Comme elle ie chanterai
Ta louange en telle sorte:*

*Prince bien aimé des Dieux
Antique race de Troie,
Sous qui la faueur des cieus
Tout Europe a mise en proie,
Triumphe, & voi ta cité*

O D E S

Qui, deuociens, apreste
 A ta ieune deité,
 Vne solennelle feste.

Bien, que tes freres & toi,
 La terre aiés departie,
 Et, qu'aisné, tu ne sois Roi
 Que de la moindre partie,
 Le ciel pourtant a voulu
 Que sur toutes tu la prinsses,
 Et la prenant t'a esleu
 Le seigneur des autres Princes.

Ils ont choisi pour leurs parts,
 L'un, les parfums d'Arabie,
 L'autre, les sablons espars
 De la bouillante Lybie,
 Mais tu as Roi plus heureux,
 Choisi les terres fertiles,
 Pleines d'hommes valeureux,
 Pleines de ports & de villes.

Celui qui peut raconter
 Tes victoires vertueuses,
 Celui peut les flots comter
 De nos rines écumeuses,
 Car bien peu, bien peu s'en faut
 Que ta maïesté Royale,
 Du Iupiter de la haut,
 L'autre maïesté n'egale.

Iamais à chanter ton los
 Je n'aurai la bouche close,
 Fustai-ie la bas enclos

*Aus lieux ou la mort repose,
Toujours ie dirai ton nom,
Et mon ame vagabonde,
Rien ne chantera sinon
Tes louanges par le monde.*

*Ainsi dirai-je: & ta main
Iusqu'au Palais honorable,
Conduira toujours le frain
De ton beau char venerable,
Là, t'assoiant au milieu
Sur des marches esleuées,
Tu rendras graces à Dieu
Pour tes guerres acheuées.*

*Puis aiant de toutes parts
Fermé de cent cheines fortes,
De l'ouuert temple de Mars
L'horrible acier de cent portes:
Tu seras égal aus dieux
Ton regne, & par ta contrée
Fleurir la pax, & des ciens
Reuenir la belle Astrée.*

A MONSIEVR
d'Orleans.

O D E I I I I .

Prince, tu portes le nom
De renom,
Du prince qui fut mon maistre,
De Charles, en qui les Dieux

O D E S

Tout leur mieus,
 Pour chef d'aunre firent naistre.
 N'aguierx' il fut comme toi
 Fils de Roi,
 Ton grand pere, fut son pere,
 Et HENRY le treschrestien
 Pere tien,
 N'avoit point vn autre frere,
 A peinz vn poil blondelet,
 Nouuelet,
 Autour de sa bouche tendre
 A se frixer commençoit,
 Qu'il pensoit
 De Cesar estre le gendre.
 La brauc, se promettoit
 Qu'il estoit
 Duc des lombardes campagnes,
 Et qu'il verroit quelque fois
 Ses fils, Rois
 De l'Italz, & des Espagnes.
 Mais la mort qui le tua
 Lui mita
 Son espouze en une pierre,
 Et pour tout l'heur qu'il conçeut,
 Ne reçeut
 Qu'à peine six pieds de terre.
 Comme on void au point du iour,
 Tout autour
 Rougir la roze espanie,
 Et puis on la void au soir

Se décheoir

A terre toute fanée:

Ou, comme vn lus trop laué,

Agraué

D'une pluyeuſe tempeſte,

Ou trop fort du chant ataint,

Perdre teint,

Et languir à Baſſe teſte.

Ainſi ton Onclé en naiſſant,

Periſſant

Fut veu preſque en meſmeſpace,

Et comme fleur du printans,

En vn tans

Perdit la vix & la grace.

Si pour eſtre né d'ayeus

Demi-dieus,

Si pour eſtre fort & iuſte,

Les Princes ne mouroient pas,

Le trespas

Deuoit eſpargner Auguſte.

Iupiter, & ce Romain,

De leur main

Departirent tout le monde,

A l'vn en part le ciel vint,

L'autre print

Pour ſa part la terre & l'onde.

Si ne vainquit-il l'effort

De la mort

Par qui tous vaincus nous ſommes,

Car auſſi bien elle prend

ODES

Le plus grand,
 Que le plus petit des hommes.
 La mort frappant de son dard.
 N'a égard
 A la maieste roiale,
 Les Empereurs aus bouuiers,
 Aus leuiers
 Les grands sceptres ellx égale. 6
 Et le Nocher importun,
 Vn chacun
 Pressé en sa nasselle courbe,
 Et sans honneur, à la fois
 Met les Rois
 Pelle mellx avec la tourbe.
 Mais or' ie reuiens à toi
 Fils de Roi,
 Petit neveu de mon maïstre,
 De Charles, en qui les Dieux
 Tout leur miens
 Pour chef d'œuvre firent naïstre.
 Comme vn bel astre luisant,
 Conduisant
 Au ciel sa voie cognüe,
 Se cache sous l'Ocean
 Demi an,
 Avec Tethys la chenüe:
 Pus aiant lauë son chef
 De rechef
 Remontre sa face claire,
 Et plus beau qu'au parauant

S'élevant
 Sur nostre Orison éclairé:
 Ainsi ton Oncle en mourant,
 Demourant
 Sous la terre quelques années,
 De rechef est retourné
 Dans toy, né
 Sous meilleure destinée.
 Il s'est voilé de ton cors,
 Saillant hors
 De sa fosse tenebreuse,
 Pour vivre en toi doublement,
 Longuement,
 D'une vie plus heureuse.
 Car le destin qui tout veut,
 Ne te veut
 Comme à lui trancher la vie,
 Ains que voir par tes vertus
 Abatus
 Sous toi les Rois de l'Asie.
 Dieu qui void tout de la haus
 Ce qu'il faut
 Aus personnes iournalieres,
 A parti ce monde épars
 En trois pars,
 Pour toi seul, & pour tes freres.
 Ton premier aîné François
 Sous ses lois
 Regira l'Europe sienne,
 D'Aphriq' sera couronné

O D E S

Ton puisné,
Toi de la terre Asienne.
Car quand l'age homme parfait
T'aura fait,
(Comme Iason fit en Grece)
Tu tiras les plus vaillans
Batallans,
De la Françoisse ieunesse.
Puis metant la voile au vent,
Ensuivant
De Brenne l'antique race,
Tu iras (courant les eaus
De vaisseaus)
En l'Asie prendre place.
Là, des le premier abord,
Sus le port
A cent Rois tu feras teste,
Et, captifs deffom tes bras,
Tu prendras
Leurs terres pour ta conqueste.
Cens qui sont sous le reueib
Du Soleil,
Cens qui habitent Niphate,
Cens qui vont d'un beuf suant
Remuant
Les gras riuages d'Euphrate,
Cens qui boient dans le sein
Du Tourdain,
Et l'eau tant de fois courbée,
Et tout ce peupl odorant

L I V R E I I I .

72

Demeurant

*Aus sablons de la Sabée,
 Ceus qui ont en bataillant
 Larc vaillant,
 Quand il sont tournés derriere,
 Et ceus qui toutes saisons
 Leurs maisons
 Roulent sur vie suiere,
 Ceus qui d'un acier mordant
 Vont tondant
 De Gange les doux rivages,
 Et ceus qui hantent aupres
 Les forets
 Des vieux Arcades sauvages,
 Ceus qui vont en labourant
 Deterrant
 Tant d'os es chams de Sygée,
 Et ceus qui plantés se sont
 Sur le front
 D'Esèponte & de l'Egée.
 De ces peuples, bien que fors,
 Tes efforts
 Rendront la force perie,
 Et vaincus t'obeiront,
 Et seront
 Vassaus de ta seigneurie.
 A ce grand prince Thebain,
 (Dont la main
 Print les Indes admirables)
 Egal Roi tu te feras,
 Tu auras*

O D E S

*Sans plus les meurs dissemblables
 Car si tôt qu'il les deffait,
 Il leur feist
 Sentir sa vineuse rage,
 Et de ses cris Orgyeus,
 Furieus,
 Leur tempesta le courage.
 De peus il les entourna,
 Il orna
 De pampre leur folle teste;
 Et trepignant au milieu,
 Ce fol Dieu
 Forcenoit apres sa feste.
 Mais toi Prince mien instruit,
 En qui luit
 Des vertus l'antique reste,
 Chrestien, leur seras sauoir
 Le deuoir
 D'une autre loi plus celeste.
 Brisant les Idoles feints
 De tes mains,
 De leurs Dieus tu seras maistre,
 Et ruant leurs temples bas,
 Tu seras
 La loi de I E S V S renaiſtre.
 Puis estant de tout costé
 Redouté,
 Pour ta fortune prospere,
 Iras au bout du leuant
 Eleuant
 Cent colosses à ton pere.*

A MONSIEUR D'AN-
goulesme.

ODE V.

Tant seulement pour ceste fois
 Polymn^x ma douce Muse,
 Ce dernier labeur de mes doigts
 Ta Lyre d'or, ne me refuse.

Il me souvient bien que tes mains
 Jeune garçon me couronnerent,
 Quand i'eus maché les lauriers sains
 Que tes compaignes me donnerent.

Alors qu' amoureux de tes yeux
 Seule tu me dis, pren ma Lyre,
 L'honneur des Princes iusqu' aus cieus
 Sur elle ie te ferai dire.

Mais or' par le commandement
 Du Roi, ta Lyre i' abandonne,
 Pour entonner plus hautement
 La grand' trompette de Bellonne.

Toutesfois ains que de tanter
 L'instrument de telle guerriere,
 Fai qu'encor' ie puisse chanter
 Pour l'adieu, cette Ode derriere:

Et que i'aille en tes bois penser
 Aus honneurs du fils de mon maistre,
 Pour ses louanges commencer
 Des le premier iour de son estre.

O D E S

La nuit que ce Prince nouveau
De nos Dieux augmenta la trope,
On voit autour de son berceau
Se battre l'Afrique & l'Europe.

L'Afrique avoit le poil retors
A la more sque creſpelée,
Les leures groſſes aus deus bords,
Les yeux noirs, la face balée.

Son habit ſembloit ſ'alonger
Depuis les colonnes d'Espagne,
Jusqu'au bord du fleuve eſtranger
Qui de ſes eaux l'Egipte baigne:

Dans lequel eſtoient engranés
Maint ſerpent, maint lion ſauvage,
Maint trac de ſablons eſleués
Autour de ſon bouillant riuage.

L'Europe avoit les cheuens blonds,
Son teint ſembloit aus fleurs deſcloſes,
Les yeux verds, & deus vermeillons
Courronnoient ſes leures de roſes.

Sur ſa robe furent portrais
Mains ports, mains fleuves, maintes Iſles,
Et de ſes plus ſourdoient eſpais
Les murs d'un milion de villes.

De tels veſtemens triumphans
Ces terres furent acoutrées,
La nuit qu'elles tiroient d'enfant
Par force deuers leurs contrées.

L'Europe le vouloit avoir,
Disant qu'il eſtoit né chés elle,

*Et que sien estoit par deusir
Comme à sa mere naturelle.*

*L'Afrique en courroux respondoit
Qu'il estoit sien par destinée,
Et que seul du ciel l'atendoit
Pour son Prince, des maints années.*

*Ainsi l'un à soi l'atiroit
Sur le berceau demi-couchée,
Et l'autre apres le retiroit,
Contre sa compaignie fuschée.*

*Mais la pauvre Europe à la fin
Baissant le front melancolique,
Par force fit voiz au destin,
Et quita l'enfant à l'Afrique.*

*L'Afrique adonc lui presenta
Le lait de sa douce tetine,
Et pleine d'Apollon, chanta
Sur lui, ceste chanson diuine:*

*Enfant heureusement bien né
(Race du Iupiter de France)
En qui tout le ciel à donné
Toutes vertus en abondance,*

*Crois, crois, et d'une maiesié
Montre toi le fils de ton pere,
Et porte au front la chasteté
Qui reluit au front de ta mere.*

*Comme vn Pin planté sur les eaux
Bien nourri de l'humeur prochaine,
Croist par sus tous les arbrisseaux,
Et se fait l'honneur de la pleine:*

ODES

*Ainsi, ô Prince, tu croistras
Entre les princes de l'Europe,
Et plus vaillant, aparoiſtras
L'ornement roial de leur trope.*

*Si tost que l'age produisant
Les fleurs de la ieunesse tendre,
T'aura fait l'esprit suffisant
Pour les douces lettres aprendre:*

*Les trois Graces te meneront
Au bal des Muses Pegasides,
Et toute nuit t'abreuueront
De leurs ondes Aganipides.*

*Pour toi les ruisseaus Pympleans
Seront ouuers, & les boucages
De Pinde, & les monts Cirrheans
Effroiabes d'autres saunages.*

*Mais quand l'ardeur t'eschauffera
Le sang bouillant dans tes entrailles,
Et que la gloire te fera
Concevoir le soin des batailles:*

*Nul plus que roy sera sçauant
A tourner les bandes en fuite,
Et nul soudart courra deuant
Les pas aislés de ta poursuite.*

*Soit que de pres il voit au poin
Ta large espee foudroiante,
Ou soit qu'il auisse de loin
Les plus de ta pique ondoiante,*

*Soit qu'il se vante d'opposer
Contre ta lance, sa cuirasse,*

*Ou soit qu'il se fie d'oser
Attendre les coups de ta masse.*

*Lors toi sus un cheval monté
Regissant son esprit farouche,
Tu fendras de chaque costé
Le plus espais de l'escarmouche.*

*Soit que tu le pousses au cours
L'aschant la digne vagabonde,
Ou soit qu'en l'air de mille tours
Tu le voltes à bride ronde.*

*Ainsi porté par le milieu
Des bandes d'horreur les plus pleines,
Tu sembleras à quelque Dieu,
Qui prend soin des guerres humaines.*

*Et marquant à tes beaux faits
Fortune, & vertu ta compaigne,
Vainqueur, tu paieras espais
De cors morts toute la campagne.*

*Comme on voit l'orgueil d'un torrent
Bouillonnant d'une trasse neuve,
Parmi les pleines, en courant
Renverser tout cela qu'il tremue:*

*Ainsi ta main renversera
Sur la terre de sang trampée,
Tout cela qui s'opposera
Deuant le fil de ton espée.*

*Le faucheur à grand tour de bras
Du matin insqu'à la serée,
De rang ne fait tomber à bas
Tant d'herbes chentes sur la préée.*

O D E S

Ne le Sièur ne va taillant
 Tant de moissons, lors que nous sommes
 En Esté, que toi bataillant
 Tailleras de cheuaus & d'hommes.

Acablés sous tes cous tranchans,
 Par morceaux seront en carnage,
 Ceus d'Erems, & ceus là des champs
 Des Nomades, & de Cartage. ☾

Et ceus qui ne coupent le fruit
 Des vignes meures deuenues,
 Et qui iamais n'oient le bruit
 Des bœufs qui trainent les charues:

Et ceus qui gardent le verger
 Des Esperides desponillées,
 Et ceus qui du sang étranger
 Habitent mes rines souillées:

Ceus qui tiennent le mont Atlas,
 Et ma pleine Maurusienne,
 Et mon lac qui nomma Pallas
 De son onde Tritonienne:

Et ce peuple Thebain venu
 Es Amycleannes Cyrenes,
 Et ceus où le belier cornu
 Prophetise sur mes arenes:

Bref, tous mes habitans seront
 Vaincus, ou mors dessous ta dextre,
 Et tramblans te confesseront
 A cous de masse, pour leur maistre.

Batus qui tant de mers passa
 Quand sa vois lui fut racoutrée,

Ne me pleut tant, lors qu'il laissa
Pour moi sa natine contrée.

Ni Hannibal, de qui la main
Esbranlant ses haches guerrières,
Emioncha du peuple Romain
Tant de chams & tant de riuieres:

Ne me fut point si cher que toi,
(Bien qu'il fut mon fils de naissance)
Que toi adopté pour mon Roi
Du ciel, par fatallz ordonnance.

Ainsi disant, elle ferma
La parolle aus futures choses,
Et deça & delà sema
Sur le berceau dix mille roses.

Puis comme vnz vois qui se plaint
Au soir, dedans vn antr'gouie,
Ou de nuit comme vn songe feint,
Parmi l'air sest esuanouie.

A M E S D A M E S .

O D E V I .

MA nourrice Calliope,
Qui du Luc musicien
Dessus la iumelle crope
D'Elicon guides la trope
Du saint Cœur Parnassien.
Et vous ses Sœurs qui recrues
D'auoir trop mené le bal,
Toute nuit vous baignés nues

O D E S

Dessous les riués herbues
 De la fontainz au cheual.
 Puis tressant dans quelque préé
 Vos cheuens deliciens,
 Chantés d'une vou sacrée
 Vne chanson qui récréé
 Et les hommes & les Dieus.

Laisés vos antres sauvages,
 (Dous sejour de vos esbas)
 Vos forés, & vos riuages,
 Vos roches, & vos boucages,
 Et venés suiure mes pas.

Vous sçaués pucelles cheres,
 Que libré, onques ie n'aprié
 De vous faire mercenaires
 Ni chetues prisonnieres

Vous vendant pour quelque prié
 Mais sans estre marchandées,
 Vous sçaués que librement
 Ie vous ai toniours guidées
 Es maisons recommandées
 Pour leurs vertus seulement.

Comme ores Ninfes tresbelles
 Ie vous meing aueques moi
 En ces maisons immortelles
 Pour celebrer trois pucelles
 Comme vous, filles de Roi.

Qui dessous leur mere croiffent
 Ainsi que trois arbrisseans,
 Et si grandes apparouffent

Comme trois beaux lis qui naissent

Aupres de trois beaux ruisseaux

Quand quelque futur épouse

Aimant leur chef nouvelles

soir & matin les arrose

Et à ses nopces propose

De s'en faire un chapelet.

Mais de quel vers plein de grace

Vous irai-je decorant,

Chanterai-je vostre race

Ou l'honneur de vostre face

D'un tainct brun se colorant?

Divin est vostre lignage,

Et le brun que vous voyés

Rougir en vostre visage,

En rien ne vous endommage

Que tresbelles ne soies.

Les Charites sont brunettes;

Bruns les Musés ont les yeux,

Toutesfois belles & nettes

Reluisent comme planettes

Parmi la troupe des dieux.

Mais que sert d'estre les filles

D'un grand Roi, si vous tenés

Les Musés comme inutilles;

Et leurs sciences gentilles

Des le berceau n'apprenés

Ne craignés pour mieus reuvre

D'assembler d'egal compas

Les aiguilles, & le livre,

O D E S

Et de doublement en suivre
Les deux métiers de Pallas.

Peu de dans la beauté dure,
Et le sang qui des Rois sort,
Si de l'esprit on n'a cure,
Autant vaut quelque peinture
Qui n'est vive qu'en son mort.

Ces grans races orgueilleuses,
Ces gros Diamans luisans,
Ces robes voluptueuses,
Ces dorures somptueuses,
Periront avec les ans

Mais le savoir de la Muse
Plus que la richesse est fort,
Car jamais rouille ne s'use,
Et malgré les ans refuse
De donner place à la mort.

Si tôt que serés apprises
A la dance des neuf sœurs,
Et que vous aurés comprises
Les doctrines plus exquisés
A former vos ieunes meurs :

Tout aussi tôt la Déesse
Qui trompette les venans,
De sa bouche parleresse
Par tout épandra sans cesse
Les louanges de vos noms.

Lors s'un Roi pour sa deffence
A vos freres repoussés
De sa terre, avec sa lance

refroidissant la vaillance
De ses peuples courroucés.
 Au bruit de la Renommée
Espris de vostre savoir
Aura son amy enflammée,
Et quitant là son armée,
Pour mary vous viendra veoir.
 Voila comment en deux sortes
Tous Rois seront combatus,
Soient qu'ils sentent les mains fortes
De nos Françoises cohortes,
Soient qu'ils oient vos vertus.
 La dont Princesses divines,
Race ancienne des Dieux,
Armés vos tendres poitrines
De vertus & de doctrines
C'est là le chemin des cieus,
 Par ce chemin Polixena
Les vieux siecles à fui,
Par ce chemin la Romaine
De chasteté toute pleine,
Fit encores aujourdhui,
 Laquelle de son épée
Sa vie aus ombres geta,
Et par soimesme frappée,
Aiant la honte trompée,
En beau renom s'acheta.

A

DIANE DE POITIERS
Duchesse de Valentinois.

O D E V I I.

Quand ie voudrois celebrer ton renom,
Je ne diroï que Diane est ton nom,
Car on feroit sans se trauailler guiere
De ton seul nom vng Iliadẽ entiere.
Mais recharchant tes honneurs de plus loin,
Je chanteroi, piqué d'vn plus beau soïn,
Tes vïeus ayeus si vaillants à la guerre,
Qui ont porté le septry en meinte terre
Enfans de Roi, ou de Roi heritiers.
Je chanteroi le beau sang de Poitiers
Venu du ciel, & la race diuine
Que Remondin conçeut en Meluzine:
Je chanteroi comme l'vn de leurs fils
Au bords du Clain dormant, lui fut auis
Que hors de l'eau, le petit dieu de l'onde
Iusques au col tiroit sa teste blonde,
L'amonnetant d'aller en Dauphiné,
Et lui disoit, Enfant predestiné
Pour commander à plus haute riuïere,
Laisse mes bords, charche la riuë fiere
Du large Rosny, & poursui ton dessein
Qui conduira ta voïe à bonne fin:
Car ia le ciel pour iamais, à ta race
Aux bords du Rosny, a destiné la place.

Il lui conta quels seigneurs & quels Rois
 Naistroient de lui, & en combien d'endroits
 Soit d'Italie, ou d'Espagne, ou de France
 Tiendroient leur sceptre en longue obeissance.
 Il lui chanta ses hoirs de point en point
 Cens qui mourroient, ceus qui ne mourroient point
 Ains que regner, & combien de Princesses
 Viendroient de lui, & combien de Duchesses.
 Mais par sur tous, ce fleuve lui chantoit
 D'une Diane, & iurant, prometoit
 Qu'el' passeroit en chasteté Lucrese,
 Et en beauté cetro' Helene de Grece,
 Quelle prendroit d'un seul trait de ses yeus
 Les cœurs ravis des hommes & des Dieus,
 Et qu'a iamais ses fameuses louanges
 Iroient voltant par les terres étranges.
 Disant ainsi le fleuve deua la
 Son chef dans l'eau, & l'enfant s'en ala
 Tout bouillonnant d'affection nouvelle
 D'estre l'aieul d'une race si belle.
 Je chanterois encores ta bonté
 Ton port diuin, ta grace, & ta beauté:
 Comme toujours ta bien heureuse vie
 A repoussé par sa vertu l'ennui:
 Je chanterois vers l'eglise ta foi,
 Comme tu es la parente du Roi
 Qui te chersist comme une dame sage,
 De bon conseil, & de gentil courage,
 Graue, benigne, ayant les bons esprits,
 Et ne metant les Muses à mespris.

O D E S

*Je chanterois d'Annet les édifices,
Termes, piliers, chapiteaux, frontispices,
Voutes, lambris, canelures: & non,
Comme plusieurs, les fables de ton nom.
Et te louant, je chanterois peut estre
Si haument, que ce grand Roi mon maistre
En ta faueur, auroit l'ouurage à gré
Qu'humble, j'aurois à tes pieds consacré.*

A CHARLES DE PISEL
seu Euesque de
Condon.

O D E V I I I.

D'*Ou vient cela (mon Prelat) que les hommes
De leur nature aiment le changement,
Et qu'on ne voit en ce monde ou nous sommes
Vn seul qui n'ait vn diuers iugement.*

*L'un éloigné des foudres de la guerre
Vent par les chans son age consumer
A bien poitrir les mostes de sa terre
Pour de Cerés les presens i semer.*

*L'autre au contraire ardent, aime les armés,
Marchant la nuit hardi, pour étonner
Le camp Anglois de redoublés alarms
Et pour le iour bataille lui donner.*

*Qui le Palais de langue mise en vente
Fait éclater deuant vn President*

Et qui picqué d'avarice suivente
Franchist la mer de l'Inde à l'Occident.

L'un de l'amour adore l'inconstance,
L'autre plus sain ne met l'esprit, sinon
Au bien public, aus choses d'im portance,
Cerchant par peinz un perdurable nom.

L'un suit la court, & ces grans Dieus ensemble,
Si, que sa teste au ciel semble toucher:
L'autre les fuit, & est mort ce lui semble
Si voit le Roi de son toit approcher.

Le pelerin à l'ombre se delasse,
Ou d'un sommeil son travail adouçist,
Ou recueilé, avec la pleine tasse
Des iours d'Esté la longueur accourçist.

Qui d'auant l'Aube accourt trist à la porte
Du conseiller, & là, faisant maint tour
Le sac au poin atend que monsieur sorte
Pour lui donner humblement le bon iour.

Ici, cetui de la sage Nature
Les faits diuers remasché en i pensant,
Et cetui là, par la lineature
Des mains, predict le malheur menassant.

L'un allumant ses vains fourneaus, se fonde
Dessus la pierre incertain, & combien
Que l'inuqué Mercure ne réponde,
Soufflé en deus mois le meilleur de son bien.

L'un grauz en bronze, & dās le marbre à force
Veut le labour de nature imiter,
Des cors errans l'astrologue s'efforce
Oser par art le chemin limiter:

ODES

Mais tels estats inconstans de la vie
 Ne m'ont point pleu, & me suis tellement
 Eloigné d'eus, que ie n'ns onq enuie
 D'abaisser l'œil pour les voir seulement.

L'honneur sans plus du verd Laurier m'agrée,
 Par lui ie hai le vulgaire odieux,
 Voila pourquoi Euterpe la sacrée
 M'a de mortel fait compagnon des Dieux.

Aussi el' m'aime, & par les bois m'amuse,
 Me tient, m'embrasse, & quand ie veus sonner,
 De m'accorder ses fleutes ne refuse
 Ne de m'apprendre à bien les entonner.

Car elle m'a de l'eau de ses fontaines
 Pour prestre sien baptisé de sa main,
 Me faisant part du haut honneur d'Athenes,
 Et du sçavoir de l'antique Romain.

HINNE A SAINT
 Geruaise, & Protaise:

ODE IX.

LA victorieuse couronne
 Martirs, qui vos fronts environne,
 N'est pas la couronne du prix
 Qu'Elide donne pour la course,
 Ou pour auoir pres de la source
 D'Alphée, esté les miens appris.

Auoir d'un inueinque courage
 De Neron méprisé la rage
 Vous à rendus victorieux,

Quand l'un eut la teste tranchée,
 Et l'autre l'eschine hachée
 De gros fouets iniurieux.

Ce beau iour qui vostre nom porte
 Chaqu'an me fera saint, de sorte
 Que le chef de fleurs relié,
 Dansant autour de vôtre image,
 Le vous païra de l'humble hommage
 De ce chant à vous dédié.

Ce iour, l'ouaille audaiceuse
 Court par la troupe gracieuse
 Des loups, & sans berger n'a peur:
 Ce iour, les villageois vous nomment,
 Et oisifs par les prés vous chomment,
 Leurs bœufs a franchis du labour.

Regardés du ciel nos seruices,
 Et auocésés pour nos vices,
 Regardés nous (disent ils) or,
 Dontés le peché qui nous presse,
 Et cet an sauués nous d'opresse
 Et les autres suiuan encor.

Faites que des blés l'apparence
 Ne démente nostr'e esperance,
 Et du raisin ia verdelet
 Chassés la nue menassante,
 Et la brebis aus champs paissante
 Emplissés d'aigneam, & de lait.

O D E S

A P H E B V S L V I
vouant ses cheueus.

O D E X.

Dieu perruquier (qui autrefois
 Bâni du ciel, parmi les bois,
 D' Admete gardas les taureaux,
 Fait compagnon des pastoureaux)
 Mes cheueus i' offre à tes autels,
 Et bien qu' ils ne soient immortels,
 Ils te seront dous & plaisans,
 Pour être la fleur de mes ans.
 Mainte fille par amitié,
 En a souheté la moitié
 Pour sen tiser, mais ie ne veus
 O Phebus roi des beaux cheueus
 Rien de ma part te presenter
 Dont quelqu' vn se puisse vanter,
 Car c'est toi qui n' as dédaigné
 De m' auoir seul acompaigné,
 Quand premier ie m' iurai de l' eau
 Qui court sur le double coupeau:
 A mon réueil il me sembla
 Qu' vn chœur de vierges s' assembla,
 Et que Calliopé aus beaux yeus
 La Muse qui chante le mieus,
 Pour present son Luc me donna,
 Qui depuis en France sonna

*Or bien, or mal en divers sons
Bonnes & mauvaises chansons.*

A MADELEINE.

O D E X I.

L Es fictions dont tu decores
L'ouvrage que tu vas peignant,
D'Hyacinth, d'Europe, & encores
De Narcisse se complaignant
De son ombre le dedaignant:

*Ne sont pas dignes de la peine
Qu'en vain tu donnes à tes doigts,
Car plustost soit d'or, soit de laine
Ta toile peindre toute pleine
De ton tourment propre tu dois.*

*Quand ie te voi, & voi encore
Ce vieil mari que tu ne veus,
Ie voi Tithon, & voi l'Aurore,
Lui dormir, elle ses cheueus
Refrisoter de mille neuds*

*Pour aller chercher son Cephale,
Et quoi qu'il soit alangoré,
De voir sa femme morte, & palle,
Si suit-il celle qui égale
Les roses d'un front coloré.*

*Parmi les bois errent ensemble
se soulant de plaisir, mais là!
Iamais le ieung amour n'assemble*

ODES

*Vn vieillard de Venus si las
A vn printans tel que tu l'as.*

A LA FONTAINE
Belleric.

ODE XII. 6.

E Coutz un peu Fontaine vive
En qui j'ai rebeu si souvent
Couché tout plat de sur la rive
Oisif à la fraîcheur du vent,
Quand l'Esté ménager moissonne
Le sein de Cerés deuétu,
Et l'aire, par compas resonance
Dessous l'épi du blé batu:
Ainsi touiours puiffes-tu estre
En deuote religion
Au bœuf, & au bouuier champestre
De ta voisine region,
Ainsi touiours la lune clere
Voie la nuit au fond d'un val
Les Ninfes pres de ton repere
A mile bons mener vn Bal,
Comme ie desire Fontaine
De plus ne songer boire en toi
L'esté, lors que la sieurz ameine
La mort dépité contre moi.

A LAMBIN.

ODE XIII.

*Que les formes de toutes choses
 Soient, comme dit Platon, encloses
 En nôtrez ames, & que sçavoir,
 N'est sinon sç'ramentcuoir
 Je ne le croi, bien que sa gloire
 Me persuade de le croire:
 Car veritablement depuis
 Que studieux du Grec ie suis,
 Homere devenu ie fusse,
 Si souvenir ici me pousse
 D'avoir ses beaux vers entendu,
 Ains que mon esprit descendu,
 Et mon corps, fussent ioins ensemble:
 Mais c'est abus, l'esprit ressemble
 Au tableau tout neuf, où nul trait
 N'est par le peintre encor portrait,
 Et qui retient ce qu'il i note,
 Lambin, qui sur Gauche, d'Eurote
 Par le dous miel de tes douceurs
 As ramené les saintes Sœurs.*

EPIPALINODIE.

ODE XIIIIL.

*O Terre, ô mer, ô ciel épars,
 Je suis en feu de toutes pars.*

O D E S T

Dedans & dehors mes entrailles
 Une chaleur le cœur me point,
 Plus fort qu'un mareschal ne joint
 Le fer tout rouge en ses tenailles.

La chemise qui écorcha
 Hercul' si tost qu'il la toucha
 N'égale point la flamme mienne,
 Ne tout le feu que rot & enhaut
 Bouillonnant en soi d'un grand chaut,
 La fournaise Sicilienne.

Le iour, les soucis presidans
 Condamment ma coulp & au dedans
 Et la genne apres on me donne:
 La peur sans intermission
 Sergent de leur commission
 Me point, me pique, & m'éguillonne.

La nuit les fantausmes volans,
 Claquetans leurs becs violans,
 En sifflant mon ame épouantent,
 Et les Furies qui ont soin
 Vanger le mal, tiennent au poin
 Les verges dont ell' me tourmentent.

Il me semble que ie te voir
 Murmurer des charmes sur moi
 Tant que d'effroi le poil me dresse,
 Puis mon chef tu vas relauant
 D'une eau puisée bien auant
 Dedans la mare de tristesse.

Que veus-tu plus, dit, que ven-tu,
 Ne m'as-tu pas assez battu,

*Viens-tu qu'en cest age ie meure,
Me viens-tu brûler, foudroier,
Et tellement me poudroier,
Qu'un seul offet ne me demeure?*

*Ie suis apresté si tu viens
De te sacrifier cent beus
Afin de desvolsier ton ire,
Ou si tu viens avec les Dieus,
Ie t'enuoirai la haut aus cieus
Par le son menteur de ma Lyre.*

*Les freres d'Helene fachés
Pour les iambes delachés
Contre leur sœur par Stesichore,
A la fin lui ont pardonné,
Et pleins de pitié redonné
L'usage de sa veue encore.*

*Tu peus helàs (Denise) aussi
Rompre la teste à mon souci
Te flechissant par ma priere,
Rechante tes vers, & les traits
De ma face en cire portrais
Iettz au vent trois fois par derriere.*

*L'ardeur du courroux que l'on sent
Au premier age adolescent
Me fist trop nicement t'écrire,
Maintenant humble, & repentant,
D'œil non feint ie va lamentant
La iuste fureur de ton ire.*

O D E S
HINNE A LA NVIT.

O D E XV.

N *Vie, des amours ministre, & sergente fidele*
Des arrests de Venus, & des saintes lois d'elle,
Qui secretz acompagnes
L'impatient ami de l'heurz acoutumée,
Mignonne des Dieux, mais plus encorç aimée
Des étoiles compagnes.
Nature de tes dons adore l'excellence,
Tu caches les plaisirs dessous muet silence
Que l'amour iouissante
Donne, quand ton obscur étroitement assemble
Les amans embrasés, & qu'ils tumbent ensemble
Sous l'ardeur languissante,
Lors que la main tatonne ores la cuisse, & ore
Le retin pommeluz qui ne s'egalz encore
A nul rubi qu'on voie:
Et la langue en errant sur la iouz, & la face,
Plus d'odeurs, et de fleurs, d'un seul baiser amasse
Que l'Orient n'enuoie.
C'est toi qui les soucis, & les gennes mordantes,
Et tout le soin enclos en nos ames dolantes
Par ton present arraches.
C'est toi qui rés la vie aus vergers qui languissent,
Aus iardins la rouscée, & aus creus qui noircissent
Les idoles attaches.
Mets si te plaist Déesse une fin à ma peine,
Et donte sous mes bras celle qui m'est trop pleine.

De menasses cruelles,

*Afin que de ses yeux (yeux qui captif me tiennent)
Les trop ardens flambeaux plus brûlerne me viennent
Le fond de mes nouvelles.*

DE LA VENVE DE L'E-
sté Au seigneur de Bonni-
uet Euesque de Besiers.

ODE XVI.

DEia les grans chaleurs s'émeuent,
Et presque les fleuves ne peuvent
Leurs peuples écailés courrir,
La voit on la plaine alterée
Par la grande torche aithérée
De soif se lâcher, & souffrir.

L'estincelant e Canicule,
Qui ard, qui cuist, qui boust, qui brûle,
L'esté nous darde de la haut,
Et le soleil qui se promeine
Par les bras du Cancere, rameine
Ces mois halés d'un si grand chant.

Ici, la diligente troupe
Des ménagers par ordre coupe
Le poil de Cérés iannissant,
Et là, jusques à la vesprée
Abat les honneurs de la prée,
Des beaux prés l'honneur verdissant.

O D E S

Ce pendant leurs femmes sont prestes
 D'assurer au haut de leurs testes
 Des plats de bois, & des baris,
 Et fillant, marchent par la plaine
 Pour aller soulager la peine
 De leurs laborieus maris.

Si tôt ne s'esueille l'Aurore,
 Que le pasteur ne soit encore
 Plus tost leuë qu'elle, & alors
 Au son de la corne reueille
 Son troupeau qui encor sommeille
 Desus la fresche herbe dehors.

Parmi les plaines découvertes,
 Par les bois, & les rines vertes,
 Paist le bestail, plus tost courant
 Entre les fleurs Apolinées,
 Et plus tost entre celles nées
 Du sang d'Adonis, en mourant.

Sur les rines des belles ondes
 Les ieunes troupes vagabondes
 Les filles des troupeaus lacifs
 De fronts retournés s'entrechocquent,
 Deuant leurs peres qui s'en moquent
 Au haut du prochain tertre assis.

Mais quand en sa distance égale
 Est le soleil, & la sigale
 Enrouïement épend sa vois,
 Et que nul Zephire n'aleme
 Tant soit peu les fleurs dans la pleine,
 Ne la teste ombreuse des bois,

Adonc le pasteur entrelasse
 Ses paniers de torse pelasse,
 Ou il englue les oiseaus,
 Ou nu comme un poisson il noie,
 Et avec les ondes se ioie
 Cherchant le plus profond des eaux.

Si l'antiqu' fable est croiable,
 Erigone la pitoiable
 En tels mois alla luirg aus cieus,
 En forme de vierge, qui ores
 Reçoit dedans son sein encores
 Le commun œil de tous les dieus,

Oeil inconnu de nos valées,
 Ou les fontaines deuvalées
 Du vif rocher vont murmurant,
 Et ou mille troupeaus se pressent,
 Et le nés contre terre bessent
 Si grande chaleur endurant.

Sous les chênes qui refreschissent
 Remaschent les beufs qui languissent
 Au piteus cri continuel
 De la genisse qui lamente
 L'ingrate amour dont ta tourmente
 Par les bois son ami cruel.

Le pastoureau qui s'en étonne,
 S'essaie du flageol qu'il sonne
 De soulager son mal ardent
 Ce qu'il fait, tant qu'il voie pendre
 Contre bas Phebus, & descendre
 Son chariot en l'Occident.

O D E S

*Et lors de toutes pars r'assemble
Sa troupe vagabonde ensemble,
Et la connoit aux douces eaux,
Laquelle en les beuvant ne touche
Sans plus que du haut de la bouche
Le premier front des pleins ruisseaux.*

*Puis au son des douces Musettes
Marchent les troupes camusettes
Pour aller trouver le sejour,
Ou les âpres chaleurs deçoivent
Par un dormir qu'elles reçoivent
Lentement jusq'au point du iour.*

SVR LA NAISSANCE

de François Dauphin de
France, A Caliope.

O D E XVII

*E*N quel bois le plus séparé
Du populaire, & en quel antre
Pren tu plaisir de me guider
O Muse ma douce folie:
Afin qu'ardent de ta fureur,
Et du tout hors de moi, ie chante
L'honneur de ce roial enfant
Qui doit commander à la France?
Ie crirai des vers non sonnés
Du Grec ni du Latin poëte,

Plus hautement que sur le mont
 Le prestre Thracien n'entonne
 Le cor à Bacus dédié,
 Aiant la poitrine remplie
 D'une trop vineuse fureur
 Il me semble desia que r'erre
 Seul par les antres, & qu'au fond
 D'une solitaire valée,
 Il chante les diuins honneurs
 Du grand perç, & du perç ensemble:
 Tandis Muse, sur son berceau,
 Sème le lis, sème la rose,
 Et l'oliuier, & le laurier,
 L'honneur des vainqueurs es batailles.
 Il preuoit qu'il vous aimera,
 Et emploira la même destre
 De laquelle il aura vaincu
 L'Espagnol, & l'Anglois pariuire,
 A polir des vers qui feront
 Voler son nom par sus la terre:
 Imitateur du grand Cesar
 Vaillant & sçauant tout ensemble,
 Qui le iour dontoit ses haineus,
 Et la nuit éringoit sa gloire.

A SON LIVRE.

ODE XVIII.

B Ien qu'en toi mon liurx on n'oie
 Achille es plaines de Troie

O D E S

Brandir l'homicide dard,
Et qu'un Hector ni foudroie
L'estomac d'un Grec foudard.

Ne laisse pourtant de mettre
Tes vers au iour, car le mettre
Qu'en toi bruire tu entens,
L'ose pour iamais promettre
Te faire vainqueur du tens.

Si la gloire & la lumiere
De Smyrne luit la premiere
L'honneur sur tous emportant,
Vne muette fumiere
N'obscurist Thebes pourtant.

Les vers qu'il m'a plu de dire
Sus les langues de ma lire
Viuront, & superieurs
Du tans, on les voirra lire
Des hommes posterieurs.

Sus donc Renommée, chargé
Dessus ton épaule large
Mon nom qui tante les cieus,
Et le couure sous ta targe
De peur du trait enuiens.

Mon nom des l'onde Atlantique,
Insqn' au dos du Mur antique,
Soit immortel témoigné
Et depuis l'isle erratique,
Insqn' au Breton éloigné.

Afin que mon labour croisse,
Et sonoreus apparaisse

*Lirique par dessus tous,
Et que Thebes se connoisse
Faitte Françoisé par nous.*

A IANNE.

ODE XIX.

O Grand' beauté mais trop outreuidée
Des presens de Venus,
Quand tu verras ta face estre ridée
Et tes flocons chenus,
Contre le tans, & contre toi rebelle
Diras en te tansant,
Que ne pensoi-je alors que t'estoi belle
Ce que ie va pensant,
Ou bien pourquoi à mon désir, pareille
Ores ma face n'est,
Hà beauté semble a la rose vermeille
Qui meurt si tôt qu'elle naist.
Voilà les vers tragiques, & la plainte
Qu'au ciel tu ennuiras
Incontinent que ta face dépaïnte
Par le tans tu voirras.
Tu sçais combien ardamment ie t'adore
Indocile a pitié,
Et tu me fuïs, & tu ne veus encore
Te joindre a ta moitié.
O de Paphos, & de Cypre regente
Déesse aus noirs sourcis,
Plus tôt encor que le tens soit vangente

O D E S

*Mes d'édignés foudris,
Et du brandon dont les cœurs tu enflames
Des iumens tout autour,
Brusle-la moi, afin que de ses flammes
Je me ris à mon tour.*

A IO ACHIM DV BEL-
lai Angeuin.

O D E XX.

Nous auons quelque fois grand' faute
Soit de biens, soit de faueur haute,
Comme l'affaire nous conduit:
Mais toujours tandis que nous sommes
Ou mors, ou mis au rang des hommes,
Nous auons besoin de bon bruit.

*Car la louange emmiellée
Au sucre des Muses mellee
Nous perçe l'oreille en riant,
Ie-di louange qui ne cede
A l'or que Pactole possède,
Ni aus perles de l'Orient.*

*La vertu qui n'a connoissance
Combien la Muse a de puissance
Languißt en tenebreus seïour,
Et en vain e.ÿ est soupirante
Que sa clarté n'est apparante
Pour se montrer aus rais du iour.
Mais ma plume qui coniecture*

Par son vol sa gloire future,
 se vante de n'endurer pas
 Que la tiennę en l'obscur demeure,
 Ou commę orphelinę elle meure
 Errante sans honneur la bas.

Nous auons bien moi, & mon mettre,
 Cettę audace de te promettre
 Que tes labeurs seront appris
 De nous, de nos suiuanes races,
 S'il est vrai que t'aie des graces
 Cueilli les fleurs dans leur pourpris.

Ie banderai mon arc qui iette
 Contre ta maison, sa sagette
 Pour viser tout droit en ce lieu
 Qui se rėionist de ta gloire,
 Et oń le grand fleuue de Loire
 Se melle avec vn plus grand Dieu.

Car bien que ta Muse soit telle,
 Que de soi se rendę immortelle,
 Dėdaigner pourtant tu ne dois
 L'honneur que la mienne te donne,
 Ne cette Lyre qui te sonne
 Ce que lui commandent mes dois.

Iadis Pindare sur la sienne
 Acorda la gloire ancienne
 Des Princes vainqueurs & des Rois:
 Et ie sonnerai ta louange,
 Et l'enuoirai de Loire à Gange,
 Si tant loin peut aller ma vois.

Car il semble que nostre Lyre

O D E S

Ta race seule veillę eslire
 Pour la chanter iusques aus cieus,
 Macrin à sacré la memoire
 De l'oncle, & i' honore la gloire
 Du neveu qui s'honore mieus.

France sous Henri fleurit comme
 Sous Auguste fleurissoit Romme,
 Elle n'est pleine seulement
 D'hommes qui animent le cuiure,
 Ni de peintres qui en font viure
 Deus ensemblę eternellement:

Mais grosse de sç. auoir, enfante
 Des fils dont e"e est triumpante,
 Qui son nom rendent honoré:
 L'un chantre d'Amour la decore,
 L'autre de Mars, & l'autry encore
 De Phebus au beau crin doré.

Entre lesquels le ciel ordonne
 Que le premier lieu l'on te donne,
 Si tu montres au iour tes vers
 Entés dans le tronc d'vnę olive,
 Qui hausse sa perruque vine
 Iusquę à l'egal des lauriers vers.

DE LA CONVALE-
 scence d'vn sien ami.

O D E XXI.

ad. la
M On amy il est tans que tu randes
 Aus bons Dieus les iustes offrandes ;

Dont tu es obligé tes vœux:
 Qu'on nous face un autel de terre,
 Avecq toi paier ie les vœux,
 Et qu'on le pare de l'ierre
 Et de veruénz aus sains cheuens.

Les Dieus n'ont remis en arriere
 L'humble soupir de ma priere,
 Et Pluton qui n'auoit apris
 Se fleschir pour dueil qu'homme meinte,
 N'a pas mis le mien à mépris,
 Rapellant la Parque inhumaine
 Qui ia nostrz ami tenoit pris.

Mortes sont les fleurs cruelles
 Qui rongeoit ses cheres mouelles,
 Son œil est maintenant pareil
 Aus fleurs que trop les pluies baignent
 Ennieuses de leur vermeil,
 Qui plus gaillardes se repeignent
 Aus rayons du nouveau Soleil.

Sus Mégrét, qu'on chante, qu'on sonné
 Cest heur que la santé lui donne,
 Qu'on chasse ennuis, soucu, & pleurs,
 Qu'on seme la place de roses
 D'aillés, de lis, de toutes fleurs
 En ce beau mois de Iuin décroises,
 Où le ciel mire ses couleurs:

Lequel s'égaie & se recrée
 De te voir sain, & lui agrée
 Le iour que tu fais dessous lui:
 Son cours qui sembloit aparostre

Malade comme toi d'ennui,
Tous deux sains, auts fait connoître
Vos belles clartés aujourdhui.

Mais quoi? si fault-il que l'on meure,
Rien çà bas ferme ne demeure,
Le Roi FRANCOIS veit bien la nuit,
Donc tandiu qu'on ne te menasse,
Et la mort boiteuse te suit,
Il fault que ra docte main face
Vn œuvre digne de son bruit.

DES BAISERS.

O D E XXII.

Baiser fils de deux leures closes
Filles de deux boutons de roses,
Qui serrent, & ouurent le ris
Qui deride les plus marris.

Baiser Ambrosin que j'adore
Comme ma vie, & dont encore
Je sen en ma bouche souuent
Plus d'un iour apres le dous vent.

Et vous bouche de sucre pleine
Qui m'engendrés de vôtre aleine
Vn pré de fleurs en chaque part
Ou vôtre douce humeur s'épart.

Et vous mes petites montaignes,
Je parle à vous leures compaignes
Dont le Coral naif & franc
Cache deux rans d'Ivoire blancs

*Je vous suppli n'aies enuie
D'estre homicides de ma vie,
sans vous baiser vivre ne puis,
Et vous baisant vivant ie suis.*

A Maclou de la Haie.

ODE XXIII.

Pris que d'ordrꝫ à son rang l'orage est reuenu,
si que le ciel voilé tout tristꝫ est deuenu,
Et la veuue forest branle son chef tout nu
 Sous le vent qui l'estonne.
C'est bien pour ce iourd'hui (ce me semble) raison,
Qui ne veut offencer la loi de la saison,
Prendrꝫ à gré les plaisirs que l'amie maison
 En tans pluuioux donne,
Mais, si i'augure bien; quand ie voi pendrꝫ en bas
Les nuâs auallés, mardi ne sera pas
Si mouillé qu'aujourd'hui, nous prendrons le repas
 Tel iour nous deus ensemble.
Tandis chasse de toi tout le mordant souci,
Et l'amour si tu l'as chasse le moi aussi,
Ce garçon insensé aus plus sages d'ici
 Mile douleurs assemble.
Du soin de l'auenir ton cœur ne soit époint,
Ains corant du present, di lui qu'en vn seul point
N'admire les faueurs qui ne dureront point
 Sans culbuter à terre.
Plus tost que les buissons les Pins audacieus
Et le front des rochers qui menace les cieus,
 m iij

ODES

Plus tost que les cailloux qui nous trompent les yeux,
 Sont punis du tonnerre.
 Rien soul, car tu n'auras le festin ancien,
 Que prodigue donna l'orgueil Egyptien
 Au Romain qui vouloit tout l'empire estre sien:
 Je hai tant de viandes.
 Tu ne boiras aussi de ce Nectar divin
 Qui rend Anon fameux, car volontiers le vin
 Qui a senti l'humeur du terroir Angevin
 Suit les bouches friandes.

A CHARLES DE PISELÉU, Evêque de Condon.

MODE XXIIL.

Vous faisant de mon écriture
 La lecture,
 Souvent Charles m'aës repris
 Dequoy si bas ie composois,
 Et n'osoie
 Faire un ouvrage de plus haut pris,
 Chaque poëte qui s'eforce,
 N'a la force
 De polir des livres parfaits:
 Les nerfs foibles souvent se treuvent
 S'ils éprennent,
 Plus que leur charge un pesant fait.
 Qui pensés vous qui puisse écrire
 L'ardente ire
 D'Aias, le fils de Telamon,

Ou d'Hector rechanter la gloire,
 Ou l'histoire
 De la race du vieil Emon?
 Toute muse pour tragedie
 N'est hardie
 A tonner sur un écharfaut,
 Ne propre à sechanter la peine
 D'erreurs pleine,
 De ce Gregeon qui fut si caut:
 A dieu donc enfans de la terre,
 Qui la guerre
 Entreprintes contre les Dieux,
 Ce n'est pas moi qui vous raconte
 Ne qui monte
 Avecque vous jusques aux cieus:
 Sans plus ie poursuivrai ma mode,
 Par mainte Ode
 Mon renom ne perira point,
 Les autres de Mars diront l'ire,
 Mais ma Lyre
 Bruira l'amour qui me point.

A C V P I D O N .

O D E X X V .

L'ieur pousse la nuit,
 Et la nuit sombre
 Pousse le iour qui luit
 D'une obscure ombre.
 L'Autumne suit l'Esté,
 Et l'âpre rage

O D E S

Des vents, n'a point été
Après l'orage.

Mais la rage d'amours
Qui me tourmente,
Demeure en moi toujours
Et ne s'alente.

Ce n'estoit pas nous, Dieu,
Qui failloit poindre,
Ta fleche en autre lieu
Se devoit iordre.

Poursui les paresseus
Et les amuse,
Mais non pas moi, ne ceus
Qu' aime la Muse.

Helàs deliure moi
De cette dure,
Qui plus rit, quand de moi
Voit que i'endure.

Redonne la clarté
A mes tenebres,
Remets en liberté
Mes iours funebres.

Amour soi le suport
De ma pensée,
Et guide à meilleur port,
Ma nef cassée.

Tant plus ie suis criant
Plus me reboute,
Plus ie la suis priant
Moins ell' m'écoute.

Ne ma palle couleur
 D'amour blémié,
 N'a émen à douleur
 Mon ennemie,
 Ne sonner à son huü,
 De ma guiterre,
 Ni pour elle les nuis
 Coucher à terre.
 Plus cruel n'est l'effort
 De l'eau mutine
 Qu'elle, lors que plus fort
 Le vent s'obstine.
 Ell' s'armé en sa beauté
 Et si ne pensé
 Voir de sa cruauté
 La recompense.
 Montre toi le vainqueur,
 Et d'ell' enflamme
 Pour exemple, le cœur
 De telle flamme
 Qui la seur alluma
 Trop indiscrette,
 Et d'ardeur consuma
 La Roins en Crete.

Aus Mouches a miel.

ODE XXVI.

O Vallés vous filles du ciel
 Grand miracle de la nature,

O D E S

*On allés vous mouches à miel
 Chercher aus champs vostre pasture:
 Si vous voulés cueillir les fleurs
 D'odeur diuerses, & de couleurs,
 Ne volés plus à l'auanture.*

*Autour de Cassandre, alenée
 De mes baisers tant bien donnés,
 Vous trouuerés la rose née,
 Et les œillets enuironnés
 Des florettes ensanglantées
 D'Hyacinthe, & d'Asias, plantées
 Pres des lis sur sa bouche nés.*

*Les mariolens i fleurissent,
 L'amour i est continuel,
 Et les lauriers qui ne perissent
 Pour l'iuer tant soit il cruel:
 L'ans, le cheuresueil qui porte
 La manne qui vous reconforte,
 I verdoie perpetuel.*

*Mais ie vous pri gardés vous bien,
 Gardés vous qu'on ne l'equillonne,
 Vous apprendriés bien tost combien
 Sa pointure est trop plus felonne,
 Et de ses fleurs ne vous soulés
 Sans m'en garder, si ne voulés
 Que mon ame ne m'abandonne.*

COMPLAINTE DE
Glauce à Scylle Nimfe.

ODE XXVII.

Les douces fleurs d'Hymette aux abeilles a-
 gréent
 Et les eaux de l'esté les alterés recréent:
 Mais ma peine obstinée
 Se soulage en chantant sur ce bord foiblement
 Les maux, auxquels amour à misérablement
 Sumis ma destinée.
 Hé Scylle, Scylle, las! cete dolente rive
 Voire son flot piteus qui grumelant arrive
 Des salées campagnes
 Me plaint & me lamente, & ces rochers oiens
 Mon dueil continuel de moi font larmoians:
 Seule tu me dédaignes.
 Ce iour fut mon malheur, quand les Dieus ma-
 rins eurent
 Envie sus mon aise, & lors qu'ils me coururent
 De leur grande mer digne.
 Las heurcus si jamais ie n'eusse dédaigné
 L'art premier ou i'estoi par mon pere enseigné
 Ni mes rets, ni ma ligne:
 Car le feu qui mon cœur ronge, poinçonne, & lime,
 Me vint ardre au meilieu (qui l'eust creu!) de l'a-
 De leur mer fluctueuse, (bime
 Et bien en autre forme adonc ie me changeai,
 Que ie ne fus mué alors que ie mangeai

ODES

L'herbe tant vertueuse.
 Pourtant si i'ai le chef de longs cheveux difforme,
 Et le corps monstrueux d'une nouvelle forme
 Bien peu connu aux ondes:
 Tel honneur de nature en moi n'est à blâmer,
 La mere Tethys m'aime, & m'aiment de la mer
 Les nimfes vagabondes.
 Circe tant seulement ne m'aime, mais encore
 Ardemment me suit, & ardente m'adore,
 En vain de moi eprise,
 Ainsi le bien que cent desirent, vne l'a,
 Vne l'a voirement, & en lieu de cela
 Me hait, & me déprise.
 Bien que Ninfe tu sois, ah cruelle, si esse
 Qu'indigne ie ne suis de toi demi-déesse,
 Vn dieu te fait requeste,
 Tethys pour effacer cela que i'eus d'humain,
 Et d'homme au tans subiet, m'a versé de sa main
 Cent fleuves sur la teste.
 Mais là! de quoi me sert cete faueur que d'estre
 Immortel, & d'aller compagnon à la destre
 Du grand Prince Neptune,
 Quand Scylla me dedaigne étant frant du trepas,
 Et celui qui par mort permis ne lui est pas
 De changer sa fortune.

A Antoine Chasteigner.

ODE XXVIII.

NE s'effroier de chose qui arive,
 Ne s'en facher aussi,

Rend l'homme heureux, & fait encor qu'il viue
 Sans peur, ne sans souci.
 Comme le tans vont les choses mondaines
 Suiuant son mouuement:
 Il est soudain, & les saisons soudaines
 Font leurs cours brèuement.
 Dessus le Nil iadis fut la science,
 Puis e.) Grecx ellx ala,
 Romme depuis en eut l'experience,
 Paris maintenant l'a.
 Villes, & forts, & roiaumes perissent
 Par le tans tout expres,
 Et donnent lieu aus nouueaus qui fleurissent
 Pour remourir apres.
 Comme vn printans les ieunes enfans croissent,
 Puis viennent en été,
 L'iuier les prent, & plus ils n'apparoissent
 Cela qu'ils ont été.
 Naguerx étoient dessus la sèche arene
 Les poissons à l'enuers,
 Puis tout soudain l'orgueilleus cours de Senne
 Les a de flots couuers.
 La mer n'est plus où elle souloit estre,
 Et aus lieux vuides d'eaus
 (Miracle étrange) on la lui à veu naistre
 Hospital de bateaus.
 Telles lois feit dame Nature guide,
 Lors que par sur le dos
 Pyrrhe sema dedans le monde vuide
 De sa mere les os:

O D E S

*A celle fin que nul homme n'efpere
 S'ofcr dire immortal,
 Voiant le tans qui est fon propre pere
 N'auoir rien moins de tel.
 Arme toi donc de la philosophie
 Contre tant d'accidans,
 Et courageus d'elle te fortifie
 L'estomac au dedans.
 N'ayant effroi de chose qui suruienne
 Au dauant de tes yeus,
 Soit que le ciel les abimes deniienne,
 Et l'abime les cieus.*

A IO ACHIM DV BEL-
 lai Angeuin.

O D E XXIX.

S I les ames vagabondes
 Aus enfers, des peres viens,
 Apres auoir beu les ondes
 Du dous fleuz obliuiens,
 Deditans l'obscur sejour,
 pleines d'amour de la vie premiere
 Reuiennent voir de nos cieus la lumiere,
 Et le clair de nostre iour.
 Si ce qu'a dit Pythagore
 Pour vrai l'on veut estimer,
 L'ame de Petrarque encore
 T'est venue r'animer:
 L'experience est pour moi,

*Veu que ces vers Tuscan tu ne leus onques
Et tu écris ainsi comme lui, donques*

Le même esprit est en toi.

Vne Laure plus heureuse

Te soit un nouveau souci,

Et que ta plume amoureuse

Engraux à son tour aussi

Des amoureux le dons bien,

A celle fin que nostre siecle encore

Comme le viel, en te lisant t'honore,

Pour gaster l'encre si bien,

D'une nuit obliuieuse

Pourquoi tes vers caches-tu?

La lumiere est enuieuse

S'on lui cèle la vertu:

Par un labeur glorieux

Ont surmonté les fureurs poetiques

D'Homere, Horace, & des autres antiques

Les siecles iniurieux.

LA DEFLORATION de Lede à Cassandre diui- fée par trois poses.

ODE XXX.

LE cruel amour vainqueur
De ma vie sa suget:e,
Ma si bien écrit au cœur
Vostre nom de sa sagette,

O D E S

Que le tans qui peut casser
Le fer & la pierre dure,
Ne le sçauroit effacer
Qu'en moi viuant il ne dure.

Mon luc qui des bois viants
Souloit allegger les peines,
Las! de mes yeus larmoians
Ne tarist point les fontaines,
Et le soleil ne peut voir
Soit quand le iour il apporte,
Ou quand il se couche au soir
Vnꝯ autre douleur plus forte.

Mais vostre cœur obstiné,
Et moins pitoiablꝯ encore
Que l'Océan mutiné
Qui baigne la riue more,
Ne prend mon seruicꝯ a gré,
Ains a d'immoler enuie
Le mien, a lui consacré
Des premiers ans de ma vie.

Iuppiter époiçonné
De telꝯ amoureuse rage,
A iadis abandonné
Et son trône & son orage:
Car l'œil qui son cœur étraint
Comme étraints ores nous sommes,
Ce grand seigneur a contraint
De tenter l'amour des hommes.
Impatient du desir,
Naiſſant de sa flamme éprise,

Se laissa d'Amour saisir,
 Comme une dépouille prise,
 Puis il a bras, testz, & flanc,
 Et sa poitrine cachée
 Sous un plumage plus blanc
 Que le lait sus la ionchée,
 En son col meit vn carcan,
 Avec une cheing, ou l'œuvre
 Du laborieus Vulcan
 Merueillable se déquenure.
 D'or en étoient les cerceaux
 Violés d'aimail ensemble,
 A l'arc qui note les caus
 Ce bel ouvrage ressemble..

L'or sur la plume reluit
 D'une semblable lumiere,
 Que le clair œil de la nuit
 Dessus la nege premiere:
 Il fend le chemin des cieus
 Par vn voguer de ses ailes,
 Et d'un branle spatiens
 Tire ses rames nouvelles.

Comme l'aigle fond d'en haut
 Ourant l'épés de la nue,
 Sur l'aspic qui leschs au chaut
 Sa ieunesse revenue:
 Ainsi le Cigne volloit
 Contrebas, tant qu'il arrive
 Dessus l'estang ou souloit
 loier Lede sur la rive.

ODES

*Quand le ciel eut allumé
 Le beau iour par les campagnes,
 Elle au bord acoustumé
 Mena iouer ses compagnes:
 Et studieuse des fleurs
 En sa main vn panier porte,
 Peint de diuerses couleurs,
 Et peint de diuerse sorte.*

Seconde pose.

*D'un bout du panier s'ouuroit
 Entre cent nues dorées,
 Vne Aurore qui couuroit
 Le ciel de fleurs colorées:
 Ses cheueus vagoient errans
 Soufflés du vent des narines
 Des prochains cheuaus tirans
 Le soleil des eaux marines,
 Comme au ciel il fait son tour
 Par sa voie courbe & torte,
 Il tourne tout à l'entour
 De l'ansé en semblable sorte:
 Les nerfs s'enflent aus cheuaus
 Et leur puissance indontée,
 Se lasse sous les trauaus
 De la pénible montée.*

*La mer est peinte plus bas,
 L'eau ride si bien sur elle,
 Qu'un pescheur ne viroit pas
 Qu'elle ne fust naturelle,*

Ce soleil tombant au soir
 Dedans l'onde voisine entre,
 A chef bas se laissant choir
 Jusqu'au fond de ce grand ventre.

Sur le sourcil d'un rocher
 Un pasteur le loup regarde,
 Qui se haste d'aprocher
 Du couard peuple qu'il garde:
 Mais de cela ne lui chaut,
 Tant un limas lui agrée,
 Qui lentement monte au haut
 D'un lis, au bas de la prée.

Un Satyre tout follet
 Laron, en folatrant tire
 La panetiere, & le lait
 D'un autre follet Satyre:
 L'un court apres tout ireus,
 L'autre defend sa depouille,
 Le lait se verse sur eus
 Qui sein & menton leur fouille.

Deus beliers qui se hurtoient
 Le haut de leurs testes dures,
 Portrés aus deus borts étoient
 Pour la fin de ses peintures:
 Tel panier en ses mains meit
 Lede qui sa troppé excelle,
 Le iour qu'un oiseau la feit
 Femme en lieu d'une pucelle.

L'ung arrache d'un doi blanc
 Du beau Narcisse les larmes,

O D E S

Et la lettre teintꝝ au sang
 Du Grec mari pour les armes:
 De crainte l'oillet vermeil
 Pallit entre ces piglarden,
 Et la fleur que toi, Soleil
 Des cieus encor tu regardes.

A l'enui sont ia cueillis
 Les vers tresors de la plaine,
 Les bascinets, & les lis,
 La rose, & la marioleine:
 Quand la vierge dist ainsi
 (lettant des fleurs l'odorante
 Moisson, & la fueillꝝ aussi
 De l'immortel Amaranthe.)

Allon troupeau bienheureux
 Que i aime d'amour naïve,
 Ouir l'oiseau douloureux
 Qui se plaint sur nostre rive:
 Et elle en hastant ses pas
 Fuit par l'herbe d'un pié vite,
 Sa troupe ne la suit pas
 Tant sa carrièrꝝ est subite.

Du bord lui tendit la main,
 Et l'oiseau qui tressaut d'aise,
 S'en aproche tout humain
 Et le blanc inoïre baise:
 Ores l'adulterꝝ oiseau
 Au bord par les fleurs se ioït,
 Et ores au haut de l'eau
 Tout mignard pres d'elle noït.

Puis d'une gaie façon
 Courbe au dos l'un & l'autre aile,
 Et au bruit de sa chanson
 Il apriuoise la belle:
 La nicette en son giron
 Reçoit les flammes segrettes,
 Faisant tout à l'environ
 Du Cygne vn lit de fleurettes.

Lui qui fut si gracieux,
 Voiant sont heurz oportune,
 Denint plus audacieux
 Prenant au poil la fortune:
 De son col comme ondes long
 Le sein de la vierge touche,
 Et son bec lui meit adonc
 Dedans sa vermeille bouche.

Il va ses ergots dressant
 Sur les bras d'elle qu'il serre,
 Et de son ventre pressant
 Contraint la rebelle à terre:
 Sous l'oiseau se debat fort,
 Le pince, & le mord, si est ce
 Qu'au milieu de tel effort
 Elle sent rauir sa ieunesse.

Le cinabre ça & là
 Coulera la vergogneuse,
 A la fin elle pai la
 D'une bouche dedaigneuse,
 D'où es tu trompeur volant,
 D'où viens tu, qui as l'audace

O D E S

D'aller ainsi violant
 Les filles de noble race?
 Je cuidoi ton cœur, hélas!
 Semblable à l'habit qu'il porte,
 Mais (hé pauvrete) tu l'as
 A mon dam, d'une autre sorte.
 O ciel qui mes cris entens,
 Morte puiffai-ix estre enclofe
 La bas, puis que mon printans
 Est déponillé de sa rose.

Plus tost vien pour me manger
 O veufue Tigre affamée,
 Que d'un oysel étranger
 Je soi la femme nommée:
 Ses membres tumbent peu forts,
 Et dedans la mort voisine
 Ses yeux ia noïoient, alors
 Que lui répondit le Cigne.

Troisième pose.

Vierge dit-il ie ne suis
 Ce qu'à me voir il te semble,
 Plus grande chose ie puis
 Qu'un Cigne à qui ie ressemble:
 Je suis le maistre des Cieux,
 Je suis celui qui desferre
 Le tonnerre audacieux
 Sur les durs flancs de la terre.
 La contraignante douleur
 Du tie plus chaut qui m'allume,

M'a fait prendre la couleur
 De cette non miennne plumez
 Ne te va donc obstinant
 Contre l'heur de ta fortune,
 Tu seras incontinant
 La belle sœur de Neptune:
 Et si tu paydras deus œufs
 De ma semance feconde,
 Ainçois deus triumphes neufs
 Futurs ornemens du monde:
 L'un, d'ens iumeaus éclorra,
 Pollux vaillant à l'escrime,
 Et son frere qu'on loura
 Pour des cheualiers le prime.
 Dedans l'autre germera
 La beauté au ciel choisie,
 Pour qui un iour s'armera
 L'Europe contre l'Asie:
 A ces mots ell' se consent
 Receuant telle auanture,
 Et ia de peu à peu sent
 Hautz éleuer sa ceinture.

A M E R C U R E .

O D E X X X I .

F Acond neveu d'Atlas, Mercure,
 Qui le soin as pris de la cure
 Des bons esprits sur tous les Dieux:
 Acorde les nerfs de ma Lyre,

O D E S

*Et fai qu'un chant i'y puisse dira
Qui ne te soit point odieux.*

*Honore mon nom par tes Odes,
L'art qu'on leur doit, leurs douces modes
A ton disciple ramentoi:
Comme à celui que Thebes vante
Montre moi, afin que ie chante
Un vers qui soit dinne de toi.*

*Ie garnirai tes talons d'ailes,
Ta Capeline de deux belles,
Ton baston ie n'oublierai pas,
Dont tu nous endors & réueilles,
Et fais des œuvres nompareilles
Au ciel, en la terre, & la bas.*

*Ie ferai que ta main deçoine
(Sans que nul bouvier l'apperçoine)
Phebus, qui suit les pastoureaux:
Lui déroband & arc & trouffe,
Lors que plus fort il se courrouffe
D'auoir perdu ses beaux toreaux.*

*Ie dirai que ta langue sage,
Aporte par l'air le message
Des Dieux, aus peuples, & aus Rois:
Lors que les peuples se mutinent,
Ou lors que les Rois qui dominant
Violentent les saintes loix.*

*Comme il me plaist de te voir ores
Aller parmi la nuit encores
Avec Priam au camp des Grées!
Racheter par dons, & par larmes*

*La fleur des magnanimes armes
Hector, qui causa tes regrets.*

*C'est toi qui guides, & accordes
L'ignorant pouce sus mes chordes,
sans toi sourdes elles sont, Dieu,
sans toi ma guiterre ne sonne,
C'est par toi qu'ell' chante & resonance,
si elle chante en quelque lieu.*

*Fai que toute France me loüe,
M'estime, me prise, m'alloüe
Entre ses Poëtes parfaits:
Je ne sen point ma vois si basse,
Qu'vn iour le ciel elle ne passe
Chantant de son Prince les faits.*

A MICHEL PIERRE
de Mauleon, Protenotere
de Durban.

ODE XXXII.

*Je ne suis iamais paresseus
A consacrer le nom de ceus
Qui se font dignes de la gloire,
Et nul mieus que moi, par ses vers
Ne leur bâtist dans l'vniuers
Les colonnes d'vne memoire.*

*Mauleon, tu te plus vanter
Puisque Ronsard te veut chanter
Que tu deuançeras les ailes
Du tans qui volz, & qui conduit*



O D E S

Volontiers un^e obscure nuit
*À*us vertus qui s^ont les plus belles.
 Mais par où doi-ie commencer
 Pour tes louanges avancer?
 Ton abondance me fait pouvre,
 Tant la nature^x heureux t'a fait,
 Et tant le ciel de son parfait
 Prodigic vers toi se découvre.

Certes la France n'a point veu
 Vn homme^x encores si pourueu
 Des biens de la Muse^x éternelle,
 Ne qui dresse le vol plus haut,
 Ne mienx guidât l'outil qu'il faut
 Pour nôtre langue maternelle.

Car soit en prose ou soit en vers
 Minant maint beau tresor diuers
 Tu nous fais riches par ta peine,
 Industriens à refuser
 Qu'un mauvais son viē^x abuser
 Tant soit peu ton oreille saine.

Le ciel ne t'a pas seulement
 Elargi prodigalement
 Mille presens; mais dauantage
 Il veut pour te favoriser
 Te faire vanter & priser
 Par les plus doctes de nôtre âge.

Languedoc m'en sert de témoin,
 Voire Venise, qui plus loin
 S'émerueille de voir la grace
 De ton Paschal, qui lunageant

Les Mauléons, alla vangeant
L'outrage fait contre ta race.

Lors qu'au milieu des Peres vieux
Dégorgeant le present des Dieux
Par les torrens de sa harangue,
Déroba l'esprit des oïans.

Comme épics & la ploïans
Deffous le dous vent de sa langue.

Liant par ses mots courageus
Au col du meurdrïer outrageus
Vne furie vengereffe,
Qui plus que l'horreur de la mort
Encores lui rongé & lui mord
Sa consciënce pechereffe.

Mais ni son stile, ni le mien,
Ne te sç'auroient chanter si bien
Que toi-même, si tu découures
Tes labeurs écrits doctement,
Par lesquels manifestement
Le chemin du ciel tu nous ouures.

Car toi volant outre les cieus
Tu as pillé du sein des Dieus
Le Destin, & la Prescience,
Et le premier as bien osé
Avoir en François composé
Les secrets de telle science.

Fin du troisiéme liure.

LE
QUATRIÈME LIVRE
des Odes de P. de Ronfard,
Vandomois.

A V R O Y.

O D E I.



COVTE grand Roy des
François:

Jamais ie ne confesseroy
Que l'on peust surmonter
ta France,

Tant que ton grand Mom-
morency,

Et ton grad Chatilla, aussi

Te serviront de leur vaillance.

Et tant que vivant ie seray,

Jamais ie ne confesseray

Qu'en France la Muse perisse,

Tant qu'elle aura pour bastillon

Vn Cardinal de Chatillon,

Qui la defende, & la cherisse.

Sus donc filles de Iupiter,

C'est a ce coup qu'il faut chanter

Ou jamais, d'une haute vene:

Ie veus, enyuré de vos eaux

Chanter deus Achilles nouveaux,

Et un autre nouveau Mécène.

*Le fort oncle, & le fort neveu
Ont mes vers d'un suiet pourueu
Plus beau qu' Achil' ne fist Homere,
Et mon Cardinal qui me fait
De sa faueur, poete parfait
Pour chanter son oncle & son frere.*

EPITHALAME D'ANTOINE de Bourbon & de
Ianne de Nauarre.

ODE II.

Quand mon Prince épousa
IANNE, diuine race,
Que le Ciel composa
Plus belle qu'une Grace:
Les princesses de France
Ceintes de Lauriers vers
Toutes d'une cadance
Lui chanterent ces vers.
O Hymen, Hymenée,
Hymen, ô Hymenée.
Prince plein de bon heur,
L'arrest du Ciel commande,
Qu'on te donne l'honneur
De nostre belle bande:
D'autant qu'une Déesse
La passè en maisté

ODES

D'autant elle princeſſe
Nous ſurpaſſe en beauté.

O Hymen, Hymenée,

Hymen, ô Hymenée.

Plus qu'à nulx autres auſſi
Parfaitx eſt ſon attente,

Jointx à ce Prince ici,

Qui noſtre age contente:

Comme l'anneau decore

Le diamant de choix,

Ainſi ſa gloire honore

Les Princes, & les Rois.

O Hymen, Hymenée,

Hymen, ô Hymenée.

Il n'eut pas mieux trouué

Que toi, vierge excellente,

Voix eut-il éprouvé

La courſe d'Atalante:

Né la Greque amoureuxé

N'eut pas voulu changer

Telle alliance heureuſe

Au paſteur étranger.

O Hymen, Hymenée,

Hymen, ô Hymenée.

Le Ciel fera beaucoup

Pour tout le monde enſemble

Si tu conçois vn coup

Vn fils qui te reſemble,

On l'honneur de ta face

Soit peint, & de tes yeux,

*Et ta celeſte grace,
Qui tanteroit les dieux.*

O Hymen, Hymenée,

Hymen, ô Hymenée.

*Ceſſés flambeaux la haut
Vos clartés coutumieres,
Ce ſoir, mais ce iour, vaut
Cinq cents de Vos lumieres,
Car les Amours qui dardent
Ici leur feu qui luit
Plus que les Aſtres ardent
L'eſpeſſeur de la Nuit.*

O Hymen, Hymenée,

Hymen, ô Hymenée.

*Maint Soir iadis fut bien
Du lit des Dieux coupable,
Mais nul d'un ſi grand bien
Ne fut onques capable:
Et ſi tu peux bien croire,
Heureus Soir, de ſormais,
Que tu ſeras la gloire
Des Soirs pour tout iamais.*

O Hymen, Hymenée,

Hymen, ô Hymenée.

*Nimfes, de vos couleurs
Ornés leur couche ſainte,
Des plus gentilles fleurs
Dont la terre ſoit peinte:
Que menu l'on i gette
Cet excellent butin,*

O D E S

*Que le marchand achette
Bien loin sous le Matin.*

O Hymen, Hymenée,

Hymen, ô Hymenée.

*Et vous divin troupeau,
Qui les eaux de Pégase
Tenés, & le coupeau
Du chevelu Parnase,
Venés divine race,
Offrir vos lauriers vers,
Et prenant nôtre place,
Chantes vos meilleurs vers.*

O Hymen, Hymenée,

Hymen, ô Hymenée,

*Car l'ardeur qui nous tient,
Nous guide par les pleines,
Que le Loir entretient
De verdure toujours pleines:
Là, nous ne verrons préce
Sans leur fair' vn autel,
N'eau, qui ne soit sacrée
A leur nom immortel.*

O Hymen, Hymenée,

Hymen, ô Hymenée,

*Ce pendant consommés
Vos nopces ordonnées,
Et les feus allumés
De vos amours bien nées:
La chaste Cyprienne
Aiant son Demiceint,*

*Avec les Graces vienne
Compaigne à l'œuvre saint.*

O Hymen, Hymenée,

Hymen, ô Hymenée.

*Afin que le neud blanc
De foi loiale assemble
De Navarre le sang
Et de Bourbon ensemble,
Plus étroit que ne ferre
La vigne les ormeaus,
Ou l'importun lierre
Les apuians rameaus.*

O Hymen, Hymenée,

Hymen, ô Hymenée.

Adieu Princez, adieu soir,

Adieu pucellez encore,

Nous te reuiendrons voir

Demain avec l'Aurore:

Pour prier Hymenée

De vouloir prendre à gré

Nôtre chanson sonnée

Sur vôtre lit sacré.

O Hymen, Hymenée,

Hymen, ô Hymenée.

Au País de Vandomois.

O D E I I I .

L'Ardeur qui Pythagore
En Egypte a conduit,

O D E S

*Me venant ardré encore
Comme lui m'a séduit,
A celle fin que j'erre
Par le pais enclos
De deus mers, & qui serre
De Saturne les os.*

*Terre, adieu, qui premiere
En tes bras m'as receu,
Quand la belle lumiere
Du monde j'aperceus:
Et toi Braie qui roules
En tes eaux fortement,
Et toi mon Loir qui coules
Vn peu plus lentement,
Adieu fameux rivages
De bel email couuers,
Et vous autres sauvages
Delices de mes vers:
Et vous riches campagnes,
Où, presque enfant ie vi
Les neuf Muses compagnes
M'enseigner à l'enui.*

*Ie voirrai le grand Mince,
Le Mince tant connu,
Et des fleuves le prince
Eridan le connu.
Et les roches hautaines
Que donta l'African,
Par les forces soudaines
Du soufre, & de Vulcan.*

De la Serenè antique
 Je voirrai le tumbèau,
 Et la courſe erratique
 D' Arèhuſe, dont l'eau
 Fuiant les bras d' Alphée
 Se dérobo à nos yeux,
 Et, ſeigne le trophée
 Des victoires aus Dieux.

Je voirrai cette vile
 Dont iadis le grand heur
 Rendit à ſoi ſeuille
 Du monde la grandeur:
 Et celle qui entr'ouure
 Les flots à l'environ,
 Et riche ſe découure
 Dans l'humide giron.

Plus les beaux vers d'Horace
 Ne me feront plaiſans,
 Ne la Thebaine grace
 Nourriſſe de mes ans:
 Car ains que tu reuieunes
 Petite Lyre, il faut
 Que trompe tu deuieunes
 Pour reſonner plus haut,
 Soit que tu te hazardes
 D'oſer chanter l'honneur
 Des victoires Picardes
 Que gaigna mon Seigneur:
 Ou ſoit, qu'à la memoire
 Par vn vers aſſés bon,

O D E S

*Tu consacres la gloire
Des Princes de Bourbon.*

*Heureux celui ie nomme,
Qui de sçavoir pourueu,
A les meurs de maint homme,
En mainte terre veu:
Et dont la sage adresse,
Et le conseil exquis,
Du fin soldard de Grece
Le nom lui ont aquis.*

*Celui, la grand' peinture
Du ciel n'ignore pas,
Ne tout ce que nature
Fait en haut & ça bas:
De Mars la fiere face
Ne lui fait onc effroi,
Ne l'horrible menaçe
D'un Senat ou d'un Roi.*

*Son opposé courage
Bâti sur la vertu,
Pour nul humain orage
Ne fut onc abatu:
Car d'vng aile non mole
Fuit ce monde odieux,
Et indonté s'en vole
Jusqu'au siege des Dieux.*

DE L'ELECTION
de son sepulchre.

O D E IIII.

A Ntres, & vous fontaines
 De ces roches hautaines
 Qui tumbés contre bas
 D'un glissant pas:
 Et vous forests, & ondes
 Par ces prés vagabondes,
 Et vous rines, & bois
 Oïés ma voix?

Quand le ciel, & mon heure
 Ingeront que ie meure,
 Ravi du beau seiour,
 Du commun iour,
 Le defen qu'on ne rompe
 Le marbre pour la pompe
 De vouloir mon tumbeau
 Bâtir plus beau.

Mais bien ie veus qu'un arbre
 M'ombrage en lieu d'un marbre,
 Arbre qui soit couuert
 Tousiours de vert.

De moi puisse la terre
 Engendrer vn lierre,
 M'embrassant en maint tour
 Tout alentour.

Et la vigne tortisse
 Mon sepulchre embellisse,
 Faisant de toutes pars
 Vn ombre épars.

Là, viendront chaque année
 A ma feste ordonnée,

Aueques leurs troupeaux
Les pastoureaux.

Puis aiant fait l'office
De leur beau sacrifice,
Parlans à l'isle ainsi
Diront ceci.

Que tu es renommée
D'estre tumbeau nommée
D'un, de qui l'univers
Chante les vers!

Et qui onc en sa vie
Ne fut brulé d'enuie
Mendiant les honneurs
Des grans seigneurs!

Ni ne r'aprist l'usage
De l'amoureux breuuage,
Ni l'art des anciens
Magiciens!

Mais bien à nos campagnes,
Feit voir les Sœurs compagnes
Foulantes l'herbe aux sons
De ses chansons.

Car il fit à sa Lyre
Si bons acords élire,
Qu'il orna de ses chants
Nous, & nos champs.

La douce manne tombe
A iamais sur sa tombe,
Et l'humeur que produit
En Mai, la nuit.

Tout alentour l'emmure
 L'herbe, et l'eau qui murmure,
 L'un toujours verdoiant,
 L'autre ondoiant.

Et nous aiens memoire
 Du renom de sa gloire,
 Lui ferons commes à Pan
 Honneur ch. deux an.

Ainsi dira la troupe,
 Versant de mainte coupe
 Le sang d'un agnelet
 Avec du lait,

Dessus moi, qui à l'heure
 Serai par la demeure
 Où les heureux esprits
 Ont leur pourpris.

La gresse, ne la nége,
 N'ont tels liens pour leur siege,
 Ne la foudre onque la
 Ne deuata.

Mais bien constant & i dure
 L'immortelle verdure,
 Et constant en tout tans
 Le beau printans.

Le son qui sollicite
 Les Rois, ne les incite
 Le monde ruineur
 Pour domineur.

Ains comme freres, viuent,
 Et morts, encore suiuent

O D E S

Les métiers qu'ils avoient
Quand ils vivoient.

Là, là, j'aurai d'Alcée
La Lyre courroucée,
Et Saphon qui sur tous
Sonne plus doux.

Cōbien ceux qui entendent
Les Odes qu'ils répandent,
Se doivent réjouir
De les ouïr?

Quand la peine reçue
Du rocher, est deceue
Et quand la pale fain
Saisist Tantalé en vain.

La seule Lyre douce
" L'ennui des cœurs repousse,
" Et va l'Esprit flattant
" De l'écoutant.
"

AV FLEUVE DV
Loir.

O D E V.

Loir, dont le cours heureux distille
Au sein d'un país si fertile,
Fai bruire mon renom
D'un grand son en tes rives,
Qui se doivent voir vives
Par l'honneur de mon nom.
Ainsi Thetys te puisse aimer
Plus que nul qui entré en la mer.

Car si la Muse m'est prospere,
 Fameus comme Anfrise, i'espere
 Te faire un iour nombrer
 Aus rangs des eaux qu'on prise,
 Et que la Grece apprise
 A daigné celebrer:

Pour estre le fleuus eternal
 Qui baignes mon nyl paternel.
 La donc d'un autre bruit resonne
 Celui que ma Muse te donne:

Tu voiras de formais.
 Par moi, ton onde fiere
 S'enfler par ta riuere
 Qui ne mourra iamais,
 Bruiant aueques un grand son
 L'honneur de moi, ton nourrisson:
 Pour le paiement d'auoir
 (Eternizant ta gloire
 De durable memoire)
 Fait si bien mon deuoir.

Quand i'aurai mon age accompli
 Enseveli d'un long oubli,
 Si quelque pelerin arriue
 Aupres de ta parlante riuie,
 Di lui à haute vois
 Que ma Muse premiere
 Aporta la lumiere
 De Grece en Vandomois.
 Di lui ma race, & mes aieus,
 Et le beau don que i'u des cieus,

ODES

*Di leur, que moi d'affaires vide,
 Aiant tes filles pour ma guide
 A tes bors l'encordai
 Sur la Lyre, ces Odes
 Et aus Françoises modes
 Premier les accordai
 Di lui ma Cassandre, & ces vers
 Qu'à ton bord ie chante à l'enuers.*

A GVI PACATE PRI-
 eur de Sougé.

ODE V.

*G*Vi, nos meilleurs ans coulent
 Comme les eaus qui roulent
 D'un cours sempiternel,
 La mort pour sa sequelle
 Nous ameint avec elle
 En exil eternel.
 Null humaine priere
 N'a repoussé derriere
 Le bateau de Caron,
 Quand l'ame nuë arive
 Vagabondé en la rive
 De Styx, ou d'Acheron.
 » Toutes choses mondaines
 » Qui vestent nerfs, & venes,
 » La mort égale prend,
 » Soient pources, ou soient Princes,

Car sur toutes provinces
Sa main large s'estend.

La puissance tant forte
Du grand Achile est morte,
Et Therfitz odieux
Aus Grecs, est mort encores,
Et Minos qui est ores
Le conseiller des Dieus.

» Iuppiter ne demande
» Que des beufs pour offrande,
» Mais son frere Pluton
» Nous demande nous hommes,
» Qui la victime sommes
De son enfer glouton.

Celui dont le Pau baigne
Le tumbeau, nous enseigne
N'esperer rien de haut:
Et celui que Pégase
(Qui fit sourcer Parnase)
Culbuta si grand saut.

Làs on ne peut connoistre
» Le destin qui doit naistre,
» Et l'homme en vain poursuit
» Coniecturer la chose,
» Que Dieu sage tient close
» Sous vnz obscure nuit.

Je pensoi que la trope
Que guide Caliope,
(Troupe mon seul confort)
Soutiendroit ma querelle,

Et qu'indonté, par elle
 Je donteroi la mort,

Mais vne fièvre grosse
 Creuse desja ma fosse
 Pour me banir la bas,
 Et sa flamme cruelle
 Se paist de ma mouelle,
 Miserable repas.

Que peu s'en faut ma vie
 Que tu ne m'es ravie
 Close sous le tombeau,
 Et que mort ie ne voie
 Où Mercure conuoie
 Le debile troupeau:

Et ce Grec qui les peines
 Dôt les guerres sont pleines
 Va la bas racontant
 Poëte qu'une presse
 Des épaules epaisse,
 Admirx en l'ecoutant.

A bon droit Promethée
 Pour sa fraude inuentée
 Endurx vn tourmens tel,
 Qu'un aigle sur la roche
 Lui ronge d'un bec croche
 Son poumon immortel.

Depuis qu'il eut robée
 La flamme prohibée
 Pour les Dieus dépiter,
 Les bandes inconnues

L I V R E I I I I .

II

*Des fleurs, sont venues
Parmi nous habiter.*

*Et la mort dépituse
Au paravant boiteuse
Fut legere d'aler,
D'ailes mal ordonnées
Aux hommes non données
Dedale coupz l'air.*

*L'exécrable Pandore
Fut forgée, & encore
Astrée s'en vola,
Et la boete feconde
Peupla le pauvre monde
De tant de maus qu'il a.*

*Ah, le mechant courage
Des hommes de nostrz age
N'endure par ses faits,
Que Iupiter étuie
Sa foudre, qui s'ennuie
Vanger tant de méfaits.*

A Cassandre fuiarde.

O D E V I I .

T*V me fuis de plus vite course
Qu'un Fan, la dent fiere d'unz ourse,
Fan qui va les terins chercher
De sa mere pour se cacher,
Alongeant sa iambe fuiarde
Si un rameau le vient toucher:*

O D B S

Car pour le moindre bruit que face
 D'un serpent la glissante trace,
 Et de genoux, & de cœur tremble :
 Mais toi belle qui m'es ensemble
 Ma douce vie & mon trepas,
 Comme une ourse ie ne cour pas
 Apres toi pour te faire outrage.
 Mai donc ma mignonne un peu bas
 La cruauté de ton courage:
 Arreste, fuides, tes pas
 Et toi ia d'age pour m'attendre
 Laisse ta mere, & vien apprendre
 Combien l'amour donne d'esbas.

VEV A LVCINE AVS
 couches d'Anne Tiercelin.

O D E VIII.

O Déesse puissante
 De pouuoir secourir
 La vierge languissante
 Ia-ia presté à mourir,
 Quand la douleur amere
 D'un enfant la rend mere.
 Si douce, & secourable
 Heureusement tu veus,
 D'oreille favorable
 Ouir mes humbles veus,
 I'élèverai d'inoire
 Vne image à ta gloire.

*Et moi la testé ornée
De beaux lis fleurissans
Irai trois fois l'année
La parfumer d'encens,
Accordant sur ma Lyre
L'honneur de ton Osire.*

*Desçen Déesse humaine
Du ciel, & ie hatant
La sainte douçe ameine
A celle qui l'atand,
Et d'une main maitresse
Repousse sa detresse.*

*Ainsi toujours r'honore
Le Nil impetueux,
Qui Neptune colore
Par sept huu fluctueux,
Ainsi toujours sa pompe
Dancç au bruit de la trompe.*

*Toi Déesse Lucine
Requise par trois fois
De la vierge en gésine
Tu exauces la voix,
Et desferre la porte
Au doux fruit qu'elle porte.*

*Tu es de la nature
La clef dedans tes mains,
Tu donnes l'ouverture
De la vie aus humains,
Et des siècles auares
Les fautes tu repares.*

ODES
DV IOVR NATAL DE
Cassandre.

ODE IX.

CHanson, voici le iour
Ou celle la qui la terre decore, **e**
Et que mon ail peu sagement adore,
Vint en ce beau sejour.
Le ciel d'amour ataint
Ardant de voir tant de beautés l'admire;
Et se courbant dessus sa face, mire
Tout l'honneur de son taint.
Car les diuins flambeaux,
Grandeur, vertu, les amours, **e** les Graces,
A qui mieus mieus honorerent sa face
De leurs presens plus beaux,
Afin que par ses yeus
Tout l'imparfait de ma ieunesse folle
Fust corrigé, **e** qu'elle fust l'idole
Pour m'auoir au mieus.
Heureus iour retourné,
A tout iamais i'aurai de toi memoire,
Et d'an, en an, ie chanterai la gloire
De l'honneur en toi né.
Sus page vistement
Donne ma liry, afin que sur sa chorde
D'un pouce dous en sa faueur i'accorde
Ce beau iour saintement.

*Sème par la maison
 Tout le tresor des prés & de la pleine,
 Le lis, la rose, & cela dont est pleine
 La nouvelle saison:
 Puis crix au temple aussi,
 Que le Soleil ne vit encques iournée
 Qui fust de gloire, & d'honneur tant ornée
 Comme il voit ceste ci.*

EPITAPHE DE IAN
 de la Peruse, An-
 goulmois.

Tu dois bien à ce coup, chetive Tragedie
 Laisser tes graues ieus,
 Laisser ta Scene vuidz, & contre toi hardie
 Te tordre les cheueus:
 Et de la mesme voix dont tu aigris les Princes
 Tombés en déconfort,
 Tu dois bien annoncer aus étranges Prouinces
 Que la Peruse est mort.
 Cours donc écheuelé, & di que la Peruse,
 Est mort, & qu'aujourd'hui
 Le second ornement de la tragique Muse
 Est mort avecques lui:
 Mais non pas mort ainsi qu'il faisoit en sa Scene,
 Apres mille debas,
 Les Princes & les Rois mourir d'une mort vaine
 Qui mors ne mouraient pas.

ODES

*Car vn dormir de fer lui fille la paupiere
 D'un eternel sommeil,
 Et plus il ne verra la plaisante lumiere
 De nostre beau Soleil.
 Helas cruel Pluton! puis que ta sale obscure
 Reçoit de tout cartier,
 Tout ce qui est au monde, & que de la Nature
 Tu es seul heritier,
 Et, qu'on ne peut frauder le dernier truage
 De ton port odieux,
 Tu deuois pour le moins lui prester dauantage
 L'v'susfruit de nos biens:
 Tu n'eusses rien perdu, car apres quelqu' année
 Selon l'humaine loy,
 Comme ell' fait auiourdhui, la siere destinée
 L'eust emmené chés toi.
 Or adieu donc, amy: aus ombres, dans la sale
 De ce cruel Pluton
 Tu iou' la tragedie, ou du pauvre Tantale
 Ou du pauvre Ixion:
 Et tu as ici haut laissé ta Scene vuide
 De chantres & de chœurs,
 Laquelle autant sur toi que dessus Eurypide
 En dueil, verse de pleurs:
 Et prie que toujours la vigne & le lierre
 D'un refraisé rameau,
 Rempe pour ta couronne au plus haut de la pierre
 Qui te sert de tombeau.*

AV REVERENDISSI-
me Cardinal du Bellai.

O D E I O.

D Edans ce monde où nous sommes
 En vos generalement,
 Il n'i à tant seulement
 Qu'un genre des Dieux, & des hommes:
 Eus, & nous n'avons mere qu'une,
 Tous par elle nous vivons,
 Et pour heritagꝰ avons
 Cette grand' lumiere commune.
 Nôtre raison qui tout aïse,
 Des Dieux compagnons nous rend:
 Sans plus un seul different
 Nôtre genre & le leur diuise.
 La vie aus Dieux n'est consumée,
 Immortel est leur seïour,
 Et l'homme ne vit qu'un iour
 Fuiant comme un songe ou fumée.
 Mais celui qui aquier la grace
 D'un bien heurenz écrivant,
 De mortel se fait vivant,
 Et au ranc des celestes passe
 Comme toi, que la Muse aprise
 De ton Macrin à chanté,
 Et t'a un los enfanté
 Qui la fuite des ans méprise.
 Elle à perpetué ta gloire

O D E S

*La logeant la haut aus cieus,
 Et à fait égalz aus Dieus
 L'eternité de ta memoire.
 Apprenés donc vous Rois, & Princes
 Les Poètes honorer,
 Qui seuls peuuent decorer
 Vous, vos sujets & vos Prouinces.
 Sans plus le grand princx Alexandre,
 Qui presque seul commandoit,
 Vn Homere demandoit
 Pour faire ses labeurs entendre.
 La France d' Homeres est pleine,
 Et d'eus liroit on les fais,
 S'ils étoient tous satisfais
 Autant que merite leur peine.*

VEV AV SOMME.

O D E XI.

*Somme, le repos du monde,
 Si d'un paouot plein de l'onde
 Du grand fleuux obliuiens
 Tu veus arroufer mes yeux,
 Tellement que ie reçoine
 Ton dous present qui deçoine
 Le long sejour de la nuit,
 Qui trop lente pour moi fuit:
 Ie te voux vne peinture,
 Où l'efait de ta nature
 Sera portrait à l'entour,
 S'entresuinans d'un long tour*

Tous les songes & les formes
 Ou la nuit tu te transformes
 Pour nos esprits contenter,
 Ou pour les épouanter.

A grand tort Homere nomme
 Frere de la mort, le Somme,
 Qui charme tous nos ennuis,
 Et la paresse des nuis,
 Voire que nature estime
 Comme son fils legitime.

Le soin qui les Rois époiné
 L'esprit ne me ronge point,
 Toutesfois la tarde Aurore
 Me voit au matin encore
 Parmi le lit travailler
 Et depuis le soir veiller.
 Vien doncque Somme & distile
 Dans mes yeus ton onde utile
 Et tu auras en pur don
 Vn beau tableau pour guerdon.

ODE XII.

Mais que me vaut d'entretenir
 Si cherelement vn souvenir
 Qui hoste de mon cœur me ronge,
 Et toujours me fait deuenir
 Réneur comme vn homme qui songe!

Ce n'est pas moi, cest toi mon cœur
 Qui pour alonger ma languueur,
 Débaïal enuers moi te portes,

O D E S

Et pour faire un penser vainqueur
De nuit tu lui ouures mes portes.

Tu ne te sçaurois excuser
Que tu ne viennes m'ab user,
Et qu'à tort ne me sois contraire.

Qui veus mon parti refuser
Pour soutenir mon auersaire,

Mais en qui me doi-je fier!
Quand chetif ie me vois lier
De mes gens, qui me viennent prendre,
Pour estre fait le prisonnier
De ceus qui me deuroient defendre!

Ce penser n'eust logé chés moi
S'il n'eust eu trafique avec toi:
Sors, cœur, de ta place ancienne,
Puis que tu m'as rompu ta foi,
Ie te veus rompre aussi la mienne,

Sors donc, si tu ne veus perir
De la mort que l'on fait mourir
Le soudart, qui rompt sa foi veine,
Pour aller traistre, secourir
L'ennemi de son capitaine,

O D E X I I I.

Q uand ie suis vint ou trente mois
Sans retourner en Vandomois,
Plein de pensées vagabondes,
Plein d'un remors, & d'un souci,
Aus rochers ie me plains ainsi
Aus bois, aus antres, & aus ondes.

Rochers, bien que soies agés
 De trois mil ans, vous ne changés
 Iamais ni d'estat ni de forme,
 Mais toujours ma ieunesse suit,
 Et la vieillesse qui me suit
 De ieunx en vieillard me transforme.

Bois, bien que perdies tous les ans
 En l'hiver, vos cheueus plaisans,
 L'an d'apres qui se renouuelle,
 Renouuelle aussi vòtre chef,
 Mais le mien ne peut de rechef
 R'auoir sa perruque nouuelle.

Antres, ie me suis veu chés vous
 Avoir iadis verds les genous,
 Le cors habillx, & la main bonne,
 Mais ores j'ai le cors plus dur,
 Et les genous, que n'est le mur
 Qui froidement vous environne.

Ondes, sans fin vous promenés,
 Et vous menés & ramenés
 Vos flots d'un cours qui ne sejourne,
 Et moi sans faire long sejour
 Je m'en vais de nuit & de iour
 Mais comme vous, ie ne retourne.

Si esse que ie ne voudrois
 Avoir esté ni roc, ni bois,
 Antre, ni onde pour defendre
 Mon cors contre l'age emplume,
 Car ainsi dur, ie n'eusse aimé
 Toi qui m'as fait vieillir, Cassandre.

ODES

EPITAFE DE ROSE.

Rose tant seulement ici
Ne gist seule dessous la lame,
 Le trait d'amour i gist aussi,
 Le carquois, son arc & sa flume:
 Et les beaux cheuens que la Grace,
 Et Venus s'arracherent, lors
 Que Rose de viure trop lasse
 Alla voir le fleuve des mors.
 Verse donc passant, mainte rose
 Dessus la tumbx à plein panier:
 Celle qui morte ici repose
 Fleurissoit vne rose hier.

Epitafe de Thomas.

La volupté, la gourmandise
 Le vin & le discord aussi,
 Et l'un & l'autre paillardise,
 Avec Thomas gissent ici.
 En lieu d'une maison partie
 D'entre les fleurs du renouveau,
 Toujours le chardon & l'ortie
 Puissz egrasiner son tombeau.

DES ROSES PLAN-
 tées pres vn blé.

ODE XIII.

Dieu te gard l'honneur du printans,
 Qu'êtans

*Tes beaux tresors sur la branche,
Et qui découres au soleil,*

Le vermeil

De ta couleur vivement franche.

D'aûes loin tu vois, redoublé

Dans le blé,

Ta face de vermillon teinte,

Dans le blé qu'on voit reionir

De iouir

De ton image en son verd peinte.

Pres de toi sentant ton odeur,

Plein d'ardeur

Le façonne un vers, dont la grace

Maugré mille siècles viura,

Et suivra

Le long vol des ailes d'Horace.

Les vns chanteront les œillés

Vermeillés,

Ou du lis la fleur argentée,

Ou celle qui s'est par les prés

Diaprés

Du sang des Princes enfantée:

Mais moi tant que chanter pourrai

Je louurai

Toujours en mes odes la Rose

D'autant qu'elle porte le nom

De renom

De celle ou ma vie est enclafé.

O D È S

A CASSANDRE.

O D E X V.

N Impe aux beaux yeux, qui souffles de ta bouche
 Vne Arabe à qui pres s'en approche,
 Pour déraciner mon émoi
 Cent mille baisers donne moi
 Donne les moi, ça, que ie les deuore,
 Tu fais la mort, il m'en faut bien encore:
 Redonne m'en deus milliers donc,
 Et sur tous vn qui soit plus long
Quen'est celui des douces colombelles
 Prises au ieu de le urs amours nouvelles:
 Ainsi ma Cassandre viurons
 Puis que les douz ans nous auons,
 Incontinent nous mourons, & Mercure
 Nous voilera d'une bruing obscure,
 Et guidera nos tristes pas
 Au froid Roiaume de la bas,
 Tenant au poin sa verge messagere,
 Creinte la bas de la trope legere.
 Si qu'aussi tôt qu'aurons passé
 Le lac neuf fois entrelasé,
 Et que sur nous sa sentencé imploiable
 Aura getté le iugé inexorable,
 Ne parens, ne deuotions,
 Ne rentes, ne possessions
 Ne flechiront la cruche, ne l'audace
 Du nautonnier si bien qu'il nous repasse,
 Dur nautonnier qui n'a souci

De pauvre, ne de riche aussi.
 Donc ce pendant que l'âge nous connoît
 De nous ébattre, égaïon nostre vie :
 Ne vois-tu le tans qui s'enfuit,
 Et la vieillesse qui nous suit?

A la source du Loir.

ODE XVI.

Source d'argent toute pleine,
 Dont le beau cours éternel
 Fuit pour enrichir la plaine
 De mon país paternel.

Soi sur toutes la plus fiere
 De le baigner de ton eau,
 Nulle Françoisè riuicre
 N'en peut lauer vn plus beau.

Que les Muses eternelles
 D'habiter n'ont dedaigné,
 Ne Phebus qui dit en elles
 L'art ou ie suis enseigné.

Qui de sur ta riuè herbue
 Iadis fut enamouré,
 De la Nimfe Cheuelue
 La Nimfe au beau crin doré:

Et l'atrapè de vistesse
 Fuiant le long de tes bords,
 Et là, raut sa ieunesse
 Au meillen de mille efforts.
 Si qu'aujourd'hui d'elle encores
 Immortel est le renom

O D E S

*Dedans vn antre, qui ores
Se vante d'auoir son nom.*

*Fui donques, heureuse source,
Et par Vandôme passant,
Retien la bride à ta cource
Le beau cristal effaçant.*

*Puis saluë mon la Haie
Du murmure de tes flots,
En vain celui ne s'essaie
Sonner comme moi, ton los.*

*Si le ciel permet qu'il viue,
Il conuoirs doucement
Les neuf Muses sur ta riue
Pleines d'ebaïssement,*

*De le voir seul dessus l'herbe
Rememorant leurs leçons,
Fairz aller ton flot superbe
Honoré par ses chansons.*

*Va donques & pren ces roses
Que ie repai au giron
De toi source qui aroses
Mon pais à l'enuiron,*

*Lequel te pri par mes Muses
De toujours l'auoir à cœur,
Et que toujours tu lui uses
Des faueurs de ta liqueur.*

*Ne noiant ses pastourages
D'eau par trop se repandant,
Ne defraudant les ouurages
Du laboureur atandant,*

*Maïs fai que ton onde utile
Lui riant ioieusement,
Innocente se distile
Par ses champs heureusement,
Ainsi du Dieu venerable
De la mer, puisses auoir
Vne accolade honorable,
Entré chés lui pour le voir.*

LE RAVISSEMENT DE
Cephale, diuifé en trois
poses

O D E X V I I .

L'uer, lors que la nuit lente
Fait au ciel si long sejour,
Vne vierge vigilente
S'éueillâ d'auant le iour:
Et par les antres humides,
Où les Dieus dormoient enclos,
Hucha les seurs Nereïdes
Qui ronfloient au bruit des flots.
Sus, reueillez vous pucelles:
Le sommeil n'a iamais pris
Les yeus curieux de celles
Qui ont un eueur entrepris.
Cette parole mordente
Leur front si honteus a fait,
Que ia chascun est ardente
Que l'ouurage soit parfait.

ODES

*D'une soie non commune,
Et d'un or en Cyprè éléu,
Elles brodoient à Neptune
Qui mieus mieus un manteau bleu:
Pour mener Thetis la belle
Ou les Dieux sont ia venus,
Et où son mari l'appelle
Aus dons presens de Venus.*

*Au vis traitté i fut la terre
En boulez arondiz au tour,
Avec la mer qui la serre
De ses bras tout alentour:
Au meilieu d'ellz un orage
Mouuoit ses flots d'ire pleins.
Palles du futur naufrage
Les mariniers estoient peins.*

*Desarméz est leur nauire
Du haut iusqu'au fondement;
Cà & là le vent la vire
Seruz à son commandement,
Le ciel foudroiz, & les flammes
Tumbent d'un vol écarté,
Et ce qui reste des rames
Vont léchant de leur clarté.*

*La mer pleine d'inconstance
Bruit d'une boullonnantz eau,
Et toute dépite tance
Les flancs du vaincu bateau.
D'une soiz & noirz & persé
Cent nues entrelassoient,*

Qui d'une longue traaverse
 Tout le serain effaçoient,
 Si que la pluie, & la grelle,
 Le vent, & les tourbillons,
 Se menacent pelle melle
 Sur les humides sillons.
 Les bords en voû effroiantes
 Crient, d'estre trop laués,
 Des tempestes aboiantes
 Autour de leurs piés caués.

Neptune i fut peint lui même
 Brodé d'or, qui du danger
 Tirant le marinier blême
 L'eau en l'eau faisoit ranger.
 Les troupes de la mer grande,
 Sont leur prince environnans
 Palemon, Glauque, & la bande
 Des Trisons bien resonans.

Lui, les brides abandonne
 A son char, si qu'en glissant
 Sur la mer, ses lois il donne
 Au flot lui obeissant:
 Et se iouant dessus l'onde
 Se montre seul gouuerneur,
 Et Roi, de l'humide monde
 Qui s'encline à son honneur.

Elles cessoient de por traire
 De verd, de rouge, & vermeil,
 L'arc qui s'enflamme au contraire
 Des sagettes du soleil.

O D E S

*Quand Naïs de sa parole
Fait ainsi resonner l'air,
Avec sa voix douce & molle,
Le sucre sembloit couler.*

Seconde posée.

*Reueillés vous belle Aurore,
Lentz au lit vous sommeillés:
Et avecque vous encore
Le beau matin reueillés:
Ainsi le dolent Cephale
Vous soit amiable, & doux,
Et laissant sa femme palle
Daignez aller avecque vous.*

*Le fils de Venus, compaignes,
Ce cruel archer qui pent
Et bois, & eaux, & campagnes;
Genner d'amour quand il veut,
D'une ruse deceptiue
Nostre Aurore enamoura,
Si bien que d'elle captiue
Ses trophées honora.*

*Elle qui a de coutume
D'allumer le iour, voulant
L'allumer, elle s'allume
D'un brandon plus violent:
Passant les portes déclofés
Du ciel, elle alloit dauant
Cà & là versant ses roses
Au sein du soleil leuant.*

Son teint de nacre, & d'ivoire
 Le matin embellissoit,
 Et du comble de sa gloire
 L'Orient se remplissoit:
 Mais amour en son courage
 N'endura qu'un si beau taint
 Ne sentit un peu la rage
 Dont les amans il ataint.
 Contre la belle s'efforce,
 Et lui tenant les yeux bas,
 Lui fait voir d'en haut par force
 Ce que voir ne devoit pas.
 Elle vit dans un bocage
 Cephale parmi les fleurs,
 Faire un large marescage
 De la pluie de ses pleurs.

O ciel, disoit-il, ô Parque
 Avancés mon iour dernier,
 Et m'envoies en la barque
 De l'auare nautonnier,
 Je hai de viure l'entie,
 Ce monde m'est odieux:
 Puis que j'ai tué ma vie
 A quoi me gardent les Dieux?
 O lauelot execrable
 Tu m'es témoin aujourdhui,
 Qu'on ne voit rien de durable
 En ce monde que l'ennui.
 Ainsi disant il se pisme
 Sur le cors qui trépassoit,

ODES

Et les reliques de l'ame
 De ses lèures amassoit.
 L'Aurore au d'ueil de sa plainte
 Mal saine perd sa couleur,
 Et toute se sent étreinte
 Des laz de même douleur:
 Par une nouvelle porte
 En elle se dard vainqueur
 Entra d'une telle sorte,
 Qu'il se fait Roi de son cœur.
 Ses mouelles sont ia pleines
 D'un appetit dereglé,
 Et nourrist au fond des veines
 Un feu d'amour aveuglé,
 Ia le ciel elle déprise,
 Et plus d'aimer n'a souci
 De Tison la barbe grise,
 Ne les blancs cheueus aussi.
 Cephale qui lui retourne
 En l'ame pour l'offenser,
 Au plus haut sommet sejourne
 De son malade penser,
 Et dedans l'ame bleßée
 La fieure lui entretiens
 Ores chaude, ores glacée,
 Selon que l'accés la tient.
 En vain elle dissimule
 Ne sentir le mal qui croist,
 Car la flamme qui la brusle
 Clair au visagx apparoißt:

*Au pourpre que honté allume
 Par rayons dedans son teint,
 On voit qu'outre sa coutume
 Son cœur est pris & atteint.*

*Si tost par la nuit venue
 Les cieus ne sont obscurcis,
 Qu'ell' se courbe à terre nue
 Sans abaisser les sourcis,
 Car l'amour qui l'éguillonne
 Ne souffre que le dormir
 En proie à ses yeux se donne:
 Elle ne fait que gemir.*

*Et bien que de loin absente
 De l'absent Cephale soit,
 Comme s'ell' étoit presente
 En son esprit l'aperçoit:
 Ores prout en ceci pence,
 Et ores pance en cela,
 Sa trop constant' inconstance
 Oudoie deça & la.*

*Mais quand le paresseus voile
 De la nuit quitte les cieus,
 Et que null' & null' étoille
 Plus ne se montre à nos yeux,
 Elle suit échuelee
 Portant bas le front & l'ail,
 Et par bois & par vallée
 Lasche la bride à son dueil,
 D'herbes, l'ignorant' essaié
 De donter le mal enclos,*

ODES

*Mais pour neant, car la plaie
Est sa compagne de l'os.
Aux augures ell' prend garde,
Aux charmeurs, & à leurs vers,
Ou bien en béant regarde
Le fond des gesciers ouuers:*

*Pour voir si en quelque sorte
Pourra tromper sa douleur,
Mais nullx herbe tant soit forte
N'a diuertit son malheur:
Car le mal qui plus s'encherne
Et moins veut estre donté,
Les vagues brides gouuerne
Du cœur par lui surmonté.*

*Amour qui causa la peine
De telle ardantx amitié,
La voiant d'ennui si pleine
En eut lui même pitié,
Et guidant la foible Aurore
La meinz où Cephalx étoit,
Qui sa femme mortx encore
A longs soupirs regrettoit,
L'éhontée maladie
La vierge tant pressa là,
Qu'à la fin toute hardie
A Cephalx ainsi parla:
Pourquoi pers tu de ton age
Le printans à lamenter
Vne froidx & mortx image
Qui ne te peut contenter?*

Elle à la mort fut sugette,
 Non pas moi le sang des Dieux,
 Non pas moi Ninse qui iette
 Les premiers rayons aus cieus:
 Reçoi moi donques, Cephale,
 Et ta basse qualité,
 D'un étroit l'ien égale
 A mon immortalité.

Lui dedaignant sa priere
 Fuit la supliante vois,
 Et tout dépit en arriere
 S'écarta dedans les bois:
 Elle commç amour la porte
 Vols apres, & ça & la
 Le presse, & ia sa main forte
 Dedans ses cheueus elle a.

Puis le souleuant, le serre
 Commç un prisonnier donté,
 Et lui faisant perdre terre
 Par force au ciel l'a monté,
 Où, avecques lui encores
 Est maintenant à sejour,
 Et bien peu se soucix ores
 De nous allumer le iour.

Tierce pose.

Ainsi l'une de la bande
 Mettoit fin à son parler,
 Quand le Dieu m rin demande
 Sa robe pour s'en aller,

ODES

D'elle richement s'abille
 S'agençant de mains, & d'yens,
 Pour mener en point sa fille
 A l'assemblée des Dieux,

Où Themis la grand' prestresse,
 Pleine d'un esprit ardent
 La tirant hors de la presse
 Lui dist en la regardant:
 Bien qu' t'non soit ta compagne,
 Reçois pourtant doucement
 Ton mari, & ne dédaigne
 Son mortel embrassement.

Ains que soit la lune entiere
 Dix fois, tu dois enfanter
 Un qui donnera matiere
 Aus Poëtes de chanter.
 Le monde pour un tel homme
 N'est pas assez spatieux,
 Ses vertus reluiront comme
 Les étoiles par les cieus.

Il passera de vitesse
 Les lions, & nul soudard
 Ne trompera la rudesse
 De son homicide dard:
 Pront à suiure comme foudre.
 Sa main au sang souillera
 De Teleph' & sur la poudre
 Mile Rois dépouillera.

Et si fera voir encore
 Tant ses coups seront pesans,

*Au noir enfant de l'Aurore
Les enfers dauant ses ans:
Et apres auoir de Troie
Le fort rampart abatu,
Ilion sera la proie
Des Grecs, & de sa vertu.*

D D E X V I I I .

M*A douce iouuance est passee,
Ma premiere force est cassee,
I'ai la dent noire, & le chef blanc,
Mes nerfs sont dissous, & mes venes,
Tant i'ai le cors froid, ne sont plenes
Que d'vne eau rouffe, en lieu de sang.*

*Adieu ma Lyre, adieu fillettes,
Iadis mes douces amourettes,
Adieu, ie sen venir ma fin,
Nul passetans de ma ieunesse
Ne m'accompagne en la vieillesse,
Que le fen, le lit, & le vin.*

*I'ai la teste toute elourdie
De trop d'ans, & de maladie,
De tous costés le soin me mord:
Et soit que i'aillz ou que ie tarde
Touiuors derriere moi regarde
Si ie verrai venir la mort,*

*Qui doit ce me semble à toutz heure
Me mener la bas où demeure
Ie ne scai quel Pluton, qui tient
Ouvert à tous venans vn antre*

O D E 5

Où, bien facilement on entre,
 Mais d'où iamais on ne reuient.

O D E X I X.

Pourquoi chetif laboureur
 Trembles tu d'un Empereur,
 Qui doit bien tost, leger ombre,
 Des mors accroistre le nombre?
 Ne sçais tu qu'à tout chaqu'un
 Le port d'enfer est commun,
 Est qu'une ame imperiale
 Aussi tost la bas deuale
 Dans le bateau de Caron,
 Que l'ame d'un Eucheron?
 Courage, coupeur de terre!
 Ces grans foudres de la guerre,
 Non plus que toi n'iront pas,
 Armés d'un plastron, la bas,
 Comme ils alloient aus batailles:
 Autant leur vaudront leurs mailles,
 Leurs lances, & leur estoq,
 Comme à toi vaudra ton soc.
 Car le iuge Rhadamante
 Assuré, ne se sponante
 Non plus de voir un harnois
 Là bas, qu'un leuier de bois,
 Ou voir une souquenie,
 Qu'une cape bien garnie,
 Ou qu'un riche acoutrement
 D'un Roi mort pompeusement.

EPITAFE DE HERCV-
le Stroffe.

CE n'est pas toi, Stroffe, qu'on doit
Entomber comme une personne
Qui d'autres Titres ne recoit
Que des faueurs d'une coulonne.
Les murs de tant de Villes prises,
Et les proies de tant de Naus,
Te serviront, par toi conquises,
Et de Titres & de Tombeaus.

Odelette.

LEs espics sont a Cerés,
Aux Cheurepieds les forés,
A Clore l'herbe nouvelle,
A Phebus le verd laurier,
A Minerue l'olinier,
Et le beau pin à Cybelle.
Aux Zéfires le doux bruit,
A Pomme le doux fruit,
L'onde aux Ninfes est sacrée,
A Flore les belles fleurs,
Mais les soucis & les pleurs
Sont sacrés à Cytherée.

O D E X X.

LE petit enfant amour
Cueilloit des fleurs, a l'entour
D'une ruche, où, les anettes
Font leurs petites logettes,

O D E S

Comme il les alloit cueillant
 Vne auette soumeillant
 Dans le fond d'une fleurette,
 Lui piqua sa main tendrette.
 Si tôt que piqué se vit,
 Ah, ie suis perdu (ce dit)
 Et s'encourant vers sa mere
 Lui montra sa plaie amere.

Ma mere voiés ma main
 Ce disoit amour tout plain
 De pleurs, voiés qu'elle enflure
 M'a fait vne égratignure.

Alors Venus se sourit,
 Et en le baisant, le prit,
 Puis sa main lui a soufflée
 Pour guarir sa plaie enflée.

Qui t'a, di moi, sans garson
 Blessé de telle façon,
 Sont-ce mes Graces riantes
 De leurs aiguilles poingnantes?

Nenny, c'est un Serpenteau,
 Qui volle au printans nouveau
 Auéque deux ailerettes
 Cà & là sus les fleurettes.

A vraiment ie le connois
 (Dit Venus) les Villageois
 De la montaigne d'Hymette
 Le surnomment vng auette.

Si donques un animal
 Si petit, fait tant de mal.

*Quand son halefne épointonne
 La main de quelque personne:
 Combien fais-tu de douleurs
 Au pris de lui, dans les cœurs
 De ceus contre qui tu gettes
 Tes homicides sagettes?*

A René d'Vruoi.

ODE XXI.

I*E n'ai pas les mains apprises
 Au métier muét de ceus,
 Qui font vne image assise
 Sur des piliers pareffeus.*

*Ma peinture n'est pas mue
 Mais viuz, & par l'univers
 Guindéz en lair se remue
 De sur l'engin de mes vers.*

*Auiourdui faut que i'ataigne
 Au parfait de mon art beau,
 VRVOI m'a dit que ie paigne
 Ses vertus en ce tableau.*

*Muses, ouurés moi la porte
 De vostre cabinet saint,
 Afin que de là i'apporte
 Les trañ dont il sera paint.*

*Si ma boutique étoit riche
 De vaisseaus labourés d'or,
 Vers toi ie ne seroi chiche
 Des plus beaux de mon tresor.*

O D E S

*Et si te seroix encore
D'une main large baillant,
Les pris dont la Grece honore
Le Capitaine vaillant.*

*Mais ie n'ai telle puissance,
Puis tu n'en as point besoin:
Ta contente suffisance
Les repousseroit bien loin.*

*Les vers sans plus r'eioüissent,
Mes vers douq ie t'offrirai,
Les vers seulement iouissent
Du droit que ie te dirai.*

*Ne les pointes eleuées,
Ne les marbres imprimés
De grosses lettres gravées,
Ne les cuiures armés,*

*Ne font que les hommes viuēt
En images contrefais,
Comme les vers qui les suiuent
Pour témoins de leurs beaux fais.*

*Si la plume d'un Poëte
Ne fauorisoit leur nom,
Leur vertu seroit muëte,
Et sans langue leur renom.*

*Du grand Hector la memoire
Fust ia marte, si les vers
N'eussent empané sa gloire
Voletant par l'uniuers.*

*De milz autres l'excellence,
Et l'honneur fût abatu:*

Toujours l'envieux silence
S'arme contre la vertu.

Les plumes doctes & rares
Jusqu' au ciel ont enuoïé
Araché des eaux amares
Achille presque noïé.

C'est la Muse qui engarde
Les bons de ne mourir pas,
Et qui nos talons retarde
Pour ne deualer la bas.

La Muse l'enfer destie,
Seule nous éleuz aus cieus
Seule nous beatifie
Ennombrés aus rangs des dieus.

A S A M V S E .

O D E X X I I .

PLus dur que fer, j'ai fini mon ouvrage,
Que l'an disposé à demener les pas,
Que l'eau rongearde ou des fieres la rage
L'iniuriant ne rurent point à bas:
Quand ce viendra que le dernier trespas
M'asouspira d'un somme dur: à l'heure
Sous le tumbeau tout Ronsard n'ira pas
Restant de lui la part qui est meilleure.
Toujours toujours, sans que iamais ie meure
Ie uolerai tout vif par l'univers,
Eternisant les chams où ie demeure
De mes lauriers & de mon nom couuers:
Pour auoir joint les deus harpeurs diuers

O D E S

*Au dous babil de ma lire d'inoire,
 Qui se font fais Vandomois par mes vers.
 Sus donque Muse emportz au ciel la gloire
 Que j'ai gaignez annonçant la victoire
 Dont à bon droit ie me voi iouissant,
 Et de ton fils consacre la memoire
 Serrant son front d'un laurier verdissant.*

ODE AVS MVSES , A
 Venus, aus Graces, aus Nin-
 fes, & aus Faunes.

*C*Haſte troupe Pierienne,
 Qui de l'onde Ippocrenienne
 Tenés les rimes, & le mont
 D'Heux, & les verdoians bocages
 De Pindz, & les antres ſauvages
 Du ſaint Parnasse au double front.
 Vous de l'eau poiſſonneuſe, fille
 Qui dans le creux d'une coquille
 Vintes à Cyprz, & qui Cnidon
 Gouvernés, & Paſſz, & Cythere,
 Venus la fiere-douce, mere
 De ce bon enfant Cupidon.
 Vous Graces d'une écharpe ſceintés,
 Qui deſſus les montagnes ſaintes
 De Colchz, ou dans le fond du val
 Soit d'Amathontz, ou ſoit d'Erie
 Toute nuit ſur l'herbe fleuris

En un rond demenés le bal.
 Et vous Dryades, & vous Fées
 Qui de ionc simplement coiffées
 Nagés par le cristal des eaux,
 Et vous qui les prendés à force
 Faunes, qui vimes sous d'ecorse
 (Comme l'on dit) des Arbrisseaus.
 Ornés ce liure de l'herbe,
 Ou de Myrthe, & loin de la terre
 Ignorantz, enlenés ma voir:
 Et faites que toujours ma Lyre
 D'age en age s'entende bruire
 Du More, jusques à l'Anglois.

Fin du quatrième liure des O-
 des de Pierre de Ronfard
 Vandomois.

*At mihi quod vino detraxerat invida turba
 Post obitum duplici sænore reddet honos*
Propertius.

O D E S
A D P E T R V M R O N -
sardum virum nobilem
Io. Aurati Ode.

S T R O P H E I.

Tra potentes Camæna:
L*Agite, quis deum, heros ué?*
Homo quis fidibus inferi
Poscit? Satis Pisa iam,
Iouisque memoratus
Olympus, sacrum &
Herculis patris opus:
At nunc patria principem
Chelys, apud Celticos
Decus grande populos,
Decet nos suo
Sibi Pindari can-
tu personare: numeros-
que Gallicos Latiis

A N T I S T R O.

Remunerari hand inultos.
Itaque par pari reddens
Noua plectra resequare nouis:
Clauumque clauo velut
Retundam ego reperta
Meis Italis
Patria indigenaque
Ronsarde tua: o flos virum, &

*Decus oliui, aut illius
Virilis, quo oblitur,
Et arcus terit
Amyclæa pubes:
Aut illius, quod hilares
Ferè camænæ obolent.*

E P O D.

*Nam seu quis artem, sinuosâque
Corporis volumina volet,
(Quibus corpus aptè
Vel in equum, vel de equo
Volans micat in audacibus
Pugnis) stupebit dicatum granibus umbris
Musarum, agilibus quoque
Saltibus Martis expediſſe membra.*

S T R O P H. II.

*Inertis oçi laborem
Probet amèique ſui alter:
Iterum ſtupeat, ut cauæ
Neruis maritans lyræ
Virùm decora præſig-
nium, clarâque
Facta, ſydæa vebat
Supra, memoranda omnibus,
Sine modo finèque,
Puellaribus & in
Choris, & dapes
Super, Principùmque*

Mensas: sacras ut epulas,
Deumque nectareos

ANTISTR.

Solent sonare inter haustus
Patris Apollinis grata
Modulamina: superum
Intus remugit domus
Beata, geminatque
Sonos: seu libet
Bella dicere deum
Stragesque Gigantum & neces:
Sua cum in ipsos gravi
Refluxere iuga cum
Ruina, Iouis
Manu, fulminumque
Vi fracta, ut aetheris apex
Suas opes tremere,

EPOD.

Sine manule faciles sui
Patris impetus, & aquila
Rapaces volatus
Streperè dulci lyra:
Quod excutiat è frontibus
Rugas deorum, serenèque Iouis ora:
Si quando nimis impie
Asperarunt in arma sua gentes

STROPH. III.

*Ad hos canentis lepores,
 Quasi sopore deuictus
 Sua tela digitis pater
 Ponit remissis: iace
 Vtrunque latus ales
 Reclinans super
 Sceptra fulua Iouis: &
 Ceu sponte fluitantia
 Gemina dans brachia
 Tuis victa fidibus,
 Et alas pares,
 Fouet frigidum igne
 Languente fulmen: ea vis
 Tuis modis fidicen*

ANTIST.

*Inest Apollo. sed in dijs
 Tua Chelys celebretur:
 Modo non alia regnet in
 Terris honoratior
 Eâ, vada Ledi qua,
 Et ornat solum
 Vindocinum: ubi super
 Somnos puero ab ardua
 Apice quercus volans
 Apum examen agile
 Suum melleum
 In os nectar infans*

*Ingesit, hocque tenerum
Tibi imbuit latice*

E P O D.

*Ronsarde guttur: Tyrio velut
Aliti ferunt, prope sua
Caput iuge Dirces:
Nota foret qua lyra
Prrunque fore mox principem
Gentilis: altos sonans qua raperet Orco
Reges, Iouis Olympici
Sanguinem, melle tinctulos per hymnos.*

ST R O P H. I I I I.

*Amanda virtus, magistri
Negat & abnuat curam:
Sine fraude, sine & artibus
Excurrit in campum equus:
Canis nemora rimans-
que venaticus
Prensat, haustibus hians
Notis sine dolo, feras
Latibulis iam quoque
Cubantes: nec opera
Docentis canunt
Per agros amicta
Pennis aues: neque sonum
Amabilem cithara*

A N T I S T.

Eburnea temperas tu
 Nisi duce & magistro te
 Tibi, Petre: amor at in tuos
 Candorque amicos, suum
 Decus sibi adimens ar-
 rogat ceteris,
 Inuidens sibi malè.
 Quos inter erat & locus
 Mihi aliquis: nec nego
 Tibi saepe latium
 Per, & Doricum
 Nemus colligentem
 Thymbra, thymumque, casiam-
 que, pabulo solitum

E P O D.

Præbere me: dulcis apicula
 More, tu labella tenera
 Ad hæc porrigebas
 Rudia fundamenta
 Favi, tibi tua quæ dein
 Polita cura, diu sapèque operosè,
 Nectar coaluère in hoc:
 Quale non stillat Hybla, non Hymettus.

A D E V N D E M E I V S D E M.

Quis te deorum cæcus agit furor
 Ronsarde, Gratiam sana recludere
 Arcana lucos quis mouere,
 Quos situs & sua iam vetustas

Formidolosos fecerat? o nouum
Non expauescens primus iter lura
Tentare: Romanis quod olim
Turpiter incutiat pudorem.
Nil tale quondam tangere pestine
Ausis Latino, quale ferox sonat
Cadmi colonus septichordi
Liberius iaculans ab arcu.
Tu primus, ut iam trita relinqueres
Testudinis vestigia Gallica,
Aggressus, excluso timore,
Ogygio tua labra fonte
Mersare: voces indeque masculas
Haurire, dignas principibus viris:
Quorum tua sacrata buxo
Facta sui stupeant nepotes.
Felix ter o qui iammodò fortiter
Te vate sese pro patria geret,
Quòd non suos obliuio
Dente teret senium labores.
Seu quis rebelli frena Britannia
Portans, ferocis fregerit impetus
Gentis: suos in limitesque
Reppulerit nimium vagantem.
Auulsa seu quis membra reiuuxerit
Regno resecta brachia Gallia:
Atque Italas assertor urbes
Reddiderit solitis habenis.

HENRICO REGI
Rob. Hayus de P. Ronsardo,

Quam Musam Clanius tui poeta
Prima in fronte domus tuæ locaret,
Victricis comitem dea: scienter
Et plectrum & citharam remouit illi,
Mutans pro cithara tubam: sit inquit,
Posthac hæc tubicen: Lyram Cupido
Mollis tollat: at hic canat poeta
Nostri grandiloquus trophæa regis,
Dignam materiem tuba sonora:
Ergo deseruit lyram fidesque
Ronsardus merito tuus poeta
Vt tubam Claniq̃ tonanter inplet.
Nomen sicque tuum remotus orbis,
Bino barbaries rigens sub axe
Audiât: patria patèrque voto
Vno diceris omnium exterorum.

SONET DE IOACHIN DV
Bellai, à P. de Ronsard.

Comme vn torrent, qui s'enfle & renouelle
Par le dégout des hauts sommés cheuus,
Froissant, & ponts & riuages connus
Se faict (haut.iij) vne trace nouvelle:
Tes vers Ronsard, qui par source immortelle
Du double mont sont en France venus
Courent (hardis) par sentiers inconnus
De même audace, & de carriere telle.
Heureuses sont tes Nymphes vagabondes,
Gastine sainte, & heuruses tes ondes,
O petit Loir, honneur du Vandomois!
Ici le luc, qui n'aguerce sur Loire
Souloit répondre au mouuoir de mes dots,
Sacre le pris de sa plus grande gloire.

*Achevé d'imprimer le
xxv. de Janvier.*

1 5 5 5.



1



